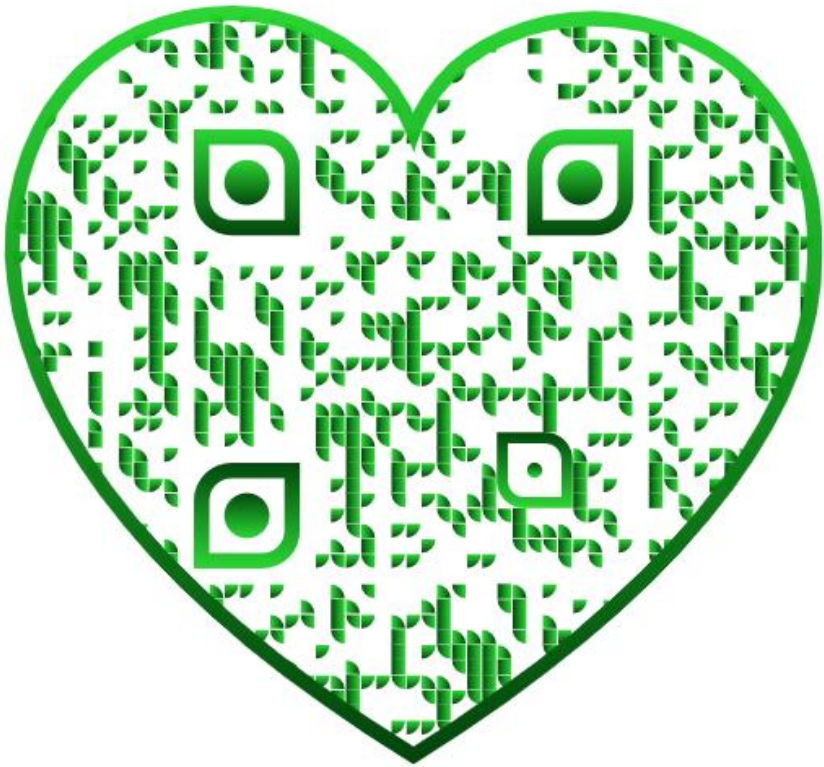
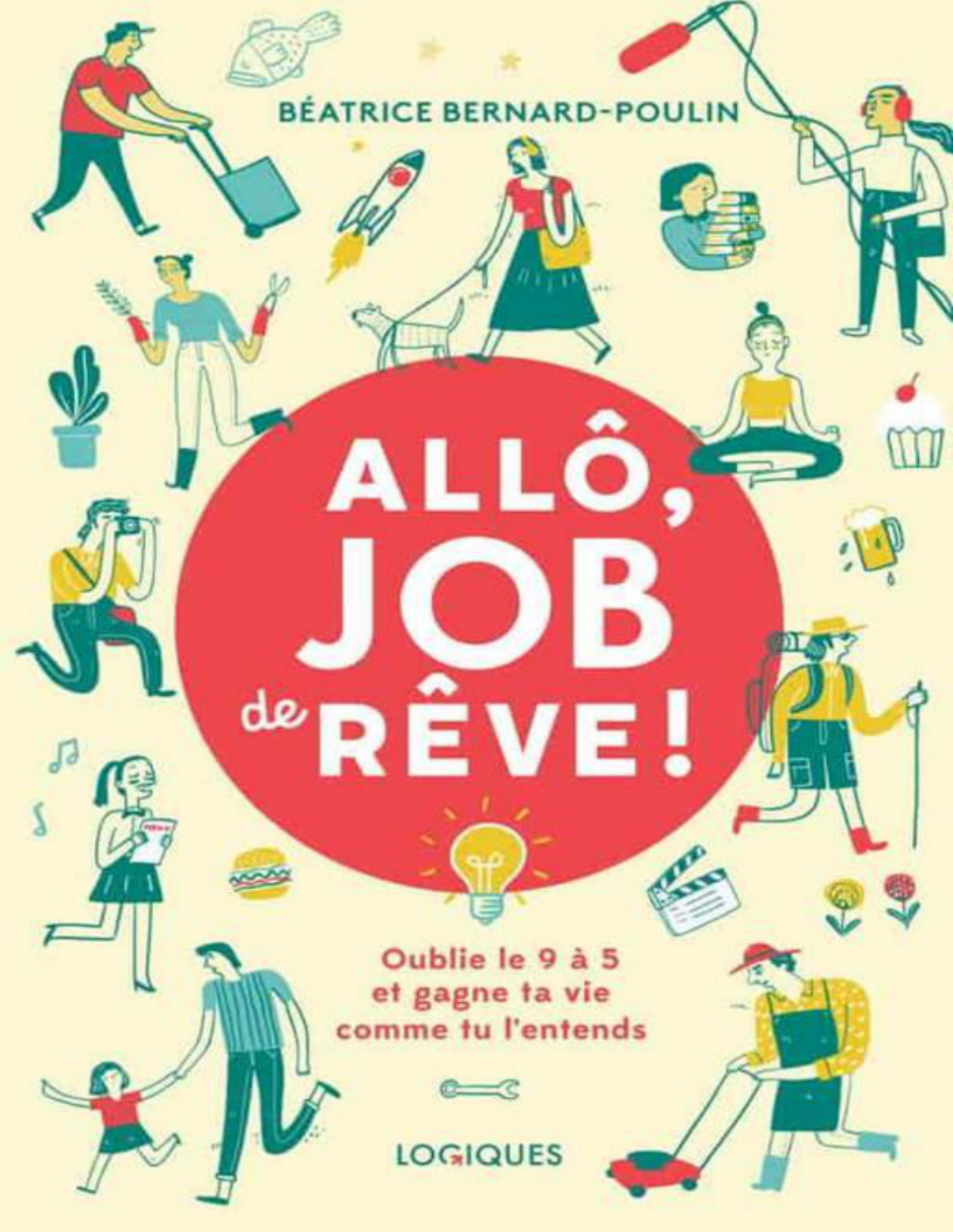
BÉATRICE BERNARD-POULIN
ALLÔ, JOB de RÊVE!
Oublie le 9 à 5
et gagne ta vie
comme tu l'entends
LOGIQUES




BÉATRICE BERNARD-POULIN
ALLÔ, JOB de RÊVE!
Oublie le 9 à 5
et gagne ta vie
comme tu l'entends
LOGIQUES

BÉATRICE BERNARD-POULIN
ALLÔ, JOB de RÊVE!
Oublie le 9 à 5
et gagne ta vie
comme tu l'entends
LOGIQUES

ALLÔ,
JOB
de RÊVE!

DE LA MÊME AUTEURE

Ça coûte encore plus cher, être un adulte! – Comment gérer tes finances comme un pro (ou presque), Éditions Logiques, 2023.

Ça coûte cher, être un adulte! – Comment gérer tes finances comme un pro (ou presque), Éditions Logiques, 2020.

Vivez mieux pour moins, Éditions Goélette, 2018. Édition: Karine Glorieux

BÉATRICE BERNARD-POULIN

ALLÔ, JOB de RÊVE!

Oublie le 9 à 5
et gagne ta vie
comme tu l'entends

LOGIQUES

Édition: Karine Glorieux
Coordination éditoriale: Justine Paré et Michelle Cazes
Révision et correction: Sabine Cerboni et Jocelyne Cormier
Couverture: Clémence Beaudoin
Mise en pages: Catherine Charbonneau
Illustrations: Shutterstock
Photo de l'auteure: Mélany Bernier

Remerciements
Nous remercions la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Logiques, 2024

Les Éditions Logiques
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
4545, rue Frontenac, 3e étage
Montréal (Québec) H2H 2R7
Tél.: 514 523-1182
Sans frais: 1 800 361-4806

editions-logiques.com

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2024

ISBN (version papier): 978-2-89644-057-3
ISBN (version numérique): 978-2-89644-058-0

Distribution au Canada
Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais: 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Sommaire

Introduction
Je me présente
Choisir ce que tu veux faire de ta vie

1.Petit historique de l'emploi
D'où vient le 9 à 5?
Comment la pandémie a changé le monde du travail

2.Qu'est-ce qu'un emploi non traditionnel?
Est-ce que les emplois «masculins» et «féminins» existent encore?
Il n'y a pas de sous-emploi

3.Est-ce nécessaire d'avoir un plan B?
Le bon côté des plans B
Comment expliquer tes ambitions à tes parents
Tous les métiers sont-ils à la portée de tout le monde?
Est-ce possible de réaliser un rêve... impossible?

4.Les études postsecondaires
À quoi servent les études supérieures?
Dois-tu obligatoirement faire des études supérieures?
Quoi faire si le parcours scolaire traditionnel n'est pas pour toi?

5.La malléabilité du monde du travail
Quoi savoir avant de cumuler deux emplois
Gérer ton horaire
Travailler à la maison
Travailler à distance
Expatriation
Travail de rotation

6.Être employé, pigiste ou entrepreneur?
Quelles carrières se prêtent à la pige ou à l'entrepreneuriat?
Lancer son entreprise
Reprendre une entreprise

Ma réalité entrepreneuriale
Informations fiscales et comptables
La stabilité financière
L'aversion à la perte

7. Les métiers d'avenir

Les métiers du Web
La technologie, l'intelligence artificielle et les emplois du «futur»
Les métiers d'avenir au Québec

8. Les emplois alimentaires

Les avantages des emplois traditionnels
«*Bridge job*» et «*sideline*»
Comment générer des revenus d'appoint
Les sabbatiques

9. Comment obtenir l'emploi de tes rêves

Comment entrer en contact avec quelqu'un
Processus d'embauche
La négociation et le salaire
Créer ton propre emploi

10. Un emploi, ce n'est pas (nécessairement) pour la vie

L'évolution d'une carrière
Quoi savoir si tu changes d'emploi

11. Les « *lifestyle business*»

Choisir un emploi qui ne te donne (presque) pas l'impression de travailler
Générer des revenus grâce à tes passions

12. Carrière et argent

Gravir les échelons dans l'industrie de tes rêves
Obtenir du succès financier
Comment gagner des revenus passifs

13. Les belles promesses

Les promesses trop belles pour être vraies
La crypto
La vente à paliers multiples et la vente pyramidale

14. Et le bonheur, dans tout ça?

Trop aimer ton emploi
L'équilibre
Un gros salaire ne rend pas (nécessairement) heureux
Le burn-out

15.Quoi faire en cas d'échec?
C'est normal que tout ne fonctionne pas comme prévu
Que vas-tu plus regretter: d'avoir essayé ou pas essayé?
L'exercice du «*worst-case scenario*»
16.Pourquoi tu devrais avoir une vision à long terme
Affronter l'augmentation du coût de la vie
Comment épargner pour la retraite
Combien d'argent faut-il pour prendre ta retraite?
Le mouvement FIRE
Les limites du mouvement FIRE
Pourquoi viser l'indépendance financière?

Ressources
Conclusion
Remerciements

Introduction

S'il y a une question que tout le monde a entendue au moins une fois, c'est bien: «Qu'est-ce que tu veux faire, quand tu seras grand?» Tous les enfants se la font poser à un moment ou à un autre, que ce soit par leur famille ou par un professeur. Souvent, dès l'âge de quoi, 4, 5 ans?

Plusieurs répondent les traditionnels «pompier», «vétérinaire» ou «médecin». Mais si tu as, comme moi, répliqué quelque chose d'un peu hors de l'ordinaire, peut-être que tu as vu les yeux de gens autour de toi s'ouvrir, soit par curiosité, soit par incompréhension, incrédulité.

C'est plus fort que nous: souvent, quand quelqu'un a des ambitions hors norme, on imagine le pire scénario. Il y a trop peu d'élus. Le parcours sera trop difficile. Les chances d'échouer sont trop grandes. Ben voyons, ce n'est juste pas réaliste! Ou encore pire: c'est un emploi de «gars/fille», ça!

Mais pourquoi devrais-tu choisir une carrière, une fois, puis ne jamais dévier de ce plan? Surtout qu'à seulement 15 ou 16 ans, tu dois déjà prendre des décisions pour ton avenir. Iras-tu au cégep? Si oui, dans quel programme t'inscriras-tu? Feras-tu un DEC préuniversitaire, un DEC technique? Préféreras-tu un DEP, une ASP? Est-ce que ton emploi idéal requiert une formation au privé? Il y a un monde de possibilités! Et ce n'est pas tout... Une fois ton choix fait, seras-tu accepté? Ou devras-tu te «contenter» de ton «plan B»? Peut-être rêves-tu plutôt de lancer ton entreprise? Ou crois-tu que tu auras plus de succès en acceptant un stage ou en devenant apprenti? Est-ce que tu rejetteras cette idée, car elle ne correspond pas au parcours dont on te parle depuis ton enfance? Et si tu suis le parcours préétabli, mais que tu réalises une fois celui-ci bien entamé que tu n'aimes pas ça, auras-tu le droit de faire marche arrière? Peux-tu vouloir une chose à 20 ans, puis une autre totalement différente à 30 ans?

Ouf. Ça en fait, des questions! J'espère pouvoir t'aider à trouver des réponses au cours des prochaines pages!

JE ME PRÉSENTE

Salut! Moi, c'est Béatrice et je vais être ta guide tout au long des prochaines pages. Je n'ai pas mis à jour mon CV depuis environ dix ans, mais je vais essayer de t'expliquer ma p'tite histoire professionnelle et ce qui m'a menée à écrire ce livre.

Après avoir considéré plein de carrières, j'ai arrêté mon choix sur animatrice ou journaliste à la fin du secondaire. J'ai donc étudié en arts et lettres, profil communication au cégep. Puis, j'ai retardé mon entrée à l'université d'un an. J'avais besoin de vivre des expériences différentes. Finalement, j'ai fait une formation professionnelle de six mois en animation télé avec une spécialisation en journalisme.

L'automne suivant, j'ai commencé une majeure en sciences politiques. Un an plus tard, j'allais ajouter une deuxième majeure en journalisme télévisuel. C'est en plein milieu d'un cours que j'ai vu qu'une amie avait décroché un emploi au centre Bell pendant les matchs des Canadiens de Montréal (il faut croire que j'écoutais attentivement, ha, ha!). Le rêve! Je lui ai écrit pour en savoir plus et elle m'a mise en contact avec la fille qui gérait les embauches. J'ai envoyé ma candidature et j'ai immédiatement été invitée à une journée «test» pour travailler au kiosque du fan-club de l'équipe.

Je ne connaissais absolument rien à ce milieu. J'apprendrais plus tard que l'emploi était dans une agence de marketing que les entreprises engagent pour les représenter sur le terrain. J'ai vouvoyé la patronne avant de réaliser qu'elle avait mon âge et que ça ne se fait pas de vouvoyer des gens en promo! J'adorais le hockey et ça me semblait presque irréel d'obtenir cette job où je pourrais assister à toutes les parties à domicile.

Ma journée test a été un succès et on m'a conviée à un deuxième événement, pour intégrer l'équipe permanente. La personne avec qui je devais travailler ne s'est pas présentée et j'ai dû effectuer mes tâches et les siennes. Ç'a l'air que j'ai réussi, car on m'a tout de suite désignée comme cheffe d'équipe. J'ai occupé ce poste pendant toutes mes études universitaires. J'ai accompagné des gagnants de concours qui montent sur la zamboni pendant les entractes, assisté à des événements exclusifs et passé un nombre incalculable d'heures avec Youppi! Encore irréel, quand j'y pense!

Dans le cadre de mes études, j'ai aussi fait un stage comme recherchiste dans une émission de radio. J'ai adoré ça! Au même moment, je commençais à gravir les échelons au boulot. J'ai été nommée coordonnatrice pour l'agence de marketing et j'ai commencé

à travailler à temps partiel pour les Canadiens pendant les heures de bureau.

J'avais vraiment du plaisir dans cet emploi, mais quand j'ai terminé l'université et que je me suis mise à penser à la suite, à ma «vraie vie d'adulte», j'ai réalisé que je ne savais plus ce que je voulais faire. Quand j'ai entamé mes études, je souhaitais être «une journaliste sérieuse». Aller dans les zones de guerre, couvrir les débats politiques mondiaux. Mais je me suis rendu compte que j'étais beaucoup trop anxieuse pour faire ça! J'avais du temps pour y penser. Pour célébrer la fin de mes études, je suis partie deux mois en Australie.

Quelques jours après mon retour, j'avais un message d'une amie qui disait: «Je sais que tu viens de revenir, as-tu déjà des engagements? J'aurais besoin d'une bénévole fiable pour un festival ce week-end.» J'ai dit oui, même si je n'avais jamais entendu parler de l'événement en question. Ça s'est super bien passé et on m'a demandé de revenir le week-end suivant, pour un autre festival.

Je pense que c'est là que j'ai réalisé que j'aimais la liberté d'être pigiste, même si je ne suis pas certaine que je connaissais le terme à ce moment. La saison de hockey a redémarré et, puisque je n'étais plus aux études, j'avais le temps (et le besoin monétaire) d'accepter d'autres mandats. J'ai obtenu un contrat d'habilleuse pour une comédie musicale (même si je n'avais absolument aucune qualification pour ce poste). J'ai même voyagé un peu partout au Québec avec la promo!

Peu de temps après, une amie rencontrée grâce à cet emploi m'a parlé d'un stage non rémunéré en médias sociaux. J'avais l'impression que ces connaissances me manquaient. C'était un des trucs qui m'avait agacée pendant mon parcours universitaire: on ne parlait pas d'Internet ou presque (c'était une autre époque!). J'ai donc postulé, parce que mon horaire irrégulier me permettait de me rendre disponible de jour, la semaine. J'ai beaucoup appris et j'ai lancé mon premier blogue.

J'ai commencé à songer à travailler dans une agence Web. J'ai même reçu une offre d'emploi à la fin de mon stage, à laquelle j'ai dit oui… Mais après quelques mois, j'ai réalisé (encore une fois) que ce n'était pas pour moi, car, même si ça semblait être un emploi créatif, ça venait avec plusieurs règles strictes à respecter. Alors, j'ai continué à cumuler les contrats, en acceptant ce qui m'allumait et en me laissant guider par mon instinct. J'ai même été assistante de production pour une émission de télé! Je n'avais aucune idée de ce que je faisais, mais ça avait l'air le fun et la seule qualification nécessaire était d'être organisée, alors je me suis lancée.

En novembre 2011, les Canadiens, où je travaillais encore à temps partiel, m'ont offert un emploi sur un plateau d'argent. Même si je me plaisais énormément dans le monde de la pige, à ce moment, j'ai cru que c'était ça, la vie. Que j'avais gagné le jackpot. Que j'allais garder ce poste de rêve jusqu'à la retraite.

Quelques jours après cette offre inattendue, mon petit frère est décédé accidentellement.

Il avait 18 ans.

Du jour au lendemain, ma vie a changé et toutes mes certitudes ont pris le bord. Neuf mois plus tard, j'ai remis ma démission, même si je n'avais aucune idée de ce que je voulais pour la suite. Je savais maintenant que la vie pouvait s'arrêter à n'importe quel moment et que mon bonheur n'était pas lié à mon statut social ni à mon salaire. J'avais besoin d'une pause pour planifier la prochaine étape. Je suis retournée en Australie, pays dont j'étais tombée amoureuse quelques années plus tôt.

Si tu as lu mon livre *Ça coûte cher, être un adulte!* ou que tu as déjà visité mon site web, tu connais cette histoire. Je n'avais pas mis beaucoup d'argent de côté pour ce périple, mais j'avais en main un visa de vacances-travail, et plusieurs personnes m'avaient dit que je trouverais facilement un emploi là-bas, alors je suis partie confiante. Finalement, à cause d'un mélange de circonstances hors de mon contrôle et de choix pas très intelligents, j'ai travaillé seulement quatre jours pendant mes six mois de voyage. Je suis revenue avec 10 000 $ de dettes sur ma carte de crédit et une conviction: malgré cet obstacle de taille, je ne pouvais pas retourner travailler dans un bureau. J'ai dû accepter un poste d'emballeuse de chocolats (oui oui) au salaire minimum pour joindre les deux bouts.

C'est à ce moment que j'ai réalisé que je pouvais vivre avec des revenus modestes si j'avais une plus grande liberté d'horaire et que mes tâches étaient excitantes et diversifiées. Je voulais voyager, participer à des événements, être au centre de l'action. Au fond, si j'ai été confuse par rapport à mes aspirations professionnelles aussi longtemps, c'était parce que j'essayais de rentrer dans une case, alors que je ne rentre pas dans une case.

En 2013, j'ai commencé à travailler plus sérieusement sur mon blogue. Je recevais de plus en plus de messages disant: «On aime ce que tu fais, serais-tu dispo pour nous aider?» Je dois avouer que j'ai accepté des contrats très mal payés. J'ai eu des moments de stress financier, aussi. Mais je ne me lassais pas. Même quand c'était plus difficile, j'arrivais à me motiver. Je trouvais que le côté «si tu ne te démerdes

pas, tu n'auras plus d'argent à la fin du mois» était plus motivant qu'anxiogène.

L'année suivante, grâce à la patronne de mon stage en médias sociaux, j'ai obtenu un contrat de six mois dans l'équipe Web d'une émission de télé très populaire. Parallèlement, j'avais de plus en plus de contrats en rédaction. Entre-temps, je travaillais dans les festivals où j'étais jadis bénévole, l'été. J'ai même été l'assistante d'une équipe de télé australienne dans un festival d'humour!

J'adorais cette variété, mais les choses n'allaient pas à mon rythme. Après un certain temps, j'ai réalisé que si je voulais réussir, je ne devais pas attendre après les clients. **Je devais aussi sortir du piège de la validation institutionnelle, soit accepter des mandats prestigieux et excitants, mais qui n'offrent ni de bonnes conditions ni une paie adéquate.** Mes propres projets, comme mon site web, devaient générer des revenus. J'ai obtenu une attestation de spécialisation professionnelle (ASP) en lancement d'entreprise[1] en 2016 pour aller chercher les connaissances nécessaires.

Aujourd'hui, j'ai un site web où j'écris des billets de blogue et une boutique en ligne où je vends une grande variété de produits numériques. Je travaille de chez moi et je voyage autant que je veux (ou autant que mon budget me le permet). Je suis ma propre patronne et je choisis mon horaire, des avantages que je ne changerais pour rien au monde. Mon emploi m'a ouvert tellement de portes! J'ai écrit plusieurs livres (celui-ci est mon quatrième!) et je suis de plus en plus sollicitée pour donner des conférences. Je reçois aussi occasionnellement des demandes pour faire des interventions dans différents médias.

Je me décris souvent comme une entrepreneure accidentelle. Je n'ai jamais vraiment eu l'intention de lancer une entreprise, mais une série de circonstances m'y ont menée et j'en suis bien contente. Avant 2020, je gardais quelques contrats comme travailleuse autonome afin de manger trois repas par jour, mais aussi parce qu'ils étaient le fun, surtout les festivals de musique. Puis, la pandémie est arrivée... Plusieurs clients ont cessé de faire appel à mes services et j'en ai profité pour réévaluer ma relation avec ceux qui restaient. J'ai alors décidé de me lancer dans l'aventure de l'entrepreneuriat à 100%.

CHOISIR CE QUE TU VEUX FAIRE DE TA VIE

On entend souvent parler des côtés négatifs liés au travail. Certains voient ça comme une affaire obligatoire – et franchement plate.

Ce que j'écris est peut-être utopique et n'est malheureusement pas possible pour tous, mais plutôt que de rêver à la fin de semaine, pourquoi ne pas faire quelque chose que tu aimes, dans la vie? Pourquoi ne pas choisir un autre domaine d'études, si tu réalises que tu n'es pas dans le bon chemin? Changer d'emploi, si celui que tu as ne te convient pas? Te lancer à fond dans ton projet, même si ça semble risqué pour les gens autour de toi? Suivre tes rêves, même si tes parents veulent que tu fasses un choix plus «sécuritaire»? La vie n'a pas à être une longue ligne droite! Pourquoi ne pas tenter de trouver – dans la mesure du possible – un emploi qui t'amuse? Ou, au minimum, qui ne te fait pas suer?

Je sais que réellement choisir son emploi n'est pas donné à tout le monde, mais je ne crois pas que t'imposer quelque chose que tu détestes, parce que «c'est ça, la vie d'adulte» et que «je vais pouvoir me payer une belle maison» est la solution non plus. Si tu es misérable dans le présent pour «avoir un beau futur», tu vas perdre ta motivation rapidement.

C'est important d'avoir une réflexion sur ce que tu veux faire dans la vie. Tu dois choisir un emploi qui te comble dans le présent sans pour autant négliger l'avenir et ta sécurité financière. De nos jours, il n'y a que ton imagination comme limite. À vrai dire, parfois, il semble y avoir tellement de choix que c'est facile d'être paralysé par toutes les possibilités!

Souviens-toi que ce qui définit un mauvais emploi ou un mauvais domaine est différent d'une personne à l'autre. Ça n'a souvent rien à voir avec le travail comme tel; c'est simplement le *fit* qui n'est pas bon. Si on m'offrait demain le poste de première ministre du Canada, je suis pas mal certaine que je ne triperais pas. Je ne serais pas gardienne de prison non plus. Pas plus que comptable, mécanicienne ou infirmière. Ces emplois ne correspondent pas à mes forces ni à mes envies. Mais si c'est ton rêve à **TOI,** c'est parfait!

Et je dis ça, mais il se peut que tu changes d'idée dans deux, trois ou dix ans, aussi! Aux États-Unis, une ex-prof a eu un succès viral sur TikTok quand elle a raconté qu'elle était beaucoup plus heureuse en travaillant au service à la clientèle du Costco (un emploi généralement vu comme un de «transition» ou «étudiant») que lorsqu'elle enseignait dans une classe2. Il n'y a pas de sous-métier, il n'y a pas de métier universellement détestable et tu as le droit de changer d'objectif de vie. Tu me suis jusqu'ici?

Peu importe le milieu social duquel tu viens, tu mérites une carrière qui te comblera. Je ne mentirai pas, il pourrait y avoir plus

d'obstacles si tu viens d'un milieu plus difficile, mais tu as absolument le droit de faire ce que TU veux, TOI. Trouve la job de tes rêves. Sois heureux au travail. Sois épanoui mentalement et satisfait de ton salaire. Mais… souviens-toi aussi que ton boulot, ce n'est pas toute ta personne. Même si tu es extrêmement passionné, même si tu occupes ton emploi idéal, ne te définis pas uniquement par celui-ci. Surtout avec la révolution technologique et l'avancée de l'intelligence artificielle, le monde du travail change rapidement et il est possible que ta carrière évolue au fil du temps. Imagine: quand je suis née, Internet n'existait pas. Aujourd'hui, mon métier est entièrement basé sur celui-ci! Heureusement ou malheureusement, il faut gagner de l'argent, dans la vie. Comment faire concorder tes ambitions hors de l'ordinaire et ton désir de sécurité? C'est tout ça (et même plus) qu'on va explorer ensemble au cours des prochaines pages.

J'ai fait appel à mon réseau, à la communauté qui gravite autour de mon blogue et aux professionnels que j'admire et je suis allée à la rencontre de gens qui, comme moi, ont un parcours qui sort des sentiers battus. Dans ce livre, tu découvriras des experts de plusieurs milieux qui ont choisi toutes sortes de chemins n'ayant qu'une chose en commun: leur non-traditionalisme. Certains ont préféré un emploi inusité très jeunes, d'autres ont dû affronter des défis ou briser des barrières. Même s'ils sont majoritairement dans la trentaine, quelques-uns ont déjà près d'une vingtaine d'années d'expérience! D'autres viennent tout juste d'entamer une nouvelle vie, parce qu'il n'y a pas d'âge limite pour réaliser ses rêves. **Peu importe où tu en es dans ta réflexion par rapport à ta carrière, j'espère que ces témoignages et ces conseils te prouveront que tu mérites un travail qui te comble.**

DIX VRAIS EMPLOIS TOTALEMENT HORS DE L'ORDINAIRE QUE LES PARTICIPANTS DE CE LIVRE ONT OCCUPÉS

1. Animer la foule lors de matchs des Canadiens et des Alouettes **— CLAUDIE BOURGET**
2. Faire la lutine du père Noël dans un centre commercial **— VÉ BOISVERT**
3. Jouer dans une vidéo pour enseigner aux employés de pharmacie à interagir avec des personnes handicapées quand elles se présentent à la caisse **— MICHEL CORDEY**

4. Prélaver des voitures à la main dans un lave-auto automatique **— CATHERINE SIMARD**
5. Travailler cinq ans dans un magasin de motos alors qu'elle a fait de la moto moins de cinq fois dans sa vie… et qu'elle a cru mourir chaque fois! **— MARIE-ANDRÉE VÉZINA**
6. Suivre des gagnants de concours lors d'un voyage qui offrait, entre autres activités, une excursion en traîneau à chiens dans les Territoires du Nord-Ouest, un vol en Cessna au-dessus des chutes de la rivière Nahanni et une visite en hélicoptère des glaciers des Rocheuses pour prendre des photos et écrire des articles **— PL CLOUTIER**
7. Être guide de voile… sans avoir jamais fait de voile de sa vie **— MÉGANE FOURNIER**
8. Participer à *Big Brother Célébrités* saison 2 **— MARC-ANTOINE DEQUOY**
9. Être mannequin en Asie, «vraiment pas aussi glamour que ce qu'on pense!» **— FRÉDÉRIQUE MARSEILLE**
10. Chanter dans le nord du Québec pour les travailleurs de barrages hydroélectriques **— ANNABELLE DOUCET**

---

1. Tu en apprendras plus sur les différents diplômes postsecondaires à la page 67.
2. buzzfeed.com/jenniferadams2/former-teacher-costco-worker (en anglais)

Petit historique de l'emploi

Je n'ai pas l'intention de te faire un cours sur l'histoire du travail, mais il est important de mentionner que ce qu'on considère comme un horaire «normal» ne l'est pas depuis toujours, que les emplois valorisés d'aujourd'hui ont parfois été mal vus, que les salaires dans bien des domaines ont ressemblé à des montagnes russes, que des emplois «masculins» sont devenus «féminins» en cours de route, et ainsi de suite. Les mœurs peuvent changer rapidement.

Alors… pourquoi est-ce qu'on travaille de 9 à 5, du lundi au vendredi? Qu'est-ce que la pandémie a changé? Se poser ces questions permet de mettre bien des choses en perspective!

D'OÙ VIENT LE 9 À 5?

En 1926, Henry Ford, comme dans «le fondateur des autos Ford», a fermé ses usines deux jours par semaine, déclenchant le mouvement vers la semaine de cinq jours que l'on connaît aujourd'hui.

Selon lui, c'était une façon d'améliorer la qualité de vie de ses employés… mais aussi d'augmenter leur productivité! Il espérait que s'il diminuait le temps de travail de ses travailleurs, ceux-ci fourniraient plus d'efforts lorsqu'ils seraient au boulot. Il a continué à offrir le même salaire hebdomadaire aux employés de la chaîne de montage, en ne les obligeant qu'à travailler des quarts de huit heures, du lundi au vendredi, soit quarante heures par semaine[3]. Du coup, il leur donnait aussi plus de temps pour consommer (c'est-à-dire dépenser leur argent). Il faut bien faire rouler la roue du capitalisme…

En 1940, la semaine de travail de quarante heures avec un week-end de deux jours a été imposée partout aux États-Unis[4]. Le Canada a emboîté le pas au début des années 1960[5]. La semaine de quarante heures est donc basée sur la productivité d'emplois de type «col bleu».

COLS BLEUS ET COLS BLANCS

Les cols bleus effectuent des tâches manuelles. Les cols blancs, à l'opposé, font du travail de bureau.

De nos jours, il y a pas mal plus de jobs de bureau qu'il y en avait quand la semaine de quarante heures est devenue la norme. Et ça, c'est sans parler de la mondialisation, de la technologie, de la robotisation, de l'automatisation et, plus récemment, de l'intelligence artificielle, qui ont totalement révolutionné même les domaines plus manuels. Alors, ce n'est pas une surprise que le concept du 9 à 5 soit de plus en plus critiqué…

COMMENT LA PANDÉMIE A CHANGÉ LE MONDE DU TRAVAIL

Ce serait une évidence de dire que la pandémie de COVID-19 a été une onde de choc sur le marché du travail. Des gens ont perdu leur emploi. D'autres ont dû faire des heures supplémentaires (presque) sans fin.

Mais, surtout, de plus en plus de gens ont réalisé que le *hustle* (culture de la productivité toxique) qui était valorisé depuis longtemps n'était finalement pas si cool que ça. Que l'équilibre travail/vie personnelle comptait énormément. Et, pour plusieurs, ce constat a été suivi du désir de changer d'emploi pour choisir un milieu offrant plus de flexibilité. Qu'on parle d'heures irrégulières, de semaine de quatre jours, de télétravail à temps plein ou partiel, il y a de plus en plus de variables à l'horaire des travailleurs.

Ce ne sont pas seulement les emplois dits «traditionnels» qui ont été chamboulés. En tant qu'entrepreneure, j'ai aussi eu à me demander en 2020 si mon mode de vie était durable… Bref, il est tout à fait normal que les dernières années t'aient brassé un peu (ou beaucoup), peu importe où tu en es dans ton parcours scolaire ou professionnel. Le bon côté de tout ça, c'est qu'en ce moment, les employés ont pas mal de pouvoir, parce qu'il y a une pénurie de main-d'œuvre dans divers domaines.

TRUC DE PRO «Ça signifie qu'il est temps d'expérimenter des choses, de sortir des sentiers battus. Il y a une quinzaine

d'années à peine, on commençait par des petites jobines, la première était souvent de garder des enfants. Après, si t'étais chanceux, t'avais une job comme caissier-caissière, en restauration ou dans une pharmacie. Maintenant, je pense que les jeunes peuvent se permettre de sauter des étapes. Par exemple, si tu as envie d'être photographe, peut-être que ta première job sera assistant-photographe: prendre les rendez-vous, trimballer le stock en studio, aider à faire des retouches…»

MÉLANIE BLANCHETTE, conseillère en ressources humaines agréée

«Les années pandémiques», si on peut les appeler ainsi, ont été signe de changement et de renouveau pour plusieurs. Pour Arianne Chagnon, ç'a été un déclencheur qui lui a permis de totalement changer de vie.

NOM Arianne Chagnon
ÂGE 31 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEC en gestion de commerce, certificat en administration
EMPLOI ACTUEL Conseillère en vente pour des produits de l'érable

L'histoire d'Arianne commence en 2015, quand elle a fait son premier voyage sac à dos, au Costa Rica. «Je suis partie deux semaines. Ce n'était pas assez! Ça m'a donné la piqûre.» À son retour, elle s'est promis de demander un congé à traitement différé[6] pour partir plus longtemps. «Puis, au bout de huit ans, bien… je ne l'avais pas fait! Les circonstances de la vie… Comment gérer l'auto, le loyer, l'épicerie, la routine, quoi? Puis, je me disais… Descendre à 80% de mon salaire, c'est quand même 20% de moins. Ça ne fonctionnait pas dans le budget. J'ai toujours repoussé.»

Quand la pandémie est arrivée, puisqu'elle travaillait dans le réseau de la santé, sa vie a été chamboulée. «On nous a demandé de faire du temps supplémentaire, de travailler comme des fous. Mon emploi est devenu un "tout autre tâche connexe". Le poste que j'occupais était mis en *stand-by*, parce que je m'occupais des bénévoles dans des centres d'hébergement et que les bénévoles ont été retirés. Mais, évidemment, ils ont gardé la personne pour faire toutes les autres tâches! Je me suis retrouvée avec un poste qui ne me convenait plus

pendant plus de deux ans.»

Elle poursuit: «Puis, une de mes amies m'a dit qu'elle avait demandé une sabbatique d'un an et qu'elle partait en voyage. À ce moment, le désir de voyager est rembarqué. Je me suis informée à mon tour. Et là, on m'a dit qu'un arrêté ministériel avait coupé tous les congés différés. Je ne pouvais plus prendre de congé, en fait. Soit je démissionnais, soit je continuais à travailler. Tout d'un coup, je me sentais comme dans une cage. C'est venu comme une évidence: "Si je ne le fais pas maintenant, je vais le faire quand?" J'ai décidé de démissionner.»

En démissionnant, Arianne perdait son ancienneté dans un emploi régi par une hiérarchie, où elle espérait monter les échelons. Elle perdait aussi des avantages sociaux et son salaire, elle qui avait hésité pendant des années à le diminuer à 80% en faisant une demande de congé différé. Comment a-t-elle pris cette décision? En vendant sa voiture, ses électroménagers, ses meubles et en quittant son appartement. «Ça m'a amenée à être complètement libre. Ça coûtait beaucoup moins cher de vivre!»

Une fois sa démission remise, elle est partie rejoindre une amie au Nicaragua. Elle a continué son périple au Guatemala, avant d'aller retrouver sa sœur en Floride, puis elle est rentrée au Québec. «Quand je suis revenue, ça faisait deux mois et demi, trois mois que je voyageais. Je n'avais rien devant moi. Ces moments-là sont un peu déstabilisants. Mais c'est aussi là qu'arrivent les opportunités.» Une amie l'a invitée pour un court séjour aux îles de la Madeleine, mais plutôt que de rentrer comme prévu, Arianne est restée au Paradis Bleu. Dans cette auberge de jeunesse, comme dans plusieurs autres à travers le monde, il est possible d'échanger quelques heures de boulot par semaine contre un lit. «J'ai demandé à la propriétaire si elle avait une place pour l'été. Elle m'a dit oui, jusqu'en septembre. J'ai accepté.» Arianne s'est occupée de l'entretien ménager. «J'ai pris ce qu'on m'a offert. Ça m'a sortie de ma zone de confort et ç'a fait partie d'une expérience que j'ai appréciée. J'ai même développé un goût pour le ménage que je n'avais jamais eu avant! Une semaine plus tard, j'avais aussi un emploi dans un resto. Tout l'été, j'ai fait deux temps partiels qui équivalaient à un temps plein. Un qui me permettait d'être hébergée et un autre qui générait des revenus. Et des revenus qui étaient équivalents à mes trente-cinq heures au gouvernement, puisque je n'avais pas de loyer à payer, pas d'automobile à payer…»

Ce n'était pas la première fois qu'Arianne travaillait comme serveuse. Elle avait même gardé cet emploi comme *sideline*[7] les soirs et les fins de semaine pendant ses études et quand elle travaillait en

santé. «C'est dangereux comment c'est payant. Sauf que c'est exigeant, c'est demandant physiquement. Est-ce que je ferais ça toute ma vie? Je ne le sais pas.»

Au courant de l'été, elle a accepté un contrat comme conseillère en vente pour les produits de l'érable dans les marchés de Noël européens. Elle est partie pour la France à la fin octobre. Le contrat a été un succès. «Je sais quand je commence, je sais quand je finis. Ce qui est intéressant, c'est que la plupart du temps, [les employeurs] nous permettent de *booker* nous-mêmes nos billets d'avion, donc je peux revenir deux semaines, un mois après la fin du contrat. Ça me permet de jumeler voyage et contrat. C'est ce que j'essaie de faire, parce que ce travail est du six jours par semaine. On n'a pas vraiment le temps de se promener, de découvrir. C'est assez intense! Quand c'est terminé, je me garde tout le temps un petit *nanane.* Ce printemps, je suis partie au Portugal dix jours. C'est comme ça que j'essaie de concilier les deux.»

Bien qu'elle aime ne pas avoir d'attaches, Arianne a accepté le titre de «responsable» lors de son troisième mandat dans les marchés. Lorsqu'elle en parle, elle utilise cependant toujours le mot «emploi», alors qu'elle parlait de «carrière» lorsqu'elle se remémorait ses années dans le réseau de la santé. «J'ai l'impression, et c'est peut-être erroné[8], que la carrière vient avec des responsabilités, des engagements. Et qu'un emploi, c'est plus "je réponds à ce qu'on me demande de faire, sans plus". Et je m'y plais présentement.» D'ailleurs, elle dit que son occupation actuelle est de «voyager autour du monde». «C'est vraiment un choix que j'ai fait. Je prends les opportunités qui se placent sur mon chemin pour pouvoir continuer à le faire. Je fais un peu de tout et je suis super polyvalente dans les emplois que j'occupe.»

«Je pense qu'il faut que tu fonces pour faire ce dont tu as envie. Ce n'est pas tout le monde qui choisirait ce que je fais présentement. Il y a des moments où c'est plus dur, où je me dis: "Eh boy, il n'y a pas nécessairement de sécurité en ce moment dans ma vie!" Je sais qu'il y en a qui ont des besoins de sécurité plus grands. Mon mode de vie n'est pas pour tout le monde, vraiment pas. Il faut trouver le tien en fonction de tes limites. Rendue à 30 ans, je connais les miennes plus que quand j'en avais 20. Je pense qu'au final, c'est bien que j'aie passé huit ans à travailler dans le réseau de la santé, parce qu'à 20 ans, je n'aurais peut-être pas *toffé* un mois. L'expérience vient aussi avec ça.»

Deux ans après avoir fait le saut, elle ne regrette pas son choix. Sa conclusion? «Foncez! Il faut oser, et, si ça ne fonctionne pas, ce n'est pas grave. On parle d'échec, mais c'est une expérience. Si j'avais su dès le départ où je serais rendue aujourd'hui, ça aurait été plus facile

encore de prendre ma décision. Mais on ne le sait pas d'avance… Il faut suivre notre intuition, ce qui parle fort au fond de nous.»

TRUC DE PRO «Une chose vraiment importante à savoir, c'est que ça n'existe plus vraiment, des gens qui font la même chose tout au long de leur carrière. Le choix que tu fais maintenant, tu le fais avec les informations que tu as aujourd'hui, et c'est parfait. Peut-être que demain, tu vas faire un autre choix et peut-être qu'après-demain aussi. C'est épeurant de se dire que tu vas devoir repasser par cette réflexion-là plusieurs fois. Mais c'est ça, le marché d'aujourd'hui! Il n'est pas conçu pour que tu rentres dans une *shop* et que tu restes là toute ta vie. Oui, il y a des gens qui font ça, mais ce n'est vraiment pas la majorité. On fait toujours nos choix avec les infos qu'on a, en essayant de se connaître le mieux possible, en essayant de comprendre le marché le mieux possible. Mais une fois que c'est fait et qu'on a choisi un truc, on n'a pas signé notre arrêt de mort. Si, un jour, t'as besoin de bouger, tu prends les ressources nécessaires, tu prends le temps nécessaire, et tu peux bouger. Oui, ça va être difficile. Oui, tu vas peut-être en baver une *shot*, mais tu peux le faire. Un choix, ce n'est jamais la fin.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

3.history.com/this-day-in-history/ford-factory-workers-get-40-hour-week (en anglais)

4.globalnews.ca/news/8092708/origins-of-the-five-day-workweek/ (en anglais)

5.britannica.com/topic/hours-of-labour (en anglais)

6.Tu en apprends plus sur les congés à traitement différé et les sabbatiques à la page 168.

7.Tu en apprendras plus sur les emplois d'appoint, souvent appelés *sidelines*, à la page 162.

8.Ce n'est pas erroné. Selon le dictionnaire Antidote, un emploi est défini comme

le fait de payer quelqu'un en échange de son travail, tandis qu'une carrière fait référence à une profession qui présente plusieurs étapes ou degrés successifs!

Qu'est-ce qu'un emploi non traditionnel?

Dans ce livre, j'utiliserai une définition plutôt ouverte de «carrière non traditionnelle» pour définir tous les cheminements qui sortent du parcours souvent valorisé: études supérieures-carrière-promotion-changement d'emploi, suivi d'emploi mieux payé-promotion-retraite. Une carrière non traditionnelle pourrait donc inclure un emploi atypique, un emploi traditionnellement exercé par un autre sexe, un changement de voie, et bien plus.

EST-CE QUE LES EMPLOIS «MASCULINS» ET «FÉMININS» EXISTENT ENCORE?

Pourquoi est-ce qu'en 2024, j'ai le réflexe d'écrire décoratrice, éducatrice, camionneur ou ingénieur? Qu'on le veuille ou non, les emplois genrés restent bien ancrés dans nos esprits.

Selon le site web du gouvernement du Québec, un métier est considéré comme non traditionnel lorsque moins de 33% de personnes d'un genre le pratiquent[9]. Ça signifie que les professions non traditionnelles pour femmes incluent agent de sécurité (à 75,9% masculin[10]) et contremaître en construction (à 93,8% masculin[11]), et ceux pour hommes, bibliothécaire (à 72,6% féminin[12]) et diététiste/nutritionniste (à 95,9% féminin[13]), entre autres.

Alizée Lienard, que tu rencontreras à la page 110, est géologue (profession à 73,2% masculine[14]) et vit sur son lieu de travail dans le Grand Nord québécois. Elle a constaté l'effet de son genre dans son travail, tant positivement que négativement, mais précise que vivre avec ses collègues permet de créer «des liens différents».

«Dans mon équipe, on est quatre filles sur une équipe d'au moins 20. Quand je travaillais pour mon ancien employeur, à part à l'administration où il y avait énormément de femmes, il y a eu un

temps où j'étais seule. Quand j'ai fait ma maîtrise professionnelle, on était six, j'étais la seule fille. Je ne pouvais pas manquer mes cours, parce qu'on savait si je n'étais pas là…!»

«Côté positif, beaucoup de mes boss m'ont dit qu'avoir des femmes dans l'équipe apporte une autre dynamique. Les gars, des fois, ça s'emballe. Une fille, ça pense plus, ça prend son temps, ça réfléchit différemment. Ça apporte un peu plus de calme. C'est cliché, mais un peu de douceur aussi. On est complémentaires. J'ai un collègue avec qui je suis sur mes rotations, et ça marche justement parce que, oui, il y a des choses sur lesquelles on est d'accord, mais il y a des choses qu'on n'évalue pas de la même manière. Ça apporte une plus-value. Je travaille avec des gens qui font des jobs *tough*, et ils ont besoin de parler. Souvent, on a des jasettes différentes de celles qu'ils ont entre gars.»

Mais elle ne nie pas les côtés plus difficiles. «C'est triste, encore aujourd'hui, on sent parfois qu'on nous prend pour des personnes fragiles, à qui il faut faire attention. Et moi, la seule manière que j'ai trouvée de casser cette image-là, c'est qu'au travail… Comment expliquer ça? Ce n'est pas que je ne prends pas soin de moi, mais je porte des pantalons de rando, des t-shirts de compagnie, des chemises, j'ai toujours une casquette sur la tête, et en plus, je porte de grosses lunettes de sécurité! Ç'a été une de mes techniques pour enlever l'attention sur le fait que je suis une fille. Des fois, on est pris pour un morceau de viande, même si on ne ressemble à rien. Tu travailles avec des gens qui soit pensent que tu n'es pas capable et que tu es juste jolie, soit que tu es *badass*, parce que tu travailles et que tu es une femme.»

Elle enchaîne: «Le côté négatif, c'est de toujours avoir l'impression qu'il faut en faire plus pour arriver à une place équivalente. C'est de toujours montrer qu'on est fait *tough*, qu'on est capable de le faire. Le professeur qui devait m'envoyer en stage, il ne s'est jamais gêné pour dire qu'il ne voulait pas que j'y aille. Je lui ai dit: "Moi, je veux faire comme les autres. Je veux aller où les garçons vont. Tu dis qu'il y a quatre places, on est quatre. On y va." Mais pour la job où je suis, ce n'est pas le cas. Mes collègues savent de quoi je suis capable, ils connaissent mon expérience. Mes boss me font confiance, ils m'ont choisie pour mes compétences. Je vois qu'il y a un changement, que les hommes en général sont de plus en plus allumés. J'ai eu des collègues qui ont défendu mes positions et ma place au sein de l'équipe. Aussi, il y a des initiatives pour nous mettre en avant, comme Women in Mining[15], par exemple.»

Elle conclut: «J'ai quand même été bien accompagnée, puisque ma

maman est policière. Quand elle a commencé, il n'y en avait pas beaucoup non plus. Elle a été vraiment de bon conseil. Je pense que ça aide aussi. Moi, j'aime ça. J'ai toujours traîné avec des gars, même quand j'étais jeune, dans mon quartier. Ce n'est pas quelque chose qui me dérange.»

Bien que, comme je l'ai écrit précédemment, j'utilise une définition large «d'emploi non traditionnel» dans ce livre, je trouve important de parler de la place des genres dans le monde du travail, surtout en prenant en considération que les identités de genre ont beaucoup évolué au fil des années.

En effet, malgré plusieurs avancées, la place des femmes au travail reste plus précaire que celle des hommes, entre autres en raison du travail invisible et des obligations familiales. Selon des informations tirées d'une enquête menée par le Conseil de l'information sur le marché du travail (CIMT) et relayées par une étude de Desjardins, «les obligations familiales expliquent pourquoi près d'**un tiers** des femmes âgées de 16 à 29 ans (32%) ne sont ni en emploi, ni aux études, ni en formation, comparativement à 5% des hommes[16].»

Même le gouvernement du Québec le dit: la mixité en emploi est importante, car elle peut contribuer à réduire les écarts salariaux. «L'accès des femmes aux emplois majoritairement occupés par des hommes est particulièrement pertinent, puisque ces emplois sont généralement mieux rémunérés[17].» Les femmes vont plus souvent travailler dans les domaines des arts, des spectacles, des loisirs, de l'hébergement et de la restauration, même après l'obtention d'un diplôme, tandis que les hommes travaillent plus dans les secteurs de la fabrication, des services professionnels et financiers, de l'extraction des ressources et de la construction, où le salaire est plus élevé[18].

Ce qui est encore plus alarmant, c'est que l'écart entre la rémunération des hommes et celle des femmes ne fait que s'accroître avec le temps. En plus, il y a l'écart entre les mères et les non-mères, qui s'accentue de façon exponentielle avec chaque nouvel enfant. **Oui, encore aujourd'hui.** Il y a aussi une réduction de «l'emploi global» chez les mères, ce qui signifie quitter le marché du travail ou passer d'un emploi à temps plein à un temps partiel pour obtenir une meilleure flexibilité[19].

Le niveau de scolarité qui augmente et le retardement de la maternité ont favorisé la participation des femmes au marché du travail[20], au moins. Mais l'égalité n'est pas acquise. Si on se compare, on se console: en 1947, l'ancien supermarché Steinberg recherchait des «jeunes filles célibataires» pour un emploi payé… 20 $ la semaine

de cinq jours[21]. En dollars d'aujourd'hui, ça signifie moins de 300 $!

IL N'Y A PAS DE SOUS-EMPLOI

Mettons les choses au clair tout de suite: l'emploi idéal, c'est celui qui te convient, tout simplement. Il n'y a pas d'emploi meilleur ou pire que les autres. Il n'y a pas de sous-emploi. *Nada.* Aucun. Daphné Cyr y connaît quelque chose. «Malgré» plusieurs diplômes, elle travaille dans un café et elle adore ça.

NOM Daphné Cyr
ÂGE 38 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEC en arts et lettres, bac en littérature, DEP en pâtisserie, maîtrise en traduction
EMPLOI ACTUEL Dans un café

Daphné a étudié en littérature à l'université, mais pendant son bac, elle se questionnait déjà: «Qu'est-ce que je vais faire avec ça? Est-ce que je vais me trouver une job? Sûrement pas.» Elle croit qu'elle a été amenée à choisir sa future profession à un âge où elle ne savait pas ce qu'elle aimait et qui elle était.

Elle avait un rêve d'enfance, faire un DEP en pâtisserie. «À la fin de mon bac, je me suis dit: "Pourquoi pas?" J'avais 22 ans, j'étais encore jeune, j'avais accès aux prêts et bourses, je n'étais pas trop endettée. J'ai réalisé ce rêve-là, j'ai satisfait ma curiosité aussi.» Pendant ses études, elle travaillait dans des cafés et des boulangeries. Avec le recul, elle réalise que c'était ses emplois préférés.

«J'aurai compris vraiment longtemps après que je me suis ennuyée dans mes jobs, sauf quand je faisais du service à la clientèle, parce que j'ai le profil extraverti, mais je ne le savais pas. Moi, j'ai toujours cru que j'étais introvertie, parce que j'étais un peu timide, mais non, ça me prend du monde, il faut que ça bouge, il faut qu'il y ait de l'action.»

C'est lorsqu'elle décide de consulter une conseillère en orientation qu'elle réalise tout ça. «J'ai finalement ciblé le fait que ça me prend des interactions humaines pour ne pas m'ennuyer au travail.» Son conseil pour ceux qui se questionnent par rapport à leur avenir va d'ailleurs en ce sens: «Connais ton profil de personnalité. C'est niaiseux, on fait des tests au secondaire, mais on ne prend pas

vraiment ça au sérieux.»

Par le plus grand des hasards, quelques jours avant de parler avec Daphné, je suis tombée sur un travail que j'ai fait en secondaire 4. Je devais faire un stage d'un jour et j'ai visité un studio de musique pour en apprendre plus sur le métier de réalisatrice d'albums. La première page du travail m'a bien fait rire, car… c'est encore moi, tout craché!

> ***«Depuis que je suis toute petite, j'ai toujours rêvé de travailler dans le domaine artistique. Je n'ai jamais souhaité travailler dans un autre domaine. Quand j'étais plus jeune, je voulais être chanteuse. J'ai toujours aimé donner des minispectacles. Quand j'avais environ 6 ans, j'ai reçu un micro, et j'enregistrais toujours des chansons que j'improvisais. J'aimais recevoir de l'attention.***
>
> ***Ensuite, j'ai voulu être compositrice. Je me suis mise à écrire des chansons et des poèmes en 6e année du primaire. J'ai aussi voulu être actrice, et j'ai suivi des cours de théâtre pendant trois ans quand j'avais 12 ans. J'ai voulu être musicienne, et j'ai suivi un an de cours de batterie en 2e secondaire. Présentement, je suis des cours de chant et des cours de danse.***
>
> ***Je ne sais pas d'où vient ma passion pour le monde artistique. Je ne connais personne qui travaille dans ce domaine. Mes intérêts principaux se résument autour de la musique. Dans tous mes temps libres, j'écris des paroles de chanson, je chante, j'écoute de la musique ou je vais à des concerts.***
>
> ***J'ai plus d'habiletés dans tout ce qui est artistique. Je dessine, j'écris, je danse et je chante. Je suis aussi bonne en langues (français et anglais). Mes faiblesses se retrouvent plus au niveau des sciences, de l'effort physique et de tout ce qui demande de grands travaux… Car je suis très paresseuse.***
>
> ***Mon code Holland est A. E. S. (artistique, entreprenant, social).***
>
> ***Au test des valeurs professionnelles, mes résultats étaient:***
>
> 1. ***Indépendance***
> 2. ***Collaboration***

3. ***Environnement physique agréable***
4. ***Diversité***
5. ***Prestige»***

Ça tient encore la route! Le «prestige» est d'ailleurs revenu plus tard dans ma carrière. J'ai gardé plusieurs mandats pas très excitants, mais prestigieux, plus longtemps que j'aurais dû, avant d'accepter qu'ils ne me rendaient pas heureuse. L'indépendance jumelée avec la collaboration, l'environnement physique agréable (vive le télétravail!) et la diversité sont encore, à ce jour, parmi les valeurs professionnelles que je chéris le plus. «On a beau évoluer et changer, les traits de caractère vraiment profonds sont là et ça change très rarement!» résume bien Daphné.

Elle suggère tout particulièrement le test Myers-Briggs Type Indicator (MBTI), qui permet de découvrir ton type de personnalité. Par exemple, le mien, c'est INFJ-T. Ça signifie que je crois que le succès ne vient pas de l'argent ou du statut, mais de la recherche de l'épanouissement, de l'aide aux autres et de la force mise au service du bien dans le monde. Selon ce test, je suis du genre à toujours me remettre en question et je suis particulièrement sensible au stress. Tu peux faire un test gratuit en ligne22, c'est ludique et très rapide. Quand je l'ai fait, j'étais sceptique. Mais je te jure, la description, c'est tout moi!

Ce genre de test permet de comprendre pourquoi tu te plais bien dans certaines situations et pourquoi tu préfères des emplois à d'autres. C'est pratique tant pour ta vie de tous les jours que pour ta vie professionnelle. «Sache au moins si tu es introverti ou extraverti. Va dans quelque chose qui *fitte* avec ça. Ton corps parle. Ça va dire oui ou ça va dire non, tu vas le ressentir. Si tu es extraverti comme moi, ne va pas travailler tout seul dans un bureau. Connais-toi et suis ton *gut feeling.*»

Il y a quelques mois, Daphné était à la recherche d'un nouvel emploi. «Je me suis dit que ce serait le fun de trouver une job payante dans un café. Mais je pensais que: "Ça ne se peut pas. Tu travailles au salaire minimum dans les cafés." Et je ne peux pas me le permettre, parce que j'ai deux enfants et j'ai un loyer à payer seule. Je suis séparée. Donc, c'est compliqué, le salaire minimum! J'ai écrit "Barista" sur Indeed. Dans les premières offres, il y avait la job que j'ai maintenant au Stade olympique, où tu es employée de la Ville de Montréal. Donc, tu as de bonnes conditions.»

Comme moi, tu es sans doute surpris de lire ceci! J'ignorais qu'on

pouvait être barista et employé municipal. «Au stade, on est employés de la Ville. Avant, il y avait des petits cafés indépendants. La pandémie a tué le café où je travaille, puis il a été racheté par la Ville. J'ai vu cette annonce-là et je me suis dit: "Mon Dieu, c'est vraiment ça que je cherchais. C'est incroyable!" J'ai postulé. Ils m'ont rappelée dans les jours qui ont suivi. Ç'a déboulé vite. Me voici. Je travaille au café. Je ne suis pas du tout pressée de changer. J'aime ça!»

Puisque Daphné est maman, comment vit-elle avec des horaires irréguliers qu'elle connaît souvent à la dernière minute? «Dès l'entrevue, j'ai dit à ma patronne que j'avais des enfants[23]. Je trouvais que c'était une info essentielle à communiquer. Je pense que ça paraissait peut-être dans mon ton de voix ou dans mon non-verbal que ça allait évidemment passer avant tout. Quand je ne suis pas disponible parce que j'ai les enfants, c'est ça. Si elle m'avait dit: "Ça ne marchera pas", j'aurais répondu: "Désolée, ça ne marchera pas effectivement." À ce jour, ça fonctionne bien. Je n'ai pas eu de conflit d'horaire. Je n'ai pas eu d'enjeux. J'ai les enfants une fin de semaine sur deux. Celle où je ne les ai pas, je peux travailler. Les jours où je ne les ai pas pendant la semaine, je peux travailler tard. J'offre quand même beaucoup d'heures. Mais en contrepartie, je m'attends à ce que l'on comprenne que, quand je ne peux pas, je ne peux vraiment pas.» Dans le contexte actuel de pénurie de main-d'œuvre, il est effectivement plus facile pour un employé de mettre ses limites et d'imposer certaines conditions.

Alors, comment est-ce que l'entourage de Daphné a réagi à son nouvel emploi? «Ç'a été bien reçu. Avec les années, j'ai appris à m'entourer des bonnes personnes qui vont m'encourager, qui vont être avec moi et éloigner naturellement les plus négatives, toxiques. Quand je leur ai dit que j'avais postulé, ils ont tous dit: "On te le souhaite." Le monde était vraiment content que je me trouve quelque chose, de la stabilité… Une job tout court, parce que je ne travaillais pas à ce moment-là.»

Et pense-t-elle que cet emploi se transformera en carrière? «Je me suis dit: "Pourquoi pas?" Si je suis heureuse, si ça va bien, si j'ai envie d'avancer là-dedans, on verra. Je ne suis pas vraiment tourmentée plus qu'il faut avec le fait que c'est une jobine, je m'en fous. J'aime ça.» Elle se donne le droit de changer de trajectoire autant de fois que nécessaire. «Bon, il y a des gens qui m'ont traitée de girouette, parce qu'effectivement j'ai changé d'idée un nombre incalculable de fois. Mais je l'assume!»

9. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/choix-carriere/metier-non-traditionnel
10. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/explorer-metiers-professions/6541-agents-agentes-de-securite
11. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/explorer-metiers-professions/7205-autres-entrepreneurs-entrepreneuses-et-contremaitres-contremaitresses-de-la-construction
12. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/explorer-metiers-professions/5111-bibliothecaires
13. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/explorer-metiers-professions/3132-dietetistes-nutritionnistes
14. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/explorer-metiers-professions/2113-geologues-et-oceanographes
15. wimcanada.org
16. desjardins.com/content/dam/pdf/fr/particuliers/epargne-placements/etudes-economiques/jeunes-canadiens-education-emploi-17-avril-2023.pdf, p. 7
17. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/choix-carriere/metier-non-traditionnel
18. desjardins.com/content/dam/pdf/fr/particuliers/epargne-placements/etudes-economiques/jeunes-canadiens-education-emploi-17-avril-2023.pdf, p. 9-10
19. *Ibid*.
20. *Ibid*., p. 12
21. 24 heures.ca/2023/05/18/en-1947-steinberg-recherchait-des-jeunes-filles-celibataires-pour-job-paye-20-la-semaine
22. 16personalities.com/fr/test-de-personnalite
23. Lors de l'entrevue, il n'est pas recommandé pour l'employeur de demander des informations potentiellement discriminatoires comme l'âge, l'orientation sexuelle, si la personne a des enfants ou le désir d'en avoir. Cependant, si, comme candidat, tu veux le dire, tu peux le faire.

Est-ce nécessaire d'avoir un plan B?

Si Daphné et moi avons changé de trajectoire une ou douze fois, c'est que nous nous sommes laissé porter par la vie. Pour certains, le chemin est beaucoup plus linéaire. Mais lorsque tu rêves d'un emploi difficile d'accès, est-ce que tu devrais prévoir un plan B?

PLAN B

Un plan B est une alternative à ta carrière de rêve, que ce soit un autre emploi, un projet entrepreneurial ou une source de revenus supplémentaires. L'objectif est de t'assurer une sécurité financière en cas de besoin ou d'échec.

Isaak Bourgouin vit actuellement ce dilemme. Lorsqu'il a fait sa demande d'admission au cégep, il a dû se demander ce qui était plus important pour lui entre le football et un domaine d'études qui pourrait lui servir, si jamais il ne pouvait pas faire carrière comme joueur. Et cette décision n'a pas été aussi simple que prévu.

NOM Isaak Bourgouin
ÂGE 17 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEC en sciences humaines (en cours)
EMPLOI ACTUEL Aide-cuisinier, La Cage - Brasserie sportive

Isaak est tombé amoureux du football lorsqu'il était très jeune. Il a fait tout son parcours scolaire en sports-études football. «Ç'a commencé au primaire. On jouait dans le parc, puis j'ai vraiment accroché. Ma première année dans une ligue, c'était en secondaire 1. Je n'avais pas d'expérience. J'ai fait pas mal toutes les positions. Maintenant, j'ai une position fixe et je suis au collégial dans cette position-là: joueur de ligne défensive.»

Alors qu'il terminait son secondaire 5, il a été approché par de nombreux cégeps qui espéraient qu'il se joigne à eux comme étudiant-athlète. Un cégep s'est même dit prêt à lui offrir une bourse de 10 000

$! «Après la saison de football, quand le gros trophée est gagné, il y a environ une semaine de *break*, ce qui permet aux équipes de cégeps d'avoir le temps d'analyser toutes les possibilités, de regarder les talents, de voir ceux qu'elles veulent repêcher. Après cette semaine-là, les coaches entrent en contact avec nous. Ils nous demandent: "Est-ce que tu serais intéressé à visiter notre cégep?"»

Lorsqu'est venu le temps pour lui de choisir une équipe collégiale, plusieurs choses ont pesé dans la balance. Son but était d'entrer dans la division 1, le plus haut niveau. Finalement, il s'est joint à une équipe de division 3, les Triades de Lanaudière. Une décision bien réfléchie, qui n'était pas celle qui s'annonçait au départ.

Lorsque je lui ai parlé, Isaak était accompagné de sa mère, Jennifer Martin, qui explique: «Ceux en région se doutaient bien qu'il allait probablement dire non, parce qu'il ne voulait pas nécessairement s'exiler tout de suite. Le cégep, ce n'est pas ce qui coûte le plus cher. C'est là que tu peux te ramasser le plus de sous pour aller à l'université après. Je ne dis pas que je ne te conseille pas [de t'exiler], mais il faut penser que tu auras à payer un logement, puis à travailler pour payer tes trucs.»

NOM Jennifer Martin
ÂGE 41 ans
NIVEAU D'ÉTUDES AEC en tourisme, AEC en éducation à la petite enfance (de soir)
EMPLOI ACTUEL Gestionnaire de médias sociaux, Tourisme Lanaudière, et créatrice de contenu, Folie Urbaine

Isaak a décidé de rester près de la maison. Il a choisi un cégep où évoluait une équipe de division 2 pour deux raisons principales: le fait que cette équipe ait récemment monté de la division 3 vers la division 2, ce qu'il trouvait encourageant, mais aussi parce que cette école offrait un programme d'études qui l'intéressait, une technique d'intervention en criminologie.

Cependant, après avoir entamé le camp d'entraînement, il a réalisé que plusieurs coéquipiers évoluaient dans la même position que lui, ce qui diminuait grandement ses chances de se retrouver sur le terrain. Il s'est donc questionné sur ses objectifs et sur la manière d'y accéder. Il en est venu à la conclusion que s'il voulait développer son talent, il devait pratiquer, et qu'en allant dans un cégep où moins de joueurs évoluent dans sa position, il aurait plus de chances d'y arriver. Isaak sait qu'il y a peu d'élus dans ce domaine et il a décidé que s'il ne

fonçait pas vers son plan A, il ne le réussirait pas.

«En secondaire 5, j'étais dans ma zone de confort. J'étais le plus vieux et j'avais atteint un certain niveau. Je vais le dire, j'étais le meilleur dans ma position, puis ça me mettait sur un piédestal. Quand je suis arrivé au cégep, je me suis rendu compte que j'avais quand même beaucoup, beaucoup de chemin à faire. J'ai vu la différence. Ceux qui vont au cégep, ce sont ceux qui se projettent loin, ceux qui sont encore plus sérieux.» Il a donc accepté que sa meilleure chance d'avancer était dans une équipe en division 3, même si ça signifiait choisir un domaine d'études qui le passionnait moins.

Jennifer avoue qu'elle n'avait pas «joueur de football» en tête quand elle imaginait la carrière de son fils lorsqu'il était plus jeune: «Quand on a commencé à faire les portes ouvertes d'écoles secondaires, je voyais qu'il avait de super bonnes notes. Je me disais qu'il pourrait aller à l'international, en linguistique… le football, je ne connaissais pas ça. Le coach a dit que 70% des joueurs qui s'inscrivent en football en secondaire 1 n'ont jamais joué. Ce n'est pas un obstacle. "On va lui apprendre, comme tout le monde. S'il aime ça, il va embarquer." Puis, ç'a été une révélation. C'est devenu son sport. Et je ne l'ai jamais vu triper et s'impliquer autant dans un sport que dans le football.»

Jennifer continue: «Ce que les coaches disent, c'est "tu es un étudiant-athlète, pas un athlète-étudiant". Ton domaine d'études est important, c'est important que tu ailles à tes cours. S'il ne va pas à ses cours, il ne jouera pas. Les coaches sont très impliqués dans le processus scolaire. S'il *foxe* des cours, ils sont super stricts, ils vont l'appeler. C'est très poussé au niveau académique.»

Isaak explique: «Je dois garder un certain seuil de notes. [Au secondaire], des gars de l'équipe ont eu 68 et les coaches les envoyaient quand même en récupération pendant des pratiques pour essayer d'améliorer leurs notes, ça les empêchait de pratiquer. Ceux qui sont en échec, ils ne jouent pas.»

Aujourd'hui, Jennifer encourage son fils à réaliser son rêve, malgré une certaine inquiétude. «Je lui ai toujours dit que c'est super important qu'il choisisse quelque chose qu'il va aimer. C'est sûr qu'on ne peut pas oublier l'aspect monétaire, surtout avec le coût de la vie qui n'arrête pas d'augmenter. Mais moi, je veux qu'il se lève heureux d'aller travailler le matin. Si c'est sur un terrain de foot, ce sera sur un terrain de foot. Si c'est en criminologie, si c'est dans un poste de police, si c'est dans… peu importe, je n'ai pas ce stress-là. J'espère juste qu'il ne fera pas trop de détours, même si ce n'est pas mauvais de faire des détours. Moi, mon stress, c'est qu'il dise: "Je n'ai plus de

but.” S’il avait une grosse blessure et qu’on lui disait: “C’est fini le football pour toi”... moi, il est là mon stress. Qu’il perde ça et qu’il perde sa motivation, puis qu’il ne se trouve pas un autre truc qui le tient.»

Selon elle, la différence est là: si Isaak arrête de jouer au football, elle veut que ce soit son choix, pas un facteur extérieur qui le force à le faire. «S’il arrive un matin et dit: “Maman, je n’aime plus ça”, ce sera sa décision. Mais si c’est la vie qui amène un obstacle qui fait en sorte qu’il ne peut plus faire ce qu’il veut vraiment... J’espère que la vie n’enverra pas de mauvaise vibration! J’ai confiance qu’il va trouver un autre plan de vie. Ça va peut-être prendre du temps, parce que ce n’est pas toujours facile de trouver ce qu’on veut.»

Et donc, le plan B ne reste jamais trop loin dans l’esprit d’Isaak, surtout parce que le football est un sport où les risques de blessures sont grands. «J’ai déjà eu une commotion. Au dernier match avant les séries. Ç’a *scrappé* le reste de ma saison. Le maximum, c’est cinq commotions. Quand tu en as cinq, normalement, tu n’es plus censé jouer.» Malgré ça, il dit: «Je veux voir où le foot va m’amener. Le plus loin ça m’amènera, le plus longtemps je vais y rester. Puis, ce que je vais étudier, ça va être mon plan B, mon *rebound.* Si le foot ne marche pas, je vais me diriger vers mon sujet d’études.»

Sa mère en sait quelque chose sur les revirements de carrière inattendus: elle a entamé la sienne en tourisme, mais en raison des attaques du 11 septembre 2001 et de leur effet sur le monde du voyage, elle a perdu son emploi. Elle s’est alors tournée vers l’éducation à la petite enfance, mais il y a deux ans, elle a décidé de retrouver le tourisme, cette fois en travaillant comme gestionnaire de réseaux sociaux pour une association touristique régionale.

Est-ce que son virage à 180 degrés à près de 40 ans, après dix-neuf ans dans le même métier, teinte sa vision de l’avenir pour son fils? «Un peu, oui, parce que je veux qu’il se serve de mon expérience pour comprendre que ce n’est pas parce que ça fait vingt ans que tu es quelque part que tes intérêts ne peuvent pas changer, que la vie ne peut pas t’envoyer des défis à relever. Je me suis rendu compte que, contrairement au temps de nos parents où c’était super reconnu d’avoir trente ans, quarante ans de service, où ils te donnaient une plaque, ils te félicitaient... aujourd’hui, ça donne *fuck-all* ou presque...»

«Maintenant, on va séjourner dans des chalets grâce à mon emploi. Ç’a changé complètement... deux poids deux mesures! J’ai eu peur de faire le saut, mais je l’ai fait. J’ose espérer que ça l’a un peu inspiré. Ce n’est pas parce qu’on est rendu à presque 40 ans qu’on ne peut pas faire autre chose!»

Son conjoint, le père d'Isaak, a aussi vécu un changement de carrière. Après plusieurs années comme serveur, il a obtenu son permis pour devenir chauffeur de camion et ses papiers de construction. Bref, Isaak n'est pas le seul à avoir un parcours non traditionnel dans sa famille!

Pour terminer, impossible de ne pas demander à Isaak si son plan A est influencé par le salaire, disons, enviable (!) des joueurs professionnels. «Non, je n'ai pas trop d'ambition à ce niveau. Au Canada, si tu es vraiment un joueur top, la crème de la crème, tu vas gagner peut-être environ, je ne sais pas, 150 000 $? Contrairement à la NFL (*National Football League*), où quasiment le minimum, c'est 1 000 000 $. C'est ridicule ici, contrairement à là-bas. Je me fixe un objectif athlétique, pas salarial. Mais si ça peut m'aider à me rendre dans la NFL et toucher 1 000 000 $…!»

LE BON CÔTÉ DES PLANS B

Et si les plans B avaient de bons côtés? Et si passer quelques années à travailler dans un bureau n'était pas quelque chose à voir négativement? Et si cet emploi te permettait d'avoir une sécurité qui aurait pu être difficile à obtenir autrement?

C'est ainsi que Pascale Drevillon, «pigiste, artiste… aussi actrice, traductrice, créatrice…», voit ça. Grâce à des emplois loin du domaine artistique, elle a rencontré deux mentores qui l'ont aidée dans son cheminement professionnel et personnel. Elle explique.

NOM Pascale Drevillon
ÂGE 35 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en jeu, École supérieure de théâtre de l'UQAM, diplôme en réalisation pour la télévision, INIS
EMPLOI ACTUEL Travailleuse autonome

De son parcours, Pascale dit que «c'est un grand *success story* avec beaucoup de hoquètements dans tous les sens»! Elle croit à l'importance de faire des choix réfléchis lorsqu'il est question d'emplois incertains comme les métiers artistiques. «Si on peut faire quoi que ce soit d'autre, c'est vraiment bien de commencer par là, d'avoir un plan B solide. C'est correct de foncer, d'avoir sa passion, puis d'y aller, mais je ne pense pas qu'on peut s'en sortir sans job

alimentaire à côté, au moins en commençant.»

Dès sa jeunesse, son objectif de carrière est clair: «Je voulais être soit actrice, soit designer de mode.» À l'adolescence, Pascale fait une demande d'admission à l'école de théâtre de Lionel-Groulx et à celle de Saint-Hyacinthe, mais elle n'est pas acceptée. «J'ai commencé en préuniversitaire, j'ai fait un an, mais il fallait que je fasse ma transition, parce que ça brûlait. C'était urgent. On me donnait juste des rôles de garçons et je trouvais ça épouvantable.»

Elle a quitté le cégep avec, dans sa poche, une seule expérience professionnelle, dans une billetterie de théâtre. «En 2006, je me suis trouvé une job dans une fondation hospitalière comme adjointe de bureau, à Montréal. Il faut être prêt à faire des compromis des fois, à prendre un emploi, à accepter que ce soit peut-être pour un an ou deux. Il faut accepter la hiérarchie.» C'est grâce à cette expérience que Pascale a fait une rencontre «qui a changé ma vie au complet, qui était ma première mentore, Paulanne Jushkevich. Paulanne m'a permis de faire ma transition au bureau».

«C'est rare, trouver quelqu'un qui va accepter de te garder employée, de te soutenir, puis de s'ajuster, parce que j'avais plein de rendez-vous de thérapeutes où j'étais obligée d'aller. En 2007, ça prenait deux lettres de thérapeutes pour avoir le droit de faire ma transition légalement. Ça me prenait un employeur qui allait s'adapter et dire: "OK, c'est bon, va à ton rendez-vous, fais deux ou trois heures de plus dans la semaine ailleurs." J'ai eu ça et je ne remercierai jamais assez Paulanne.»

Quand cet emploi s'est terminé, «il a fallu que je me trouve une job comme femme, avec une transition médicale que je considérais comme complétée, même si une transition, ça ne se complète jamais. C'est important de le dire. Mais j'avais vraiment un gros bout de fait. Et là, je pouvais juste vivre ma vie de femme».

«Je me suis trouvé une autre job dans un bureau, de retour dans les bureaux, toujours là. L'artistique était rendu loin, loin derrière, parce que ça me prenait du *cash* pour payer mes chirurgies, parce que j'étais endettée d'à peu près 30 000 $. Quand on prend une job, ce n'est pas juste pour le *cash* non plus. Il faut garder ça humain au jour le jour et toujours trouver une petite affaire qui fait que ça vaut la peine. Puis, Paulanne, qui était maintenant présidente dans une autre grande fondation, m'a engagée au développement.»

«C'était une vraie bonne job. C'est là que j'ai rencontré ma deuxième mentore. Sauf qu'en 2012, trois ans et demi après avoir été engagée, mon feu artistique était vraiment indéniable. Il fallait que je fasse mes auditions et que j'essaie de rentrer dans une école de théâtre

professionnel. Enfin. J'ai été prise à l'UQAM, dès la première *shot*. Une chance, parce que je me disais: "C'est la seule année que je me donne pour essayer de faire ça, sinon je reste dans des bureaux, puis ma job va être tranquille, ça va être bien correct."»

«La fondation a été assez flexible pour me garder encore une fois, grâce à Paulanne. Un peu à l'été, un peu à Noël, je revenais faire une couple d'heures pendant mes trois ans de bac. En sortant du bac, j'étais endettée encore, donc j'ai pris la job d'adjointe à la présidence. Grosse job. Souvent jusqu'à quarante-cinq heures par semaine. Beaucoup de pression, j'ai vraiment aimé ça. En parallèle, je faisais des contrats d'actrice et je travaillais beaucoup, j'étais épuisée.»

Quand c'est devenu trop, plutôt que de quitter son emploi pour se dévouer à sa carrière d'actrice, elle s'est créé un poste à temps partiel sur mesure, un *sideline*. «Le poste d'adjointe a été divisé, j'ai gardé un poste à temps partiel avec toutes les tâches connexes que j'avais ramassées au fil des années, puis ma carrière d'actrice a vraiment commencé à monter.»

SIDELINE, AUSSI « *SIDE HUSTLE*» OU «EMPLOI D'APPOINT»

Comme le plan B, le *sideline* (anglicisme répandu) permet de faire face à l'incertitude économique et de générer des revenus supplémentaires. Cependant, le *sideline* est une activité que tu exerces en parallèle avec ton emploi principal, pas un plan de sortie.

Elle a fait le saut comme comédienne à temps plein en 2019. Puis, elle a décidé de réaliser un autre rêve, étudier à l'INIS24. «Là, ça faisait deux, trois ans, même cinq ans que je travaillais comme actrice, depuis ma sortie de l'école, et ça se passait bien. Mais ce n'était pas assez, j'avais mes histoires à raconter. Je me suis dit: "Soit j'écris mon film, je me lance, je fais mon court-métrage, je fais "essai-erreur", soit je retourne aux études pour une deuxième fois, je mets toute ma vie sur pause, je prends toutes mes économies." C'est ce que j'ai décidé de faire. En 2022, j'ai été acceptée à l'INIS en réalisation pour la télévision. J'ai bouclé ça en mars. J'étais tellement terrorisée à l'idée de ne pas travailler. J'ai retravaillé, j'ai zéro dette, j'ai ramassé de l'argent, et j'ai même réussi à remonter mes économies assez pour me construire ma mini-maison cet été.»

Maintenant, la touche-à-tout se donne dix ans pour explorer la réalisation. «Puis, dans dix ans, à 45 ans, si je n'ai rien d'autre, si ça ne bouge pas énormément, si j'ai un trou, j'irai faire une maîtrise pour être professeure dans mes vieux jours.» Mais il se peut qu'elle le fasse bien avant… «J'ai un demi-frère qui enseigne le français dans les

Laurentides. Je l'ai accompagné lors d'une journée pédagogique à la fin de l'année et j'ai rencontré le directeur de l'école. Il était intéressé à me proposer un poste d'enseignante en arts dramatiques. Je suis *bookée* cet hiver, mais peut-être que l'année prochaine, si je n'ai rien, je pourrais prendre une demi-tâche et enseigner le théâtre au secondaire. Pourquoi pas? J'ai toujours le goût d'essayer de nouvelles choses!»

COMMENT EXPLIQUER TES AMBITIONS À TES PARENTS

Si Pascale a pu compter sur le soutien de sa mère et de sa grand-mère, ce ne sont pas tous les parents qui comprennent ou encouragent les ambitions peu traditionnelles de leurs enfants. Quoi faire si les tiens insistent pour que tu fasses des choix qui ne te conviennent pas pour ton avenir professionnel?

TRUC DE PRO «C'est fréquent qu'on fasse un processus d'orientation et que la personne dise: "OK, j'ai choisi ce que je vais faire, mais je sais que ça va mal passer auprès de ma famille." À ce moment, on réfléchit à comment l'annoncer à son entourage. Le but, c'est de ramener ça à l'idée que, quand tu fais un choix professionnel, tu essaies autant que possible de le faire reposer sur quatre grandes sphères de ta vie.

- Tes intérêts
- Tes valeurs
- Tes aptitudes
- Tes exigences quant au travail et au marché en général

Si tu arrives à faire un choix professionnel équilibré, donc qui repose sur ces quatre sphères-là, c'est là-dessus que tu te bases pour l'expliquer. Si quelqu'un dit: "Je vais faire ça parce que je vais faire de l'argent." OK, tu as répondu à une de tes valeurs, la valeur de l'argent. Le reste, y as-tu répondu? Quand il y a de

gros *clashs* avec la famille, souvent, c'est parce que les valeurs de la famille et celles de l'enfant ne sont pas nécessairement les mêmes. Je ne pense pas qu'il faut démoniser les parents non plus. Des fois, la famille est consciente que tu as répondu à une de tes sphères de vie, mais pas forcément aux autres. Par exemple, tu as une valeur de plaisir, tu as envie que ce soit le fun et le fun maintenant. Mais en même temps, peut-être que tu as une valeur de sécurité aussi, de stabilité.

Je pense que plus tu te connais, plus tu sais pourquoi tu fais le choix que tu fais, plus c'est facile de l'expliquer à d'autres personnes. Les parents ont le droit de s'inquiéter, aussi! Et, parfois, ce n'est pas une mauvaise chose, parce que notre système scolaire est fait d'une manière telle qu'on a des choix à faire rapidement, quand on est très jeune, alors qu'on a souvent expérimenté très peu de choses. Je pense que la discussion avec les parents peut être bien intéressante si on est ouvert à entendre leurs points de vue.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

Pour le plaisir, j'ai demandé à ma mère si elle avait souvenir que j'aie déjà évoqué une envie de faire un emploi dit «traditionnel», plus jeune. Après tout, elle est ergothérapeute et mon père, comptable, ce n'est pas comme si je venais d'une famille d'entrepreneurs ou de gens ayant des emplois inhabituels. Mais non. Si mes rêves ont évolué au cours de ma vie, jamais je n'ai voulu faire du 9 à 5.

Alors, je lui ai demandé si mes envies hors de l'ordinaire l'avaient stressée. Pas vraiment. Bon, elle n'a pas tripé quand j'ai annoncé mon rêve d'être journaliste en zone de guerre, mais c'est tout. Ma famille était prête à me soutenir, même si je me pétais la gueule. Ma mère m'a cependant avoué qu'elle a dû, au cours de sa vie, se «déprogrammer» de l'idée que le parcours professionnel devait obligatoirement passer par des études supérieures pour obtenir le meilleur emploi qui soit, comme elle l'avait appris plus jeune.

Même si le monde du travail change énormément depuis quelques années, il reste cette idée qu'un «bon» parcours implique nécessairement des études universitaires et la montée d'échelons dans l'emploi le mieux vu possible si tu as les «capacités» pour le faire. Pourtant, le plus important n'est pas la réaction des gens autour de toi, mais le fait de te respecter lorsque tu prends une décision.

Arianne Chagnon, qui a quitté un emploi stable pour vivre sa passion du voyage, le résume bien: selon elle, le plus important est de «se souvenir que les peurs des autres, ce ne sont pas les tiennes». Avoue que ça fait réfléchir, ça! Pour elle, une fois qu'on est convaincu de ses choix, l'entourage s'oppose peu. C'est souvent nos appréhensions qui suscitent la crainte chez les autres. Quand on n'est pas sûr de nos choix, on cherche l'approbation, et c'est là qu'ils vont émettre des doutes.

Elle croit cependant que le fait qu'elle ait annoncé un changement de cap à près de 30 ans plutôt qu'un plan de carrière inusité dès le début de son parcours professionnel a joué en sa faveur: «Je pense que puisque j'ai été tellement à mes affaires, rationnelle, bien encadrée tout au long de ma vie, et que j'avais un poste qui était très cadré, très structuré, les gens se sont dit: "Elle sait ce qu'elle fait." Si j'avais pris cette décision-là à 20 ans, je ne suis pas sûre que ça aurait été accueilli de la même façon.»

Lorsque les aspirations professionnelles des enfants s'éloignent des normes familiales ou culturelles, ça peut entraîner un grand stress – tant pour les parents que pour les enfants. Emna Achour, anciennement journaliste, aujourd'hui humoriste et chroniqueuse et fille de parents tunisiens que tu rencontreras à la page 190, l'a vécu.

«Même enfant, j'ai vite compris que… Mes parents se sont déracinés, ils sont dans un pays qui n'est pas le leur. Ils vivent des difficultés, ils n'ont pas une super bonne job. Ils font tout pour que leur succession ait du succès. Je suis qui pour dire: "Moi, je vais être une p'tite *bum* qui n'étudie pas, qui n'est pas bonne à l'école… Après tout ce que vous avez fait!" Moi, j'étais obsédée par cette idée d'honorer leurs sacrifices. Même si j'étais jeune et que je n'étais pas capable de le nommer. J'avais peur de décevoir… De ne pas faire ce qu'on attendait que je fasse… De ne pas faire un métier dit "honorable" aux yeux de mes parents. Même si, après coup, ils étaient super fiers de dire que leur fille était journaliste. Mais pour eux, c'était nouveau.»

Ça revient à l'idée que si tu possèdes un certain type d'intelligence, tu dois absolument l'utiliser d'une certaine façon, dans un chemin préétabli duquel il est difficile de déroger. «J'étais stressée, parce que j'étais vraiment bolée à l'école. Donc, je me disais: "Je dois faire quelque chose en sciences. Est-ce que je vais être médecin, ergothérapeute? Je ne sais pas. Je vais aller en sciences au cégep et après on verra pour la suite." Puis, en secondaire 5, j'ai réalisé: "J'hais ça, les sciences! J'ai de bonnes notes, mais j'hais ça." Moi, je tripais

sur Chantal Machabée, sur le hockey, de manière maladive, sur le tennis, aussi. Puis là, j'ai fait: "OK... je vais poursuivre cette carrière de journaliste sportive." J'étais terrifiée à l'idée de l'annoncer à mes parents. Je leur ai dit: "Je vais étudier en communication au cégep. Mais après, à l'université, je pourrais aller en sciences. On n'a pas besoin de prérequis." Ce qui est faux; il faut faire des sciences au cégep pour entrer en sciences à l'université. Mais mes parents ne le savaient pas... Je me sens mal d'avoir menti. En fait, je dirais que j'ai omis la vérité...»

Entrer en journalisme à l'université n'est pas une mince tâche. De mon côté, ça m'aura pris deux essais avant d'être acceptée dans ce programme à l'Université Concordia. À l'UQAM, où Emna a étudié, seulement 60 étudiants sont admis tous les ans[25]. «C'est super contingenté. J'ai dit à mes parents: "Je vais l'essayer, mais je vais postuler dans d'autres programmes aussi." Puis, quand j'ai reçu la lettre d'acceptation en journalisme et que mes parents ont vu que j'étais tellement heureuse que j'en pleurais, ils ont dit: "OK, vas-y, vis-le, on espère que tu vas te trouver une job." À partir de ce moment, ils étaient déjà un peu plus sécurisés, parce qu'ils se disaient: "Elle étudie là-dedans, c'est un vrai métier."»

«Après ma première année d'université, j'ai trouvé une job en journalisme, une job extrêmement bien payée. J'allais signer des textes qui allaient être publiés dans des journaux. C'était comme le sceau de confirmation que tout était beau. Je me souviens quand j'ai annoncé à mes parents que j'avais la job. Ils pleuraient, ils étaient tellement fiers. J'avais 19 ans et j'étais payée un salaire indécent pour mon âge. À partir de ce moment-là, ils m'ont fait confiance, ils savaient que j'étais capable de prendre les bonnes décisions, que je savais par quel chemin passer pour arriver à mes fins.»

Elle continue: «Les métiers artistiques... pas juste artistiques, tous les métiers avec beaucoup d'appelés, peu d'élus, comme journaliste ou humoriste, ne sont généralement pas des métiers encouragés par les familles immigrantes. Pas parce qu'ils nous veulent du mal, mais parce qu'ils sont terrifiés pour nous. Idéalement, tu irais vers un métier où tu es sûr d'avoir un travail, comme ça, j'ai l'impression qu'ils seraient apaisés. Aussi, quand c'est plus artistique, on entend des artistes non blancs dire: "Mes parents ne voulaient pas que je fasse ça, c'est de la faute à nos parents qui ne nous encouragent pas." Je suis comme... As-tu vu la télé que tes parents écoutent? En vois-tu, des gens qui te ressemblent? C'est un peu normal que tes parents aient peur pour toi. Tes parents ont des yeux, ils remarquent qu'il n'y a pas beaucoup de place pour toi. Je suis beaucoup dans la déconstruction de leur en

vouloir pour ça. Parce qu'ils veulent juste notre bien. Je pense qu'après, quand on leur explique… Oui, il y a de la discrimination systémique, mais ça s'améliore de plus en plus. Ils vont te suivre, tu sais. Ils veulent vraiment juste que tu aies de quoi payer le toit au-dessus de ta tête.»

TOUS LES MÉTIERS SONT-ILS À LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE?

Je suis de l'avis que n'importe qui peut faire n'importe quel emploi. Mais il existe quand même des limitations, des difficultés et même de la discrimination, et ne pas en parler serait se mettre la tête dans le sable.

Comme Pascale Drevillon, qui est trans, queer et non binaire, le dit bien: «On ne peut pas nier qu'il y a encore des défis sérieux dans le monde professionnel pour les personnes trans. J'ai beaucoup d'amis qui ont des options limitées, parfois parce qu'ils et elles n'ont pas l'éducation que moi, je suis allée chercher… Je pense que le papier, ça fait une différence, mais après ça, il y a toutes sortes d'iniquités qui font que l'accès aux études est peut-être moins facile pour certains. Je pense que le soutien de la famille est tellement, tellement important. Je pense que le fait que j'ai eu une maman et des ami.es très présent.es qui m'ont vraiment soutenue et encouragée, à chaque étape, même quand je faisais des choix qui étaient moins… moins magnifiques, moins beaux et moins attrayants… Juste avoir ce soutien constant, ça fait une différence.» **Ne laisse pas ton genre, tes origines, ton âge ou un handicap t'empêcher de réaliser tes rêves.**

Kéven Breton vit son rêve d'enfance d'être journaliste sportif, même s'il n'a jamais pu compter sur un modèle qui lui ressemblait, plus jeune. «Je me rappelle, chez l'orienteur, quand j'ai dit que je voulais être journaliste sportif, les référents qu'il avait, c'était dans *Lance et compte*[26], les journalistes sportifs qui sont sur la galerie de presse. Il n'y a pas de journalistes handicapés, donc il m'avait dit que ça allait peut-être être difficile.» D'ailleurs, la galerie de presse du Centre Bell n'est pas accessible aux fauteuils roulants. «Je l'ai visitée à bout de bras à un moment donné… mais le complexe Brossard est accessible, il est plus récent. L'orienteur avait quand même partiellement raison en disant qu'il y aurait des enjeux. Mais je gagne quand même ma vie comme journaliste sportif aujourd'hui!»

Il ajoute: «L'orienteur m'avait un peu découragé, il me disait de

faire un truc genre… aller en secrétariat. J'ai longtemps un peu snobé ça en me disant: "Je ne veux pas être secrétaire." En même temps, ma job en ce moment, en grosse partie, c'est secrétaire de rédaction, parce que je fais de la mise en page, je révise des textes et tout ça. Il avait un peu raison de me dire ça, mais il aurait pu être plus allumé et me dire: "Tu peux quand même rejoindre ton désir de travailler dans le domaine du journalisme sportif, même s'il va y avoir des défis architecturaux."»

NOM Kéven Breton
ÂGE 32 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en communication
EMPLOI ACTUEL Journaliste à Radio-Canada Sports

D'emblée, Kéven dit: «J'ai quand même un parcours assez typique, parce que j'ai étudié en communication, puis je travaille en communication en ce moment. Je travaille à Radio-Canada aux sports depuis trois ans maintenant. Je fais beaucoup de pupitre, beaucoup de rédaction Web, et je fais de la radio les fins de semaine.»

Bien qu'il ne soit que trentenaire, il a déjà beaucoup d'expérience. «J'ai toujours voulu travailler en radio, depuis que je suis vraiment jeune. En ce moment, je le fais les week-ends. J'ai fait mon bac en comm, j'ai fait un certificat en politique, j'ai fait un petit stage de trois mois au Parlement wallon en Belgique. Je suis revenu à Montréal, j'ai travaillé dans un organisme communautaire pour personnes handicapées pendant environ un an. En même temps, j'étais pigiste, j'écrivais dans différents médias, comme Urbania, RDS, Vice. J'ai travaillé à Canal M[27] aussi. Après ça, j'ai été embauché chez AMI-télé[28] pour faire l'animation du magazine *Ça me regarde*. J'ai fait beaucoup de pige jusqu'à ce que Radio-Canada m'embauche.»

Évoluant moi-même dans l'univers des médias, je sais que ce n'est pas simple d'y percer! Est-ce encore plus complexe lorsque tu es en fauteuil roulant? «Ma biographie sur Twitter [devenu X en 2023], c'est "journaliste de rez-de-chaussée", c'est une manière de dire que j'ai certaines limites architecturales. J'ai aussi été journaliste en région, pour enbeauce.com et à Sherbrooke, dans des journaux quotidiens où c'était vraiment plus du *beat*[29], comme couvrir des conférences de presse. J'ai fait du journalisme de terrain aussi et c'est un peu plus compliqué évidemment, parce que tu ne sais pas si l'endroit va être accessible. Aussi, je pense qu'en étant une personne handicapée, quand tu vas couvrir de quoi, par exemple le lancement d'une ligne

d'autobus en Estrie ou un point de presse de la STM, c'est sûr que les relationnistes vont se dire qu'il "va clairement nous poser des questions sur l'accessibilité", alors que ce n'est pas nécessairement mon mandat! Mais c'est sûr que ça va m'influencer. Par exemple, comme journaliste sportif, on va se dire que je m'intéresse beaucoup au parasport, ce qui est vrai, le monde paralympique me passionne, mais ça se pourrait, une personne handicapée à qui ça ne plaît pas du tout aussi. Je suis quand même chanceux parce qu'à Radio-Canada, on me confie plein de mandats qui varient vraiment, du ski alpin à la course à pied. Je pense que c'est justement parce qu'on ne m'impose rien que, de mon plein gré, je vais en faire beaucoup, en proposer beaucoup.»

Voit-il aujourd'hui des gens en situation de handicap qui se démarquent dans les médias, comme il déplore en avoir vu peu lorsqu'il était jeune? «Il y a des personnes avec un handicap devant l'écran, oui, mais je pense que [la prochaine étape serait] d'en avoir aussi derrière l'écran, qui sont scénaristes, qui occupent des postes de dirigeants importants.» Et c'est exactement pour cette raison que Michel Cordey a lancé ses propres projets.

NOM Michel Cordey
ÂGE 38 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Diplôme en réalisation en cinéma, INIS
EMPLOI ACTUEL Travailleur indépendant du secteur cinéma/télévision

«Pour être bien honnête, je ne pensais plus faire de télé il y a deux ans, quand j'ai décidé d'arrêter complètement. J'ai lancé mon entreprise de t-shirts l'année passée comme une porte de sortie, après une soirée avec un ami. On s'est rendu compte qu'il y avait beaucoup de regards des autres sur notre situation, du fait qu'il avait l'air de passer pour "le gentil ami qui sort son ami handicapé dans un restaurant". Je me suis dit que ce serait drôle d'avoir des messages sur nos t-shirts. De là, la *joke* est partie. Je me suis dit que j'allais le faire pour vrai.» Il a donc lancé l'entreprise Wheelchair On Fire, qui propose des t-shirts où on peut lire, par exemple: «Je suis handicapé, pas stupide!» ou «*Best Parking Buddy*».

Trois semaines après avoir lancé son site web, il a eu un accident. «Je me suis ramassé à l'hôpital pendant deux mois et demi. Je me suis acheté un *laptop* et j'ai travaillé sur ce projet-là pendant que j'étais à

l'hôpital, pendant ma convalescence. En sortant, j'ai eu l'idée de lancer des capsules pour passer le temps parce que j'avais besoin d'un projet pour m'occuper.» C'est ainsi que la websérie YouTube *Tutoriel avec Michel* est née. «Je me disais: "Au mieux, je suis en train de monter un bon démo qui servira pour quelque chose un jour." Au mois de décembre, on m'a demandé d'auditionner pour une série télé à cause de ma websérie! J'ai tourné dans un pilote au mois de mars cette année, puis cet automne, on tourne la série à Montréal! Comme c'est un projet pour AMI-télé et que la chaîne cherche à engager des personnes handicapées le plus possible, je vais aussi monter quelques-uns des épisodes!» L'émission *Vestiaires*, une adaptation de la série française du même nom, sera diffusée à AMI-télé et ensuite sur ICI TOU.TV.

Le natif de Québec déménagera ainsi de nouveau à Montréal, après l'avoir fait plusieurs fois auparavant, entre autres pour étudier. «Je suis parti de chez mes parents pour étudier à Concordia. Dès le départ, mon premier défi était de trouver une place pour rester proche de l'université, parce que le métro n'était pas accessible du tout à ce moment. Donc, ça voulait dire un appartement plus cher, parce qu'il fallait que je reste à côté de l'université. Je me suis ramassé dans une grande tour du centre-ville à 19 ans, dans un quartier anglophone complètement étranger. C'était vraiment une expérience déstabilisante la première année d'université, parce que j'avais l'impression d'être dans un autre pays. C'était beaucoup, beaucoup d'adaptation en même temps.»

Il croit que son expérience aurait été différente s'il n'avait pas été en fauteuil roulant. «Je me serais trouvé un appartement plus loin sur la ligne verte, mais là, je ne pouvais pas. Ç'a eu un impact, parce que tous mes amis venaient d'ailleurs, mon cercle social était à l'extérieur, et je ne pouvais pas les suivre. Moi, j'étais coincé au centre-ville tout seul dans mon appartement qui me coûtait une fortune.»

Il a étudié un an à Concordia, puis un accident l'a forcé à prendre une pause de quatre ans avant d'étudier la réalisation à l'INIS. «À la base, j'étudiais en réalisation, c'est ça que je voulais faire, mais je ne pouvais pas envisager de faire d'autres jobs sur les plateaux de tournage qui demandent des capacités physiques que je n'ai pas. Je me suis rapidement rabattu sur le montage, parce que c'était la solution la plus logique pour mettre le pied dans ce milieu-là. Mais, après ça, je me suis rendu compte que la moitié des boîtes de prod à Montréal étaient dans des édifices non accessibles. Je dis la moitié, c'est peut-être plus que ça! Plusieurs boîtes avaient investi beaucoup d'argent dans leurs équipements, donc elles voulaient rentabiliser leur

salle de montage et il fallait que tu montes sur place. Elles n'étaient pas ouvertes au travail à domicile. Alors, je me suis souvent fait écarter de projets qui devaient être montés dans des édifices où je ne pouvais pas entrer. Je me suis retrouvé à plusieurs reprises à devoir accepter des contrats parce qu'il fallait que je travaille, même si ce n'était pas nécessairement des projets que je voulais faire, ou parce que c'était dans des endroits où je pouvais rentrer. Maintenant, je pense que c'est plus facile. La pandémie a aidé la normalisation du télétravail. Mais ç'a eu un énorme impact pendant les dix ans durant lesquels j'ai fait du montage.»

Cependant, selon Michel, le télétravail n'a pas que des avantages. «J'ai beaucoup travaillé pour essayer de ramener des projets à la maison au fil des années. Mais j'ai trouvé ça difficile quand j'étais capable de le faire aussi, parce que c'est un milieu qui est très axé sur les contacts. Quand tu travailles de contrat en contrat et que tu essaies de faire du réseautage, si tu travailles juste de chez toi, tu n'es plus en contact avec personne. Je me suis rendu compte que les périodes où je travaillais exclusivement de la maison, c'était des périodes où j'avais plus de difficulté à trouver de la sécurité pour la suite, alors que quand je travaillais plus dans les boîtes de prod directement, il y avait toujours une conversation qui finissait sur "es-tu libre pour tel projet après?". Je suis conscient que mon handicap a eu un impact au travers de tout ça.»

Accepter des mandats de monteur aussi fréquemment a aussi influencé les projets qui lui étaient offerts. «Pour moi, le montage, c'était une porte d'entrée qui devait être temporaire, mais avec le temps, je me suis fait étiqueter comme monteur, donc c'était plus difficile de convaincre les gens que je peux faire plus. À un moment donné, j'ai eu besoin de m'éloigner de ça.»

Sa maladie, l'ostéogenèse imparfaite, affecte sa carrière encore aujourd'hui. «J'ai les os plus fragiles. Donc, si j'ai un accident, je suis plus à risque de me blesser que d'autres personnes. J'essaie de faire attention à tout ce qui peut avoir un impact sur ma densité osseuse. J'ai pris des médicaments, j'ai eu des traitements, j'ai eu des chirurgies, mais j'ai aussi été arrêté souvent parce que des fractures dans ma vie, je ne les ai pas comptées, mais j'en ai eu probablement entre 150 et 200! C'est tout le temps une question de *gager* les risques dans le sens où ma santé peut devenir un frein si je me blesse. Donc, plus je vieillis, plus je suis un petit peu… je ne deviens pas peureux, mais prudent dans les activités que je fais ou dans les trucs dans lesquels je m'embarque, parce que ça peut avoir un impact financier important. L'été passé, j'ai eu un accident et j'ai été arrêté longtemps.

Heureusement, j'avais de l'argent de côté, j'avais des REER, j'ai pu profiter de ça.» Il mentionne aussi que sa famille a toujours été présente pour lui.

D'ailleurs, comment cette dernière a-t-elle réagi quand il a annoncé ses ambitions? «Je me souviens qu'on a eu de bonnes discussions: "Es-tu vraiment sûr que tu veux t'embarquer dans ça?" J'avais gagné des concours comme journaliste d'un jour, j'avais accumulé des petites expériences de plateau qui m'avaient donné la piqûre. Je pense qu'elle a peut-être vu le potentiel que j'avais et elle m'a laissé faire ce que je voulais. Mais c'est sûr que, dans un monde idéal, ma mère aurait aimé que j'aie une job de 9 à 5 dans un bureau pour la sécurité d'emploi! Ce qui était hors de question, parce que si je fais ça, je vais virer fou! Je viens d'une famille de quatre enfants. Mes deux frères et ma sœur n'ont pas de handicap. Je pense que mes parents ont voulu nous donner une chance égale de réussir dans ce qu'on avait envie de faire. Ils m'ont bien averti que ça allait être difficile, que ce serait à moi de faire mes preuves.»

Il avoue cependant: «Je n'ai jamais envisagé une carrière de comédien parce que c'était complètement irréaliste avec le casting que j'avais. C'est revenu par hasard. J'ai reconnecté avec ça en lançant ma websérie, parce que j'aimais ça et parce que ça me manquait. Puis, ç'a ouvert une porte que je ne pensais pas voir si tôt, pour être honnête. À partir de là, je me suis dit: "Si je n'embarque pas maintenant, je ne saurai jamais ce que ça aurait pu être." On va voir ce que ça donne, mais c'est plus un hasard de la vie qu'autre chose qui me ramène là!»

Et que conseillerait-il à une personne handicapée qui veut se faire une place dans le milieu? «La bonne nouvelle, c'est que les portes n'ont jamais été aussi grandes ouvertes. Il faut en profiter. Je pense que les gens sont beaucoup plus ouverts et que ça va devenir plus accessible que ce l'était il y a quinze ou vingt ans. Mon conseil serait d'utiliser sa situation et son handicap comme une arme et un argument et non pas comme un obstacle. Moi, je réalise que depuis que je mets l'emphase sur ma situation et que je m'ouvre plus à qui je suis grâce à ma websérie, les gens commencent à plus m'écouter, à me regarder et à voir le potentiel de ce que je suis vraiment capable de faire. Je me suis retenu pendant trop longtemps. Mais ça vient avec le temps et avec comment tu t'assumes comme personne handicapée aussi. Mise sur toi le plus possible et le plus tôt possible, parce que c'est en te faisant connaître, toi, puis en montrant ce que tu es vraiment capable de faire que tu vas plus facilement défoncer les portes, et convaincre les gens que tu es capable de travailler dans ce milieu-là.»

«Une des choses que moi, je n'ai pas faites, que j'aurais dû faire et que je regrette un peu, c'est de pousser mes études plus longtemps pour avoir une porte de sortie. Au Québec, on a quand même de bons programmes pour les personnes handicapées. Tous nos prêts sont convertis en bourses, donc on sort sans dette de l'université. C'est important de maximiser le potentiel de ces programmes-là, parce qu'on ne connaît pas les obstacles auxquels on va être confronté après. Si le plan A ne marche pas, il faut étudier le plus possible pour être capable de se revirer de bord.»

EST-CE POSSIBLE DE RÉALISER UN RÊVE… IMPOSSIBLE?

Aujourd'hui, tu peux gagner ta vie de plein de façons différentes. La preuve, c'est que des personnes tirent des profits en jouant à des jeux vidéo, en étant artiste de cirque ou en revendant des choses trouvées dans les poubelles. Mais est-ce si simple que ça?

«En ce moment, une nouvelle génération de jeunes a accès aux réseaux sociaux vraiment tôt. Ils voient des gens qui ne travaillent pas, qui font des vidéos YouTube, qui sont influenceurs, ç'a l'air le fun, je peux 100% comprendre. Mais comme n'importe quoi dans la vie, il faut que tu marches dans la bouette pour pouvoir arriver à une forme de succès. C'est normal, il faut faire des choses moins agréables pour accomplir les choses qu'on aime.» Ces sages paroles sont de Marc-Antoine Dequoy, le numéro 24 des Alouettes de Montréal. Alors, comment a-t-il réalisé son rêve d'enfance de devenir footballeur?

NOM Marc-Antoine Dequoy
ÂGE 30 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Études entamées, mineures en jeux vidéo et en informatique **EMPLOI ACTUEL** Joueur de football professionnel

Marc-Antoine est tombé dans le football dès l'âge de 6 ans. Son père, grand fan de ce sport, le lui a fait découvrir, puis il a suivi les traces de son grand frère qui jouait déjà. Malgré ça, ce n'est qu'à sa dernière année universitaire qu'il a commencé à croire que jouer professionnellement était réellement possible.

Alors qu'il évoluait pour les Carabins de l'Université de Montréal, il s'est fait approcher par celui qui deviendra son agent, Sasha Ghavami,

aussi l'agent de Laurent Duvernay-Tardif. «Il m'a dit: "Écoute, j'ai un plan que j'aimerais suivre avec toi. Je pense que tu as l'opportunité d'aller jouer dans la NFL." Je n'avais jamais envisagé de jouer dans la NFL avant. Je pensais à la LCF (Ligue canadienne de football), mais la NFL, c'est une grosse ligue, puis des fois, on met ça sur un piédestal. Pour moi, c'est vraiment là que le rêve devient réalité. C'est cette année-là que j'ai mis tous les efforts. On a créé un plan de match pour essayer d'avoir une chance dans la NFL. J'ai signé comme agent libre avec les Packers de Green Bay [en 2020].»

Il explique que normalement, lorsque tu signes comme agent libre, tu fais le camp complet «à moins que tu sois vraiment mauvais ou qu'il y ait des problèmes. Mais à cause de la COVID, ils ont descendu le nombre de joueurs de 93 à 80. Ça fait 13 joueurs coupés. J'ai été de ces joueurs-là. C'est ça qui a été dommage de cette expérience-là, de ne pas avoir au moins complété un camp. De dire, même si je ne fais pas l'équipe, j'ai pu tout faire, j'ai pu tout prouver».

Au moment où il signait comme agent libre avec les Packers, Marc-Antoine était sélectionné au 14e rang par les Alouettes de Montréal au repêchage de la LCF. Il a officiellement signé son contrat avec eux en janvier 2021, avant de jouer sa première partie en août de cette même année. «Quand j'ai été repêché, j'étais tellement heureux! C'était une équipe pour laquelle je voulais jouer. C'est une équipe que j'ai regardée en grandissant. De 2002 à 2008, j'étais un grand, grand, grand fan. Mon rêve, à ce moment-là, ce n'était pas de jouer dans la NFL, c'était de jouer pour les Alouettes. J'étais hyper content!»

Malgré son succès, il maintient que pour réussir là où il y a aussi peu d'élus, il faut que tu aies un plan B. «Tu n'as pas le choix d'avoir un plan B. Même moi, qui ai réussi mon rêve, je sais qu'un jour le football va se terminer. J'ai toujours gardé ça en tête. J'ai fait une technique en informatique au cégep. Après, je suis allé chercher des spécialisations à l'université, parce que je ne savais pas exactement ce que je voulais. Donc, mineure en informatique, mineure en jeux vidéo, j'ai aussi des cours en arts et sciences. Je savais qu'il fallait que j'aie au moins des papiers qui pourraient m'aider à avoir un emploi après.»

Surtout que, comme mentionné par Isaak Bourgouin, le football est un sport où le succès scolaire est important. «C'est une réalité que j'ai vue avec tellement de jeunes joueurs qui avaient le talent, qui auraient facilement pu jouer chez les pros, mais qui n'étaient pas capables de passer leurs cours, donc qui n'ont jamais été capables d'obtenir leur diplôme et d'avoir l'opportunité de jouer à l'université. Et à l'université, même si tu es bon, tu n'as pas le choix de passer tes cours,

d'avoir un minimum de crédits pour être éligible à jouer chaque saison.»

Aujourd'hui, Marc-Antoine profite de sa carrière et des occasions qu'elle lui apporte. «Être un Québécois qui a grandi ici et jouer pour les Alouettes, c'est tellement spécial! Ce rêve-là, je l'ai réalisé. Ça montre que c'est faisable, que c'est possible. Je ne suis pas allé dans une école américaine, je suis resté au Québec. J'ai fait mes études au Québec.» D'ailleurs, l'accueil qui lui est réservé lors des matchs au stade Mémorial Percival-Molson est impressionnant!

Quand des jeunes qui rêvent, eux aussi, de devenir des sportifs professionnels lui demandent conseil, Marc-Antoine est réaliste. «Autant j'aimerais leur dire: "Tu as telle technique à travailler", autant je sais que ce n'est pas vraiment ça qui va faire la différence. J'ai tellement vu de gens ne pas se rendre chez les professionnels parce qu'ils n'ont pas pris leurs études au sérieux. C'est ça, la réalité du football. Si tu veux avoir la chance d'être professionnel, tu dois te rendre à l'université et tu dois être bon à l'école. Tu ne peux pas juste dire: "Moi, je suis un joueur de football et c'est tout." C'est le meilleur conseil que je peux donner: *focusser* sur l'école. Quand on est jeune, on ne s'en rend pas compte, mais c'est le meilleur moment pour faire des choses plus difficiles. *Hard times create hard people.* C'est un peu comme des muscles. Plus tu t'entraînes, plus ils vont devenir forts.»

24.L'Institut national de l'image et du son.

25.etudier.uqam.ca/tap/?noprog=7433&version=20143

26.Série culte diffusée à Radio-Canada entre 1986 et 1989.

27.Canal M est une chaîne radio qui favorise l'épanouissement social et culturel des personnes en situation de handicap.

28.La mission d'AMI-télé est de faire entendre la voix des Canadiens en situation de handicap et de les soutenir en représentant leurs intérêts, leurs préoccupations et leurs valeurs par le biais de médias accessibles.

29.Journalisme spécialisé dans un enjeu ou secteur particulier.

Les études postsecondaires

Si, comme Marc-Antoine, tu envisages de faire des études postsecondaires, tu dois commencer par te questionner sur tes envies et tes aspirations, puis choisir un programme qui t'aidera à y accéder. Voici quelques-unes des options les plus communes.

NIVEAU PROFESSIONNEL

Diplôme d'études professionnelles (DEP): préparation à des carrières spécifiques, comme électricien, vendeur ou assistant dentaire.

Attestation de spécialisation professionnelle (ASP): spécialisation complémentaire à un DEP. Certaines ASP, comme Lancement d'entreprise, n'ont pas de préalable.

NIVEAU COLLÉGIAL

Diplôme d'études collégiales (DEC): diplôme le plus commun, offert en préuniversitaire (deux ans) ou technique (trois ans).

Attestation d'études collégiales (AEC): programme d'études de courte durée uniquement composé de cours reliés aux tâches associées à un emploi.

NIVEAU UNIVERSITAIRE

Baccalauréat (B.A., B. Sc., etc.): d'une durée typique de trois à quatre ans, le baccalauréat est offert dans de nombreuses disciplines, comme les arts, les sciences, les lettres, les sciences sociales, les sciences de la santé, l'ingénierie et la gestion.

Maîtrise (M.A., M. Sc., etc.): diplôme de deuxième cycle qui permet aux étudiants d'approfondir leurs connaissances dans un domaine spécifique. Prend généralement d'un à deux ans.

Doctorat (Ph. D.): diplôme de troisième cycle qui permet aux étudiants de mener des recherches avancées dans leur champ d'études. Nécessite plusieurs années et la rédaction d'une thèse.

Diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS): programme de courte durée de deuxième cycle qui offre une formation spécialisée dans un domaine particulier.

Certificat: programme de courte durée qui permet aux étudiants d'acquérir des compétences spécifiques dans un domaine sans poursuivre un diplôme complet.

Au total, en 2022, 79,5% des Québécois âgés de 25 à 34 ans avaient des études postsecondaires30, mais je ne peux pas te dire le niveau d'études auquel tu devrais aspirer ni dans quel domaine étudier. Tu dois te fier à TES envies et à TES aspirations!

TRUC DE PRO «Il y a certains domaines où tu n'as pas le choix d'avoir des études. Si le titre est réservé et que tu n'as pas les études, tu n'auras pas le titre, tu n'auras pas le poste. Imagine des milieux hautement syndiqués. On entre dans un contexte d'équité. Si on a demandé à ton collègue avec le même titre que toi d'avoir ces études, il faut que tu les aies, toi aussi. Il y a d'autres milieux qui fonctionnent autrement, qui vont fonctionner sur l'expérientiel: "Montre-moi ce que tu as déjà fait." Il y a des milieux qui vont fonctionner par porte-folio: "Montre-moi ce que tu as créé." Il y a d'autres milieux où on

dit: “Je vais prendre n’importe qui et ce n’est pas grave si tu n’as pas les études, je te l’apprendrai moi-même et tu vas atteindre le niveau nécessaire.”»

AIMY ANDRAOS, conseillère d’orientation

L’école au Québec est généralement considérée comme étant abordable, ce qui permet d’offrir une certaine flexibilité. D’ailleurs, Anne Larue (que tu rencontreras à la page 169), qui a fait ses études en France et qui travaille maintenant dans un cégep, explique: «Vous avez la chance de pouvoir tester plusieurs filières. Tu commences en sciences de la nature, ça ne te plaît pas, tu vas en santé après, tu gardes ce que tu as acquis. Ce n’est pas mal vu de tester plusieurs DEC, plusieurs diplômes, de changer de voie. Si ta filière ne te plaît pas, change et teste. Ça, c’est un gros avantage qu’il y a ici.»

Cependant, **il existe des inégalités dans l’accès aux études supérieures,** notamment en ce qui concerne les coûts. Le cégep est en principe gratuit, mais il y a des frais d’admission, d’inscription, d’enseignement et de matériel. Il faut prévoir environ 1000 $ par an[31]. Les formations professionnelles (DEP et ASP) peuvent être gratuites sous certaines conditions, mais tu devras débourser pour l’achat des manuels et du matériel.

À l’université, les frais de scolarité varient, mais tu devrais prévoir 3582 $ par an, sans compter l’hébergement et le transport[32], particulièrement importants à prendre en considération si tu déménages dans une nouvelle ville.

Comment couvrir ces frais? Le régime des prêts et bourses est bien sûr l’une des options les plus connues. Pour y être admissible, tu dois poursuivre des études à temps plein en formation professionnelle, collégiale ou universitaire. Un prêt peut être accordé pour des études à temps partiel. Tu peux voir comment le montant offert est calculé sur le site web du gouvernement provincial[33].

Celui-ci est basé sur les besoins des étudiants, mais aussi sur leurs revenus et ceux de leurs familles (y compris les conjoints). C’est aussi la plus grande critique par rapport à ce régime: si tes parents sont bien nantis, mais qu’ils ne t’aident pas, cette offre pourrait t’être refusée. Dans certaines universités, tu peux aussi demander une bourse d’entrée.

Le grand avantage du régime des prêts et bourses est qu’il offre une exemption d’intérêts pendant les études et, pendant les six mois qui suivent la fin de celles-ci, il y a une période d’exemption partielle.

Ensuite, le capital et les intérêts devront être remboursés[34]. Fait peu connu: il existe un programme de remise de dette si tu termines ton programme d'études dans les délais prévus, ce qui te permet de réduire ta dette de 15%! Bien sûr, il y a des conditions, mais ça vaut la peine de te renseigner[35].

Si tes parents ou des membres de ta famille en ont prévu un pour toi, le régime enregistré d'épargne-études (REEE) pourra également t'aider à financer tes études. Celui-ci permet de mettre jusqu'à 50 000 $ de côté pour les études postsecondaires. Quand tu voudras accéder à ton épargne-études, tu recevras les subventions et les revenus d'épargne sous forme de paiement d'aide aux études (PAÉ). Le souscripteur (la personne qui a ouvert le compte) pourra choisir quoi faire de ses cotisations, par exemple utiliser cette somme (non imposable) pour tes études ou la réinvestir dans un REER[36].

Selon une étude de Desjardins, entre 2001 et 2017, il y a eu une augmentation de 28% du taux d'inscription à l'université pour les jeunes situés dans le quintile inférieur, soit ceux ayant de plus petits revenus que la moyenne. À l'inverse, cette hausse a été de 10% dans le quintile supérieur[37]. Ça signifie que les jeunes à faible revenu sont de plus en plus présents sur les bancs d'école de niveau supérieur.

Toujours selon Desjardins, les champs d'études les plus populaires du pays sont ceux du commerce, de la gestion et de l'administration publique. Lors de l'année scolaire 2020, 20% des étudiants étaient inscrits dans un de ces programmes. Si 14% des étudiants étaient inscrits dans un programme de sciences sociales et comportementales ou en droit, 13% étudiaient la santé et les domaines connexes. Mine de rien, ces domaines d'études très traditionnels comptent presque la moitié des étudiants!

Ce n'est pas pour rien: combien de fois as-tu entendu dire qu'un diplôme en philosophie était le chemin vers une carrière de rêve? À peu près jamais, avoue! Ce n'est pas qu'un cliché: selon des données de Statistique Canada, les niveaux de surqualification les plus élevés chez les 25 à 34 ans se trouvent chez ceux qui ont étudié les arts, les sciences humaines et les sciences sociales[38]. Est-ce que ça veut dire que tu ne devrais pas étudier dans ces domaines? Absolument pas. Toujours selon cette étude, **plus ton niveau de scolarisation est élevé, plus tu es susceptible de participer au marché du travail, et c'est particulièrement vrai pour les femmes[39].**

En 2021, 33% des femmes de 25 à 64 ans avaient un diplôme universitaire, comparativement à 26% des hommes[40]. Mais ce n'est pas garant d'un salaire équivalent! Selon des données de 2022, un an

après avoir obtenu leur diplôme postsecondaire, les Québécoises gagnaient en moyenne 9% de moins que les hommes, et cet écart grimpait à 16% cinq ans plus tard[41].

Bon, assez de chiffres, maintenant. Concrètement, ça sert à quoi, l'école? Quelques réflexions.

À QUOI SERVENT LES ÉTUDES SUPÉRIEURES?

Les études supérieures ne servent pas qu'à apprendre un métier. Elles aident à développer un sens critique, à rencontrer des gens et à faire face à des idées différentes. Pour certains, qui aiment fonctionner dans un cadre défini, c'est bénéfique, et même nécessaire, afin d'atteindre leurs objectifs professionnels. Pour d'autres, la façon d'évaluer les compétences dans un contexte scolaire est trop contraignante et il devient difficile de garder la motivation suffisante pour traverser le parcours requis et obtenir un diplôme.

D'ailleurs, Fabien Major, planificateur financier et animateur et concepteur du balado *Le Planif*, cité à plusieurs reprises dans ce livre, affirme: «J'ai fait la paix avec l'éducation à partir du moment où j'ai compris à quoi ça pouvait servir: ça vient fermer le clapet à des dénigreurs et ça vient aussi fermer une petite porte dans notre esprit, un petit regret qui dit: "J'aurais dû faire des études."» Il a lui-même quitté le monde scolaire après le cégep pour travailler dans le domaine des médias, puis a effectué un retour sur les bancs d'école à 33 ans pour suivre des formations sur les marchés financiers, faire un MBA, une formation de planificateur financier, et enfin une formation de gestionnaire de portefeuille. «Ça fait bien des choses, mais principalement, c'est la démonstration qu'on peut être résilient, qu'on a toujours la capacité d'apprendre quelque chose de neuf, qu'on peut sortir de notre zone de confort.»

Comme tu le liras à plusieurs endroits dans ce livre: **une carrière n'est pas une grande ligne droite et c'est aussi vrai pour les études.** Tu peux avoir le goût d'être sur le terrain à 20 ans pour acquérir des connaissances plus pratiques, retourner à l'école plus tard pour ajouter un savoir plus théorique et accéder à un poste ou à un statut particulier. La nécessité et l'envie de faire des études supérieures, ça peut être une question de *timing*, tout simplement.

TRUC DE PRO «Je ne suis pas prête à dire que ce n'est plus nécessaire d'avoir des études [supérieures]. Ce n'est pas parce que je suis *old school*, je pense que c'est parce que j'ai vu bien du monde se casser les dents. Imagine, tu es entré dans un poste pour une raison XYZ, tu connaissais quelqu'un, tu avais une expérience précise pour ce poste d'entrée, tu as été sélectionné parce que tu faisais autre chose dans la boîte… tu as le poste, tu fais cette job pendant un petit moment. Puis, tu perds ton poste. La compagnie ferme. La compagnie est vendue. Il y a une fusion avec une autre boîte. Peu importe ce qui arrive: le poste dans lequel tu étais confortable et reconnu, il n'existe plus. Quand il est temps de bouger, oui, tu as de l'expérience sur ton CV, mais pour certaines entreprises, ce ne sera pas suffisant. Dans certains cas, pour des postes qui sont très convoités — parce que la pénurie de main-d'œuvre n'est pas dans tous les domaines —, ça ne fonctionnera pas. Si tu postules et que tu as de l'expérience, mais pas de diplôme, et qu'une personne B, qui a de l'expérience et un diplôme, postule, les dossiers ne seront pas égaux sur la pile.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

Certaines personnes sont ce qu'on appelle des «étudiants perpétuels» et continuent leurs études longtemps. C'est le cas d'Alexandra Lorange, qui a deux bacs et une maîtrise, en plus de préparer une demande d'admission au doctorat en administration. Pourquoi continuer son parcours scolaire aussi longtemps?

NOM Alexandra Lorange
ÂGE 40 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en musique générale, spécialisée en technique d'écriture et piano de l'Université de Montréal, études supérieures (non terminées) en direction d'orchestre du Conservatoire de musique de Montréal, bac en droit de l'UQAM, scolarité de maîtrise en droit (non terminée), maîtrise en management des entreprises artistiques de HEC Montréal,

candidature déposée au doctorat en administration à l'École de gestion de l'Université de Sherbrooke

EMPLOI ACTUEL Consultante en gestion artistique

Lorsqu'elle avait environ 7 ans, Alexandra a déclaré que plus tard, elle serait Charles Dutoit, ancien chef d'orchestre de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM). «On écoutait beaucoup de musique classique à la maison. La première fois que j'ai vu un concert, j'ai compris que, oh mon Dieu, c'était possible de gagner sa vie de cette manière-là! À ce jour, je n'ai jamais ressenti quelque chose d'aussi puissant que le son d'un orchestre symphonique.»

À 10 ans, elle a commencé les cours de piano. Elle aurait préféré apprendre la batterie, mais la maison manquait d'insonorisation… Malgré ses aspirations, elle ne jouait que de façon très occasionnelle. Elle semblait plutôt se diriger vers un parcours en sciences au cégep, mais a décidé d'entrer en arts et lettres, option théâtre, «pour toutes sortes de raisons», ce qui lui a permis de suivre des cours d'histoire de l'art et d'histoire de la littérature, et d'apprendre comment être sur scène, tout en poursuivant ses cours de musique en parallèle.

À 18 ans, elle est entrée à la Faculté de musique de l'Université de Montréal. C'était maintenant clair pour elle qu'elle se dirigeait vers la direction d'orchestre. Puis, elle a auditionné pour entrer au conservatoire, mais a été refusée. Selon elle, ce n'est pas étonnant: «J'étais une petite fille qui sortait du bac, je n'avais pas d'expérience.» Peut-être que, comme moi, tu l'ignorais, mais être musicien professionnel implique souvent de très longues études. «En musique classique, il est assez normal de faire au moins un niveau maîtrise, peu importe l'instrument.»

Après avoir monté un opéra contemporain et organisé des projets personnels avec orchestre, Alexandra a finalement été acceptée au conservatoire, où elle a fait deux ans d'études supérieures, et a commencé à travailler. «J'avais des amis qui étaient compositeurs, qui avaient des contrats de musique de film et c'est comme ça que j'ai eu mon premier contrat. Un ami m'a dit: "On aurait du budget pour enregistrer avec un orchestre pour le film sur lequel je travaille, est-ce que ça te tenterait?" J'ai aligné les contrats. J'arrivais d'un bac spécialisé en technique d'écriture, alors j'ai fait beaucoup d'orchestration en studio.»

Cependant, elle avait alors un régime de vie qu'elle qualifie de «malsain». «À cette époque, mon premier geste, le matin, quand je me levais, c'était de prendre deux Advil. Ça démontre l'état dans lequel

était mon corps.» Hyper performante, elle dormait peu, acceptait tous les contrats et mangeait mal. Elle refusait les signes que lui envoyait son corps endolori. «J'avais 25 ans et j'étais convaincue que j'étais indestructible.» L'accumulation de la fatigue et des blessures fera bientôt qu'un geste banal changera totalement son parcours de vie.

En juin 2009, Alexandra s'est luxé deux vertèbres dorsales en remontant un sac très lourd sur son épaule. «Ç'a été la fin.» Cet incident lui vaudra huit mois au lit. Elle devra même réapprendre à marcher. «Au bout de la réhabilitation, j'ai dû me demander: "OK, je ne suis pas paralysée. Est-ce que j'y retourne ou est-ce que je n'y retourne pas?"» Son médecin lui a suggéré de trouver une nouvelle carrière. Alors, elle a dû se questionner, car la musique était toute son identité.

«Ç'a été une guérison à la fois physique et psychologique immense, qui est passée par une thérapie de la performance pour apprendre comment être performante tout en étant capable de ne pas m'épuiser, de m'écouter dans la douleur. De bien manger, de dormir, de me reposer. Tout m'est passé par la tête. Je voulais être médecin, j'ai songé à la pâtisserie. Et ce qui m'a beaucoup bloquée par rapport à la pâtisserie, c'est la formation, parce que c'était "juste" un DEP. Puis, finalement, pâtisserie, physiquement, je n'étais pas capable. À ce moment-là, pour passer le temps, je regardais la série *Drop Dead Diva* et je trouvais que ça avait l'air le fun d'être avocat. Je me suis dit: "Il y a tellement à faire" et donc, je suis allée étudier en droit. J'ai commencé mes études à l'Université de Sherbrooke où c'était ce qu'on appelle le parcours barreau, pour travailler dans les grands cabinets. J'y ai étudié deux ans. J'ai transféré à l'UQAM pour aller du côté moins formel du droit.» Elle a continué ses études et entamé sa maîtrise. «Mais l'appel de la culture était toujours là. En 2019, je me suis aperçue que je n'avais pas d'entrevue pour les postes auxquels je postulais dans le domaine de la culture, parce que je n'avais pas d'études en gestion et on mettait beaucoup l'accent là-dessus.»

Alors, elle a décidé de mettre de côté la maîtrise en droit pour s'inscrire à HEC Montréal. Elle a fait une maîtrise en management des entreprises artistiques en deux ans tout en travaillant à temps plein. Quand elle a écrit à sa directrice de maîtrise en droit pour dire qu'elle ne prévoyait pas revenir, sa réponse a été: «Je m'en doutais. Honnêtement, je n'ai jamais compris ce que tu faisais dans mon bureau en droit. Tu es capable de faire ces études-là, mais tu n'es pas à la bonne place.» **Comme quoi avoir les capacités pour faire des études supérieures ne signifie pas que c'est le bon parcours, si ça**

ne correspond pas à tes envies.

Quel impact les études ont-elles eu dans le cheminement professionnel d'Alexandra? «J'ai été gestionnaire avant d'avoir une formation en gestion. J'ai occupé cet emploi avec un bagage en droit. Si je regarde du côté du management, oui, il y a des choses qu'on peut apprendre sur le tas, mais la bonne gestion, les meilleures pratiques, c'est l'école qui nous permet de les avoir. Je vois vraiment mon parcours comme un continuum. J'ai eu la chance d'être dirigée dans mes études par des professeurs qui me donnaient une méthodologie, qui me disaient: "Maintenant, sois créative dans cette méthodologie-là." Je regarde par exemple comment le droit a forgé mon esprit. Et comment j'arrive à concevoir le management différemment parce que je viens du droit. Et je garde l'esprit créatif de la musique dans chacune des sphères.»

Que conseillerait-elle à ceux qui se demandent si leur avenir inclut ou non un long parcours scolaire? «Je pense que l'important, c'est de se donner le droit de se trouver une passion, peu importe ce qu'elle est. Aller explorer cette passion-là et se permettre de se tromper, en voyant ça non pas comme une erreur, mais comme une étape, comme un apprentissage supplémentaire. Se donner le droit de dire: "J'ai le goût d'aller voir, et si ça ne marche pas, ce n'est pas grave, j'ai un bagage supplémentaire".» Elle rappelle: «Je viens d'un milieu social où il y avait cette possibilité-là. Ça, c'est d'être très, très, très privilégié dans la vie.»

Même si tu te rends compte que tu ne veux pas faire exactement ce pourquoi tu as étudié une fois de longues études terminées, tu peux utiliser les compétences que tu as acquises dans un autre métier, dans un domaine différent, dans une toute nouvelle vie. **Ce n'est jamais perdu!**

Le conseil d'Alexandra? «Regarde tes valeurs. Peu importe le parcours choisi, essaie de jouer avec ça dans ton quotidien, parce qu'au final, si tu ne choisis pas tes valeurs fondamentales, si tu ne les mets pas de l'avant, tu vas être malheureux.»

Aujourd'hui, Alexandra travaille à son compte comme consultante sur des mandats à court, à moyen ou à long terme en accompagnant des organismes dans leur structuration et leur développement. Alors, est-ce que ça signifie que les études sont terminées? Eh bien, non! Quelques semaines après notre entretien, elle annonçait préparer une demande d'admission au doctorat en administration: «À profil atypique, cheminement atypique. Un nouveau défi, une nouvelle corde à mon arc, de nouveaux outils pour accompagner mes clients: la complémentarité entre musique, droit et management, la création

dans la structure (ou la structure dans la création)! Parce que pour penser en dehors de la boîte, il faut d'abord et avant tout la connaître, cette boîte!»

DOIS-TU OBLIGATOIREMENT FAIRE DES ÉTUDES SUPÉRIEURES?

La réponse courte à cette question, c'est non, *niet, nada*, absolument pas, merci bonsoir. La réponse longue, elle, est plus compliquée. Comme mentionné précédemment, pour pratiquer certains métiers, tu n'auras pas le choix d'étudier longtemps. Mettons que tu veux être astronaute, tu ne peux pas improviser avec une formation en ligne de deux jours. Les études supérieures viennent cependant avec plusieurs défis. Leur coût financier, d'abord. Leur coût de renonciation, ensuite, par exemple si tu décides de changer de branche plus tard, alors que tu as investi temps et argent dans ton parcours.

Le truc, c'est que non seulement les études supérieures ne sont pas faites pour tout le monde, elles sont aussi superflues pour exercer certains métiers. Je ne souhaite absolument pas dévaluer celles-ci (je suis moi-même allée à l'université!). Je veux simplement rappeler qu'il ne s'agit pas de la seule voie.

D'ailleurs, selon le psychologue américain Howard Gardner, il y aurait huit types d'intelligence[42] et ils ne sont pas tous valorisés dans le parcours scolaire traditionnel.

1. L'intelligence verbale: la passion et le talent pour la lecture, l'écriture, la facilité pour les langues, etc.

2. L'intelligence logico-mathématique: la compréhension du fonctionnement de différentes choses et la résolution de problèmes mathématiques.

3. L'intelligence corporelle: une sensibilité et une conscience du corps et des mouvements, un talent en sports. S'applique aussi aux talents manuels, comme la couture ou la menuiserie.

4. L'intelligence visuelle et spatiale: une intelligence liée à la compréhension des espaces et à l'appréciation de choses comme les casse-tête, les sculptures et les arts visuels.

5. L'intelligence interpersonnelle: celle qui touche les relations

entre humains. On pourrait penser aux psychologues, aux conseillers en orientation ou même aux politiciens.

6. L'intelligence intrapersonnelle: la bonne connaissance de soi, l'organisation et la planification.

7. L'intelligence musicale: un talent pour la musique et une facilité à apprendre les instruments.

8. L'intelligence naturaliste: liée à tout ce qui touche la nature et l'environnement.

Cette théorie n'est pas universellement adoptée, mais elle offre tout de même une belle piste pour comprendre bien des choses, non? Par exemple, tu remarqueras que ce sont souvent les deux premiers types d'intelligence qui sont associés à la réussite scolaire…

Personne ne serait 100% défini par un type d'intelligence (en fait, on en posséderait plusieurs, à différents degrés), mais ça aide à comprendre pourquoi certains ont une facilité à l'école et d'autres, qui ne sont pourtant pas stupides, non. Tu peux être très intelligent, mais avoir une intelligence qui n'est pas adaptée ou valorisée dans le cursus scolaire tel qu'on le connaît.

Joelle Bertrand, que tu rencontreras à la page 210, a même dû argumenter avec la conseillère d'orientation de son école secondaire quand elle a évoqué son rêve de travailler en musique. «Je n'ai jamais été capable de faire de la musique. J'ai essayé de jouer de la guitare, de chanter, ça n'a pas marché. J'étais *obsessed* avec la musique, mais je n'ai jamais eu la patience d'apprendre. Quand j'ai expliqué ça à la conseillère, elle a répondu: "Tu ne vas pas faire ça, alors." On s'est obstinées genre vingt minutes! Elle m'a demandé de faire un test d'aptitude. Et littéralement, ça disait "musique". Elle insistait: "Mais non, c'est irréaliste ce que tu dis." Pendant mon secondaire, c'était comme, si tu n'es pas bon en maths et en sciences, tu ne vas jamais rien faire de ta vie. Et c'est tellement dommage. Parce que maintenant, il y a tellement de jobs différentes que tu peux faire où les maths et sciences, ce n'est pas important.» Dont la sienne… de curatrice musicale!

Les exemples de personnes ayant réussi sans faire de longues études sont nombreux. Catherine Simard en fait partie. Elle a deux entreprises à succès, une boîte de relations de presse et le gîte et café Les Conifères, même si elle n'a «qu'un» secondaire 5. Elle le dit d'emblée: le cadre scolaire typique n'était pas pour elle. Après avoir

butiné dans quelques écoles au secondaire, elle a essayé de poursuivre ses études au niveau collégial, mais s'est fait traiter de «touriste du cégep» par des profs!

NOM Catherine Simard
ÂGE 44 ans
NIVEAU D'ÉTUDES COMPLÉTÉ Secondaire 5
EMPLOI ACTUEL Relationniste à son compte et aubergiste

Elle explique: «Après le secondaire 5, j'ai déménagé à Montréal. J'ai quitté le nid familial pour entamer des études au cégep et me trouver une petite job à temps partiel. Le travail a pris le dessus sur l'école. Je suis une décrocheuse du cégep. J'ai fait une session et à la deuxième session, je suis partie. Ensuite, je suis allée dans un autre cégep qui, je crois, me ressemblait plus et où je connaissais plein de monde. Puis là, c'est le cégep qui m'a mise dehors.»

«Après ça, j'ai fait une AEC en design publicitaire, qui n'est pas terminée non plus, à cause d'un cours de dessin! Mais c'est ce qui m'a permis de trouver un travail en relations publiques à Toronto. C'est là que ma carrière a commencé. Je pense que c'est grâce à ce programme-là, du moins. Ça m'a donné toutes sortes de *skills* dans plein de domaines reliés à la pub et au marketing. Ou peut-être que j'étais rendue à maturité pour entamer ma carrière en relations publiques.» À 20 ans, elle est donc partie vivre à Toronto pour travailler dans l'une des plus grosses agences de relations publiques du Canada. «J'étais la seule coordonnatrice de comptes bilingue. Donc, je me retrouvais à travailler avec tous les clients de l'agence, pratiquement. C'était très difficile et les patrons étaient exigeants. Ç'a été une très bonne école pour apprendre le métier, cela dit.»

Après deux ans, elle est partie faire le tour de l'Amérique du Sud avec son copain de l'époque et, à son retour, elle a continué à travailler pour l'agence, mais à la pige. «Ç'a été les premières graines de mon entrepreneuriat.» Elle est ensuite devenue la première employée d'une agence de relations de presse aujourd'hui bien connue. «On travaillait dans le salon!» Elle est partie travailler dans une agence avec des clients plus jet-set. «C'est là que le déclic s'est fait: je devais partir à mon compte. J'avais l'impression que j'étais très, très efficace, que je donnais plus à l'entreprise que la patronne elle-même. Je me suis dit que je devais mettre cette façon de travailler à mon bénéfice plutôt qu'au bénéfice des autres.»

Mais le succès n'est pas arrivé immédiatement. «C'était une période

de vaches maigres. À l'époque, il y a plus de vingt ans, je pense que mon premier client récurrent me payait 500 $ par mois pour être son attachée de presse. C'était des microbudgets. Mais j'étais junior et je pouvais payer mes factures. J'étais en colocation avec trois autres personnes, je me promenais à vélo, on partageait l'épicerie. Je n'étais pas riche, mais je vivais bien. Puis j'ai appris, aussi.»

Son nom s'est mis à circuler de bouche à oreille. «J'ai eu un article dans le magazine *Infopresse* à ma première année de pige. Il y avait une rubrique sur les nouveaux visages [de l'industrie] et j'avais été sur leur radar. Et ça, ç'a évidemment beaucoup aidé.»

Est-ce que son «manque» d'études lui a mis des bâtons dans les roues? «Je n'ai jamais vraiment été challengée par rapport à ça en collaborant avec des clients du Québec ou du Canada. Mais j'avais l'air vraiment jeune. Et, à l'époque, avoir l'air d'une gamine et aller rencontrer des clients potentiels… Je sais que ça m'a fait perdre des mandats. Au téléphone, j'avais une voix assurée, je savais de quoi je parlais. Je proposais de belles stratégies, de belles idées. Mais quand c'était le temps de se rencontrer en personne… Plusieurs clients ont décidé de ne pas faire suite. Les gens se demandaient d'où cette petite fille-là sortait! Mais il y en a eu plus qui m'ont fait confiance que ceux qui ne m'ont pas fait confiance. Ma carrière a commencé comme ça.»

Elle sait que cet accueil est peut-être bien particulier au Québec. «J'ai beaucoup travaillé avec des Français, pour qui le parcours scolaire est hyper important. On m'a proposé des postes en France, mais on m'a clairement dit que si je n'avais pas étudié dans une grande école ou fait un parcours universitaire, ce n'était pas gagné d'avance, même si j'avais des preuves concrètes que j'étais capable de faire du bon travail et, à l'époque, quinze ans d'expérience en relations de presse.»

Si sa carrière de relationniste allait bon train, pourquoi avoir décidé de lancer une deuxième entreprise? «J'ai vu ma crise de la quarantaine approcher. À 38 ans, j'ai vécu une remise en question. J'avais une écœurantite du domaine. Je ne me sentais plus à ma place. Et ce n'est pas parce que j'avais moins de travail. Je voyais soudainement plein de côtés négatifs à mon métier. C'est une profession qui est très relationnelle, basée sur l'influence et le réseau. Si les gens commencent à trop t'exaspérer au quotidien, tu te demandes si tu devrais faire autre chose… J'ai aussi parlé avec des professionnels un peu plus séniors, qui s'étaient reconvertis après une carrière en relations de presse. Je me suis dit "peut-être". Je suis allée voir une psycho-orienteuse. Pour moi, c'était important qu'il y ait un volet

thérapie, parce que j'avais eu des bogues avec des clients moins agréables. Je voulais aussi comprendre d'où cet état d'écœurantite venait, car ce métier autrefois si magique et agréable à mes yeux ne l'était plus. En consultant une spécialiste, je pensais innocemment que j'allais faire un test pop-corn et qu'elle me dirait: "Tu retournes à l'université, tu vas devenir bibliothécaire!"»

TEST POP-CORN

Un exercice qui consiste à noter, sans jugement, plusieurs emplois que tu te verrais faire.

«Mon test pop-corn allait de messager à vélo à maquilleuse de plateau de cinéma à aubergiste à propriétaire d'une buvette, propriétaire de café, d'une station de plein air... J'aurais aimé qu'elle me dise: "C'est évident que c'est ça qu'il faut que tu fasses!" Mais ce n'était pas aussi simple. Donc, on a eu toutes sortes de tests, de discussions. Elle était convaincue que j'étais encore au bon endroit, mais que, pour me donner un second souffle professionnel, j'avais besoin de trouver mon propre projet au lieu de pousser les projets des autres. Ç'a été un devoir que j'ai fait pour elle, écrire des idées. Le projet Les Conifères est né tranquillement. J'ai créé dans ma tête mon endroit parfait, mon terrain de jeu de rêve.»

Elle a élaboré un plan d'affaires. «Ce n'était pas dans le but de créer une entreprise pour de vrai. Je me suis dit: "Ça m'occupe l'esprit, ça me motive. Je vais aller jusqu'au bout et structurer mon projet le plus que je peux." Puis, un moment donné, il y a eu un déclic. J'ai commencé à visiter des lieux et j'ai réalisé: "Je vais le concrétiser, ce projet-là." Au départ, je pensais que ce serait une base de plein air avec un pavillon multifonction et une petite buvette estivale. Finalement, j'ai visité un lieu rempli d'histoire, mais qui était à l'abandon, et je suis tombée en amour avec l'endroit. Et là, ç'a mené le projet à un niveau supérieur dans le sens où j'ai remanié tout mon plan d'affaires pour ajouter l'hébergement, que ce lieu offrait naturellement.»

Elle poursuit: «Mon cheminement avec Caroline, la psycho-orienteuse, a duré un bon six mois, peut-être plus. Elle m'a aidée à retrouver l'amour du métier de relationniste, mais aussi à mettre des énergies sur autre chose qui était vraiment juste pour moi. Et finalement, Les Conifères, c'est loin d'être juste pour moi, parce que c'est un milieu où j'accueille des gens. Donc, en gros, c'était une crise de la quarantaine, un projet de fou! Mais moi, je suis très entêtée et je suis allée au bout de mon idée!»

Comment a-t-elle trouvé les fonds pour lancer une entreprise? «Je faisais quand même des sous comme relationniste, mais j'étais une bonne dépensière. J'aimais sortir, j'aimais les vêtements. Je consommais beaucoup. J'habitais en plein cœur du Plateau à Montréal, où c'est tellement facile de dépenser, où les tentations sont partout. Mais là, ma volonté de ramasser de l'argent a été telle que j'ai complètement arrêté toutes ces dépenses farfelues et j'ai commencé à mettre de l'argent de côté pour de vrai. Donc, j'ai réussi à ramasser une bonne mise de fonds, parce qu'un bâtiment commercial, c'est 30% de mise de fonds. J'ai réussi à économiser ce *cash down*-là en mettant beaucoup de sous de côté. J'ai fait une campagne de financement participatif avec laquelle j'ai fait des préventes. Je ne voulais pas de dons, je voulais vraiment que les gens aient quelque chose. J'ai ramassé 25 000 $ avec ça. Puis, j'ai reçu du *love money*[43], des amis qui sont plus économes que moi, qui ont eu envie de participer à l'effort, et qui m'ont fait des prêts avec de petits taux d'intérêt, que je rembourse de façon organique, en fonction de l'évolution de mon projet.»

En plus, elle a fait des demandes de subventions. «J'ai appris sur le tas, je suis certaine que j'en ai loupé plusieurs. Je sais qu'il y a des gens qui se spécialisent là-dedans, qui offrent des services de recherche de subventions. Les bureaux de région, les MRC (municipalités régionales de comté) peuvent aussi être d'une bonne aide. J'ai appliqué pour beaucoup, beaucoup de demandes de subventions et de prêts. C'est certain que pour un projet de restauration ou d'hébergement, les banques sont très, très frileuses. Donc, il faut penser à du financement alternatif. FEMMESSOR, qui s'appelle Evol maintenant, la SADC (Société d'assurance-dépôts du Canada), la BDC (Banque de développement du Canada), tous ces organismes paragouvernementaux étaient intéressés par mon projet, m'ont fait faire des devoirs et m'ont fait ramasser de l'argent.»

Elle a ouvert les portes de son nouveau gîte le… 25 janvier 2020. «J'ai fermé le 13 mars 2020, au début de la pandémie, quand les frontières entre les régions ont été fermées. J'ai eu un super premier mois, c'était la semaine de relâche. En une semaine, mon hypothèque était payée. Je me disais "*Oh my God!* Ça va marcher, mon projet!" Je payais mes factures, mais je n'avais pas de comptable. Et je ne faisais pas ma comptabilité. Donc, j'ai pris des décisions comme continuer à chauffer l'immense piscine, qui était un spa à l'époque, qui me coûtait ce que mes revenus au gîte me rapportaient. Finalement, je me suis vraiment endettée.» Si c'était à refaire, elle prendrait un accompagnement beaucoup plus tôt pour pallier les connaissances

qu'elle n'avait pas.

«S'il y avait eu quelqu'un qui m'avait accompagnée, qui avait fait ma tenue de livres ou ma comptabilité, il m'aurait dit: *"Red flag"*, "Arrête ça là!", "Tu vas accueillir des clients à l'auberge, mais on va couper dans les extras." Je ne pouvais pas recevoir ma clientèle à cause des restrictions pandémiques, je ne pouvais pas maximiser mes espaces. Mais je continuais à proposer une offre "premium" avec une super expérience, parce que je venais juste d'ouvrir, je voulais avoir de bonnes critiques, que les gens trouvent leur séjour merveilleux. Donc, les opérations m'ont coûté très, très cher, l'année un. Et je n'ai pas eu le réflexe ou la lucidité de dire: "Là, je m'endette personnellement." J'avais peut-être le *wishful thinking* ou je faisais du déni volontaire, mais j'ai laissé aller les choses.»

Maintenant, elle a remédié au problème. «Lucie, la dame qui s'occupe de mes fins de mois et de ma comptabilité, est un ange qui a été mis sur mon chemin. Quelqu'un qui a à cœur mon entreprise, qui peut me conseiller. Je n'ai jamais été aussi intéressée que ça par mes fins de mois, à lire et à comprendre mes chiffres, à mettre des processus en place pour les améliorer. C'est vraiment mon premier conseil, être accompagné dans les secteurs d'opérations qu'on ne maîtrise pas ou qui nous intéressent moins.»

Avec son expérience, quelles qualités recherche-t-elle chez des employés ou des collaborateurs? «J'ai embauché des jeunes avec de beaux parcours scolaires en relations publiques, mais ils étaient incapables de faire un *pitch*, qui se faisait exclusivement au téléphone à l'époque, incapables de s'exprimer convenablement. C'est bien beau sur papier, avoir un diplôme, mais si tu n'es pas capable de travailler dans le concret, ça ne sert à rien. Si j'avais des gens à embaucher, pour moi, l'expérience terrain, la curiosité intellectuelle, ce que la personne dégage ou si elle est dégourdie, ça prendrait le dessus sur le parcours universitaire. Je ne veux pas décourager les lecteurs d'aller à l'école, mais je pense qu'il y a des gens qui ont des capacités naturelles en partant dans la vie qui peuvent les aider à accomplir des tâches dans un milieu de travail aussi.»

QUOI FAIRE SI LE PARCOURS SCOLAIRE TRADITIONNEL N'EST PAS POUR TOI?

Comme mentionné précédemment, il y a des gens pour qui le parcours scolaire traditionnel n'est pas approprié, pour une panoplie de raisons. Techniquement, tu as le droit de décrocher à partir de l'âge de 16 ans.

Marie-Andrée Vézina, du Réseau des Carrefours jeunesse-emploi du Québec (RCJEQ), dit que ce n'est pas représentatif de la réalité. «Beaucoup de jeunes décrochent avant 15 ans. Quand ça arrive, il doit y avoir un signalement au Directeur de la protection de la jeunesse (DPJ). Mais, considérant le nombre grandissant de dossiers dans cet organisme, il est difficile pour eux de tous les traiter…» Alors, qu'arrive-t-il lorsque tu quittes le parcours scolaire?

NOM Marie-Andrée Vézina
ÂGE 39 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en sexologie, certification en intervention auprès des jeunes
EMPLOI ACTUEL Coordonnatrice des services au Réseau des Carrefours jeunesse-emploi du Québec

Les Carrefours jeunesse-emploi du Québec (CJE) agissent comme un filet de sécurité entre l'école traditionnelle et le marché du travail. «On doit être à plus d'une quarantaine de CJE à avoir un milieu alternatif de scolarisation. Il y en a qui ont des enseignants, enseignantes, qui donnent des matières scolaires une partie de la journée et, parfois, les jeunes font également des activités. Ils vont à leur rythme, un peu comme aux adultes, avec un encadrement plus soutenu. C'est des plus petites classes la plupart du temps.»

Elle continue: «Ce sont souvent des jeunes qui étaient au secondaire et qui veulent aller aux adultes, mais parfois, il y a un *gap* qui est un peu trop grand. Au secondaire, tu es super accompagné, tu as des gens pour t'aider et là, tu pars aux adultes, où tu es laissé à toi-même. Tu vas faire tes cahiers et avancer à ton rythme et demander si tu as besoin d'aide, il n'y a pas tant de cours magistraux… Le CJE va servir de pont. Il va accompagner le jeune, l'aider, travailler sur certaines matières dont il a besoin pour obtenir son secondaire 4, ou telle ou telle matière pour avoir accès à un DEP ou pour aller aux adultes.»

Marie-Andrée ajoute: «Avant que je sois au Réseau, je travaillais dans un CJE, je faisais de la réinsertion professionnelle et de l'accompagnement de jeunes qui étaient proches de décrocher. On regarde s'ils peuvent faire un stage, ou passer une journée dans un milieu, voir comment ça se passe. Mettons un ou une jeune qui veut devenir esthéticien, esthéticienne. Ç'a l'air le fun, mais parfois, ce n'est pas ce à quoi la personne s'attend. "Oh mon Dieu, il faut que je pète des points noirs!" Quand ils le peuvent, les CJE bien ancrés dans leur milieu facilitent les rencontres, aident les jeunes à passer la journée

avec des professionnels. Moi, je leur faisais visiter des écoles. Je me rappelle, quand j'ai eu mon premier groupe, je me suis dit: "Ayoye, si moi, j'avais eu ça au secondaire, j'aurais tellement aimé!"» Elle remarque à quel point les études supérieures sont valorisées, alors qu'on ne parle presque pas des perspectives intéressantes qu'offrent les AEC et les DEP. Quand elle était elle-même étudiante, elle ne connaissait pas ces programmes: «J'aurais aimé savoir ce que c'est!»

TRUC DE PRO «Je conseillerais aux jeunes de profiter des occasions de faire des stages. Il y a beaucoup d'entreprises qui en offrent, parfois des stages d'observation d'une journée, juste pour voir. "C'est quoi ce milieu-là? Est-ce que ça m'intéresse vraiment? Est-ce que je me vois faire ça?" Quand j'étais au secondaire, je voulais être vétérinaire ou technicienne vétérinaire. Puis, j'ai passé une journée là-bas et je me suis rendu compte que, finalement, ce n'est pas l'aspect positif du travail avec les animaux que j'imaginais. Les animaux, quand ils sont là, ils sont malades. Il faut que tu assistes à des euthanasies. Ce n'était pas pour moi.»

MÉLANIE BLANCHETTE, conseillère en ressources humaines agréée

Marie-Andrée conclut: «L'école suit un chemin précis et, malheureusement, ce ne sont pas tous les jeunes qui sont faits pour le suivre. Il y en a qui aiment mieux marcher sur le gazon au lieu du trottoir, et c'est correct, chaque chemin est unique!»

30. statistique.quebec.ca/fr/produit/publication/indicateurs-progres-diplome-postsecondaire-25-34-ans

31. Ce montant représente uniquement les coûts associés à l'éducation. Le montant annuel total à prévoir, incluant les frais de subsistance, serait d'un peu plus de 13 000 $ selon quebec.ca/education/etudier-quebec/conditions-requises/cout-etudes

32. www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220907/dq220907b-fra.htm

33. quebec.ca/education/aide-financiere-aux-etudes/prets-bourses-temps-plein/calcul/simulateur-calcul
34. canada.ca/fr/services/prestations/education/aide-etudiants/bourses-prets/rembourser.html#
35. quebec.ca/education/aide-financiere-aux-etudes/remboursement/remise-dette
36. canada.ca/fr/emploi-developpement-social/services/aide-financiere-etudiants/epargne-etudes/reee/utilisez.html
37. desjardins.com/content/dam/pdf/fr/particuliers/epargne-placements/etudes-economiques/jeunes-canadiens-education-emploi-17-avril-2023.pdf, p. 3
38. desjardins.com/content/dam/pdf/fr/particuliers/epargne-placements/etudes-economiques/jeunes-canadiens-education-emploi-17-avril-2023.pdf, p. 8
39. *Ibid.*, p. 11
40. lapresse.ca/actualites/education/2023-05-17/diplomes-universitaires/l-ecart-entre-les-femmes-et-les-hommes-se-creuse.php
41. *Ibid.*
42. multipleintelligencesoasis.org/the-components-of-mi (en anglais)
43. Forme de financement d'entreprise, grâce à des fonds prêtés ou donnés par des proches.

La malléabilité du monde du travail

Au Québec, tu peux travailler dès l'âge de 14 ans. Jusqu'à 16 ans, tu peux travailler un maximum de dix-sept heures en période scolaire (dix heures maximum du lundi au vendredi)44. Après, tu es le seul à déterminer tes envies et tes limites!

Tu peux travailler chez toi, dans un bureau de coworking, à la plage, avoir un emploi «de rêve» qui paie peu et un autre qui te sécurise financièrement, peu importe. Tu peux aussi maintenant, plus que jamais, adopter des modes de vie alternatifs qui te permettent de réduire tes dépenses au maximum pour diminuer le nombre d'heures que tu accordes au travail. Tu pourrais, par exemple, faire un échange de services avec un professionnel d'un domaine complémentaire ou, à l'inverse, faire de ta passion ton emploi, en devenant guide d'expédition ou professeur de ski.

Si tu es aux études, tu pourrais aussi choisir l'enseignement coopératif pour en apprendre plus sur le métier que tu convoites et bâtir ton réseau. Les programmes COOP permettent aux étudiants d'acquérir une expérience de travail en faisant des stages de travail rémunérés. Ce ne sont que quelques exemples.

QUOI SAVOIR AVANT DE CUMULER DEUX EMPLOIS

Un des avantages de la malléabilité du monde du travail est que tu peux choisir d'avoir deux emplois en même temps plutôt qu'un seul plus «traditionnel». Cependant, avoir deux sources de revenus signifie parfois deux fois plus de responsabilités! Quand tu as deux postes, tu dois t'assurer que tu respectes les critères d'embauche de chacun, par exemple si tu as une clause d'exclusivité ou de non-concurrence. Tu dois aussi confirmer que tes horaires sont compatibles et te laissent un nombre d'heures nécessaires pour vaquer à toutes tes occupations, avoir du temps libre et bien sûr... dormir! Cependant, tu n'es pas tenu

d'aviser tes employeurs que tu as deux emplois, à moins que tes conditions d'embauche l'exigent.

Selon Statistique Canada, plus de 200 000 Québécois occupent actuellement plus d'un emploi[45]. La plupart le font pour des raisons financières, parce que c'est nécessaire pour joindre les deux bouts, tout simplement[46]. Donc, tu dois t'assurer de ne pas avoir de mauvaises surprises financières. Par exemple, les cotisations et les retenues à la source comme le Régime de rentes du Québec (RRQ), le Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) et l'assurance-emploi sont prélevées sur ta paie pour chacun de tes emplois. Ça signifie que tu pourrais payer certains frais en trop, mais aussi que les impôts que tu paies ne sont pas les bons pour ta tranche de revenus réels. Tu dois donc demander à tous tes employeurs d'ajuster l'information sur tes paies.

Pour que ce soit plus facile à comprendre, voici un exemple. Si tu gagnais 55 000 $ en 2022, ton taux d'imposition marginal aurait été de 37,12%. Cependant, si tu avais eu un emploi où tu gagnais 30 000 $ et un où tu gagnais 25 000 $ (ce qui équivaut à la même chose), tu n'aurais été imposé qu'à 27,53%[47]. Tu aurais donc eu une bien mauvaise surprise plus tard!

La situation se complexifie encore plus si tu as un emploi comme salarié et un comme travailleur autonome, où tu devras payer taxes et impôts différemment. Cependant, tu pourras déduire les dépenses liées à ton emploi de tes revenus imposables. Helene-Sarah Becotte, Ph. D. en mathématiques appliquées et vulgarisatrice, conférencière et formatrice, a d'ailleurs partagé un calcul très révélateur à ce sujet, sur LinkedIn[48]. Disons que tu gagnes 50 000 $ comme salaire annuel et tu espères faire 1000 $ par mois grâce à un revenu d'appoint autonome. Combien de cet argent se retrouvera dans tes poches, selon toi?

Si ton emploi d'appoint ne requiert aucune dépense d'entreprise, voici à peu près ce qui se passerait. Au Québec, ton revenu salarié de 50 000 $ après impôts serait d'environ 36 800 $. En ajoutant 1000 $ par mois, donc en gagnant un total de 62 000 $ par année, ton salaire après impôts passera au maximum à 42 713 $. Ça signifie que 5913 $ restent dans tes poches, pas les 12 000 $ gagnés comme travailleur autonome. Moins de 50% de tes gains réels! En gros, ce que ça veut dire, c'est que le montant de 1000 $ par mois que tu voyais apparaître dans ton compte de banque va être coupé en deux une fois tes impôts payés. Et ça, c'est important de le budgéter!

Helene-Sarah a aussi partagé l'exemple de quelqu'un qui déclarerait 150 $ de dépenses nécessaires pour 1000 $ gagnés.

Ce montant peut grimper très vite, entre les dépenses logicielles, les assurances et tout le nécessaire! Tu arrives donc à 1800 $ de dépenses pour 12 000 $ par année, ce qui fait passer tes revenus supplémentaires à 10 200 $. Ton salaire après impôts serait alors de 41 844 $, ce qui signifie que sur tes 12 000 $ supplémentaires gagnés, il ne te resterait que 5044 $, moins de la moitié!

Ces calculs sont des estimations qui ne prennent pas en compte les crédits d'impôt et autres particularités personnelles des individus, mais ils sont très révélateurs! Tu peux faire une estimation du salaire que tu encaisserais comme employé et travailleur autonome grâce à l'outil de calcul gratuit que tu trouveras au calcule.ca/side-hustle.

N'oublie pas qu'une augmentation de tes revenus, en plus de changer ta tranche d'imposition, peut aussi affecter les allocations et les crédits auxquels tu as droit, tant au provincial qu'au fédéral. Ceux-ci peuvent inclure le crédit d'impôt pour solidarité, l'allocation familiale, le crédit pour TPS/taxe de vente harmonisée (TVH) et l'allocation canadienne pour enfants.

De plus, que tu aies un second emploi ou que tu fasses des heures supplémentaires à ton emploi actuel pour augmenter tes revenus, prends en considération les nouvelles dépenses que ça pourrait occasionner. Par exemple, si tu n'as plus le temps de cuisiner et que tu vas au resto plus souvent, si tu es tellement brûlé que tu te dis que tu mérites un spa tous les mois ou si tu dois faire l'acquisition d'une voiture, car le transport en commun ne convient plus à ta nouvelle réalité…

Finalement, tu pourrais avoir des activités considérées comme «commerciales» qui viennent compliquer le calcul de tes revenus. Par exemple, si tu loues ton logement sur Airbnb, tu peux déduire certaines dépenses, comme les impôts fonciers et les assurances en contrepartie de tes gains[49].

Comme tu peux le constater, les revenus qui aboutissent réellement dans tes poches avec un deuxième emploi ou un *sideline* ne sont pas toujours aussi élevés que tu pourrais le croire au premier abord.

Peut-être que, pour toi, cumuler deux emplois est une façon de tester si tu pourrais devenir travailleur autonome ou entrepreneur, pas seulement un calcul financier. Tu gardes la stabilité de ton emploi tout en testant ton offre. Tu pourrais alors demander à ton employeur si tu peux occuper ton poste à temps partiel, trouver un nouvel emploi deux ou trois jours par semaine, ou même proposer à ton employeur actuel de devenir consultant à la pige, pourquoi pas?

GÉRER TON HORAIRE

Que tu sois travailleur autonome à temps plein, que tu cumules les emplois ou les contrats ou que tu aies une autre façon de gagner ta vie, il y a une chose que tu devras apprendre: gérer ton horaire en respectant les contraintes de ton métier et ta productivité.

J'ai développé un système qui me permet de prévoir le temps nécessaire pour réaliser toutes mes tâches – et avoir du temps libre. Je commence par noter tout ce que j'ai à faire la semaine suivante dès le vendredi, pour ne pas avoir à y penser le week-end ou en urgence le lundi matin. Puis, à la fin de chaque journée, je prends cinq minutes pour noter mes occupations pour le lendemain, en me limitant à cinq tâches maximum. À la fin de la semaine, j'écris ce que j'ai RÉELLEMENT fait (*spoiler*: ce n'est jamais ce qui était indiqué en début de semaine!). À la fin du mois, je liste ce que j'ai accompli au cours des trente derniers jours. Quand j'utilise cette technique, je ne me lève pas le matin en me demandant ce que je vais faire. Je peux me mettre au boulot beaucoup plus rapidement. Ça me permet aussi de constater le travail accompli et de le comparer à mes entrées d'argent, pour voir si mon temps a bien été investi. Si ce n'est pas le cas, il est plus facile de détecter où j'ai commis des erreurs, car j'ai des traces.

Quand tu es pigiste et que les entrées d'argent sont rares, il est tentant de penser: «Je vais travailler plus, donc je vais faire plus d'argent.» C'est un bon raisonnement, mais qui ne marchera pas nécessairement. Par exemple, si ton emploi requiert une pensée critique, il y a de bonnes chances qu'après un certain nombre d'heures, ton cerveau ne veuille plus collaborer. Tu vas mal travailler, produire des trucs non présentables à tes clients et devoir tout recommencer après. C'est du temps perdu. On l'oublie parfois, mais il est totalement normal que ton énergie fluctue selon plein de facteurs. Moment de l'année, température, événements dans ta vie ou dans le monde… Si tu contrôles ton horaire à 100%, essaie d'en choisir un qui maximise ta productivité, par exemple en prévoyant certaines tâches le matin plutôt que l'après-midi ou le lundi plutôt que le vendredi.

J'ai longtemps pensé que puisque le 9 à 5 n'était pas pour moi, la routine en général ne l'était pas non plus. J'avais tort. Développer une routine signifie, selon moi, identifier les comportements qui t'aident à être bien (personnellement et professionnellement) et t'appuyer sur ceux-ci pour bâtir ton horaire. Peut-être que, comme moi, malgré ton refus d'un mode de vie «conventionnel», tu réaliseras que la répétition de certaines tâches au même moment, l'ajout de choses à ton horaire, comme le sport ou la diminution du temps d'écran le matin et le soir,

sont bénéfiques pour ta productivité, mais aussi pour ton bonheur au travail.

D'ailleurs, plusieurs pros de la productivité suggèrent de commencer par la tâche la plus importante (et difficile) à ton horaire le matin. Avant même de regarder tes courriels, les médias sociaux ou tout ce qui pourrait te distraire ou te porter à traiter les priorités des autres avant les tiennes, tu devrais bloquer un moment pour accomplir une tâche que tu veux absolument réaliser. C'est FOU la différence que ça fait. Mais c'est aussi un des ajustements les plus difficiles à apporter!

Dans la vie, on glorifie beaucoup le *multitasking*, soit faire plusieurs tâches en même temps. Pourtant, pour bien des gens, c'est à peu près la pire chose au monde. La technique Pomodoro, soit travailler de façon hyper concentrée pendant des périodes de vingt-cinq minutes suivies de pauses de cinq minutes, permet d'effectuer diverses tâches de façon beaucoup plus efficace. De plus, cette technique te permet de te lever de ton bureau à des intervalles réguliers, ce qui est bon pour ton corps et tes yeux. Bien sûr, ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre des pauses aussi fréquentes!

Il est normal que tu aies besoin de tester différentes techniques pour devenir plus efficace. Certaines fonctionneront… et d'autres pas du tout. Tu dois garder l'esprit ouvert et utiliser le nouveau truc au minimum quelques jours avant de le balayer du revers de la main. Malheureusement, il n'y a aucune solution universelle! **Ne te force pas à suivre des techniques de productivité qui ne fonctionnent pas pour toi, même si celles-ci sont *~*prouvées*~* ou semblent logiques.**

TRAVAILLER À LA MAISON

Quand on pense au télétravail, on pense en premier aux pigistes et aux entrepreneurs, mais maintenant, plusieurs entreprises offrent à leurs employés la possibilité de travailler à la maison en tout temps ou quelques jours par semaine. Si c'est quelque chose qui t'intéresse et que tu es employé, parles-en à ton patron! Peut-être que ce sera possible, si tes tâches le permettent. Parce qu'être guide de rafting, ça se fait difficilement assis à la table de cuisine…

Toutefois, travailler chez soi n'est pas toujours évident. Si tu n'as pas de bureau fermé et que tu vis avec ta famille ou des colocs, les distractions peuvent être encore plus nombreuses que si tu étais au bureau! D'abord, tu dois déterminer où tu travailleras. Chaque

personne a ses préférences et il n'existe pas d'environnement universellement propice au travail. Perso, je suis incapable d'être productive sur mon sofa ou au lit. Je ne comprends pas comment des gens peuvent travailler de longues heures dans des positions aucunement ergonomiques! Il me faut un espace réservé au travail, un bureau à la maison.

Si certains aiment travailler dans un café avec un bruit de fond, d'autres préfèrent être seuls dans un bureau avec de la musique classique et plusieurs aiment travailler dans la cuisine, dans le silence. À toi de voir ce qui te convient le mieux. Aussi, rappelle-toi que ton endroit idéal pourrait changer selon le moment de l'année ou la tâche que tu essaies d'accomplir. L'important, dans le fond, c'est de trouver une combinaison de divers facteurs qui fonctionnent pour toi.

- Lieu où tu te trouves (bureau, sofa, cuisine, café, coworking, etc.).
- Ambiance (luminosité, odeur, chandelle, etc.).
- Sons (silence, musique classique, musique entraînante, musique d'ambiance, bruits ambiants, musique avec paroles, etc.).

Bien sûr, selon ton emploi, tu devras être joignable à certains moments, mais en règle générale, si tu travailles mieux entre 5 et 6 heures du matin, ou entre 22 et 23 heures, tu pourras le faire. Grâce à ça, tu pourras prioriser certaines obligations personnelles dans ta gestion d'horaire, si tu le désires. Avec le temps, tu verras comment ton corps et ton cerveau réagissent si tu commences à travailler plus tôt, si tu finis plus tard, selon le lieu où tu travailles, etc., et tu ajusteras ton horaire et ta façon de travailler en conséquence. Si tu as de la difficulté à gérer ton horaire, peut-être que travailler à la maison sera difficile, parce que personne ne t'attend tous les matins. Tu devras t'automotiver. Un avantage pour certains deviendra un désagrément pour d'autres.

Ça peut sembler niaiseux, mais je te recommande de t'habiller, même si tu travailles chez toi, pour marquer une différence entre tes temps libres et ton boulot. Certains aiment même faire une marche autour du bloc pour ensuite «rentrer au travail», même si c'est à la table de cuisine.

Fait à ne pas négliger, si tu utilises des appareils électroniques à la maison dans le cadre de ton travail, tu dois vérifier s'ils sont couverts par ton assurance habitation. Plusieurs compagnies excluent les biens utilisés professionnellement de leur couverture. Le gouvernement du

Québec propose aussi une calculatrice pratique te permettant de découvrir les déductions auxquelles tu as accès en lien avec tes dépenses de télétravail[50].

TRAVAILLER À DISTANCE

Pour moi, la possibilité de travailler à distance est l'un des plus grands avantages de mon choix de carrière. Je peux travailler d'un peu partout dans le monde, car je n'ai besoin que d'un ordinateur et d'une connexion Internet. Le meilleur exemple est lorsque j'étais en Islande et que j'ai participé à une conférence avec des gens au Québec... assise dans l'auto, pendant que mon amie conduisait! Grâce à une borne Internet portative, j'ai pu interagir avec mes collègues. C'est quand même fou!

Je peux ainsi me permettre de partir plus d'un mois assez fréquemment. Même si je suis en voyage, je réserve plusieurs heures chaque jour pour consulter mes courriels, rédiger des articles et travailler sur certains dossiers. C'est simple la plupart du temps, mais il y a quand même des trucs à considérer. Par exemple, je pars toujours avec mon ordinateur portable (qui doit donc être léger) et je dois avoir une bonne connexion Internet partout où je me trouve. Je dois aussi m'assurer d'avoir accès à toutes mes données grâce au Cloud ou à un disque dur externe, car j'utilise un ordinateur de bureau à la maison.

Je ne suis pas la seule à profiter des avantages du télétravail pour faire de la route. J'ai rencontré Mégane Fournier aux îles de la Madeleine à l'été 2020, alors que nous avions toutes les deux fait un échange de services contre hébergement. Déjà, à ce moment, elle était à son troisième été à occuper divers emplois saisonniers aux îles, même si elle avait à peine plus de 20 ans. Nous avons gardé contact grâce aux médias sociaux et je l'ai suivie avec intérêt lorsqu'elle a emménagé à temps plein dans la van qu'elle a aménagée avec l'aide de son père et de son copain de l'époque.

NOM Mégane Fournier
ÂGE 25 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en gestion touristique
EMPLOI ACTUEL Gestionnaire de Go-Van et créatrice de contenu Instagram

Alors, qu'est-ce qui a mené Mégane vers un mode de vie nomade? «C'est drôle, parce que j'ai grandi à Vaudreuil-Dorion. Ma famille, ce n'est pas une famille de nomades, au contraire, ils sont bien dans leurs petits trucs.»

Elle poursuit: «Ça faisait quelques années que je travaillais dans un camp de jour, puis j'ai vu une offre sur Camp de Jour Québec pour un camp de jour de voile aux îles de la Madeleine. Mon instinct m'a dit: "Tu dois aller aux îles de la Madeleine." Je n'y étais jamais allée, je ne savais pas faire de voile, je ne savais rien. J'ai envoyé ma candidature et j'ai été choisie, mais à ce moment-là, j'étudiais en cinéma et je pensais que je travaillerais en radio, en cinéma. J'étais focalisée sur l'idée de travailler dans le domaine des médias éventuellement.» Mais la vie l'attendait au détour... «Mon premier été aux îles a littéralement changé ma vie.»

«J'ai rencontré beaucoup de personnes qui vivaient des modes de vie alternatifs, comme travailler sur les bateaux six mois, puis six mois comme guide de surf au Panama, par exemple. Je me suis mise à me questionner énormément, parce qu'à ce moment, je n'avais jamais voyagé et, là, on dirait que tout le monde voyageait en *backpack*.»

C'est à ce moment qu'elle prend la décision de mettre ses études sur pause. «Je suis partie au Nicaragua. J'ai fait: "OK, il y a quelque chose à faire là, le *backpack* me stimule vraiment beaucoup." Mais les études étaient quand même importantes pour moi. Je voulais poursuivre, donc je me suis lancée dans un bac en gestion touristique à Ottawa. Puis, à travers ça, je me suis promenée un peu, j'ai pris chaque occasion de voyager et j'ai continué mes étés aux îles de la Madeleine. J'avais des petites jobs saisonnières un peu partout, puis, l'école m'a offert un échange étudiant en Belgique.»

Si elle cherchait un signe qu'elle était sur le bon chemin, c'en était un... Cependant, tout ne s'est pas déroulé comme prévu. «J'ai fini mon bac en Belgique. Mais... c'est exactement au moment où la pandémie est arrivée. Donc, ç'a signifié un retour au Québec. L'urgence, le retour chez les parents... le manque de liberté...» Mégane a vite eu envie de repartir. L'idée de la van s'est donc imposée d'elle-même. «Ç'a été la solution la plus simple, acheter une van et continuer à voyager en mode pandémie, parce que j'avais ma maison avec moi. On ne pouvait pas aller dans les hôtels, mais là, j'avais ma bulle. Donc, c'est comme ça que le nomadisme à temps partiel est venu. C'est parti des îles de la Madeleine, des rencontres incroyables qui ont changé ma vie. Et me voilà maintenant nomade à temps plein!»

Son mode de vie l'a menée vers des emplois parfaits pour quelqu'un qui vit sur la route. «Avant d'avoir mon emploi actuel chez Go-Van,

j'avais un emploi vraiment chouette au Pôle d'économie sociale Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine. C'était mon premier emploi post-études, ma première job d'adulte. Tout est trop bien arrivé dans ma vie! J'ai été là quasiment deux ans.»

C'est lors d'un voyage de van en Californie qu'elle rencontre Julien, le fondateur de Go-Van, en «vrai» pour la première fois, même s'ils échangeaient déjà sur les médias sociaux. «On s'est rencontrés, puis ç'a vraiment cliqué. Je ne cherchais pas un emploi du tout, mais, quelques mois plus tard, il m'a appelée pour m'offrir une job à temps plein chez Go-Van!»

Même si ses patrons actuels comprennent évidemment les enjeux logistiques de travailler sur la route, elle croit que son mode de vie comporte son lot de défis. «Le Wifi, c'est le plus grand enjeu. La connexion est variable, tout dépendant des endroits où tu es.» Vivre dans un espace aussi restreint peut aussi devenir étourdissant. «Une van, c'est petit, on ne se le cachera pas. À un moment donné, tu peux virer fou si tu travailles juste là, parce que c'est ta maison, c'est ta chambre, c'est ta cuisine et c'est ton bureau. Un de mes défis a été de trouver des endroits où je pouvais sortir de cette bulle-là. Pour moi, la solution a été de travailler dans des cafés, de louer des espaces de télétravail. C'est sûr que l'hiver c'est plus compliqué, mais l'été, s'il fait beau, je vais travailler dehors, ça change la donne.»

D'ailleurs, il ne faut pas penser que travailler à deux pas des plus beaux paysages du monde est toujours facile. J'ai aussi vécu ce défi à l'hiver 2022, au Nicaragua. Ce n'était pas la première fois que j'apportais mon travail dans une autre région du monde. Je l'avais fait en Australie, à Vancouver et à plusieurs autres endroits. Cependant, mes expériences passées avaient été des hybrides vacances/voyage. Je partais avec le matériel nécessaire pour travailler, oui, mais je faisais un gros sprint avant mon départ pour réduire ma charge au minimum. En général, je pouvais m'en sortir en passant une vingtaine d'heures par semaine devant l'ordi et je m'accordais souvent des congés. Cette fois-ci, mon objectif était de garder la cadence, telle une vraie nomade numérique. Ça ne s'est pas passé comme prévu.

Je ne sais pas si c'est un manque de volonté de ma part ou le fait que j'avais vraiment, vraiment, vraiment besoin de socialiser après deux ans seule à la maison, mais j'ai été incapable de respecter l'horaire que je m'étais donné. Certains facteurs ont rendu ma productivité plus difficile. Le premier, ce sont les distractions. J'ai choisi de m'installer à la table commune de l'auberge de jeunesse où je résidais, sachant très bien que je serais dérangée en tout temps.

J'aurais absolument pu choisir un endroit plus calme, même un café, mais je ne l'ai pas fait. La température m'a aussi compliqué la vie. Il fait chaud, au Nicaragua! Tellement chaud que mon ordinateur a souvent surchauffé, surtout entre 11 heures et 14 heures. Plus il surchauffait, plus il était lent, plus ça rendait le travail difficile, plus je m'acharnais, plus j'étais frustrée, plus ça prenait de temps à accomplir les tâches qui étaient à mon horaire... Je n'y avais pas pensé avant mon départ, même si ça me semble une évidence maintenant!

Si tu désires travailler sur la route à temps plein, tu devras donc anticiper ce genre de défis et trouver des solutions pour continuer à effectuer tes tâches et gagner assez d'argent pour, au minimum, financer tes escapades (mais idéalement mettre un peu d'argent de côté, aussi). Il faudra trouver un endroit propice au travail, que ce soit un bureau, une table à pique-nique, un café avec la clim, peu importe. Une table commune dans un lieu commun dans une auberge de jeunesse où tu connais tout le monde, comme je l'ai fait, ce n'est pas la meilleure des idées. Dans un monde idéal, si, comme moi, tu es plus productif à un bureau, tu pourrais aussi apporter des accessoires comme une souris ou un support pour portable, vérifier si tu auras accès à un bureau dans ta chambre, etc.

Une journée précise de ce voyage me vient en tête lorsque je pense à la difficulté de travailler sur la route: celle où l'électricité de tout le village où je résidais a lâché... qui était LA journée où j'avais un engagement à une heure fixe. Quoi faire, quand tu donnes une webconférence et qu'il n'y a plus d'électricité dans tout le village? Que ta batterie de portable est déchargée et que, même si tu réussissais à remédier à ce problème miraculeusement, la connexion 3G de ton téléphone (parce qu'il n'y a ni 4G ni LTE sur place) risquerait de causer plein d'interruptions lors du Zoom? À part paniquer, mettons?

Le village où je résidais est assez petit et perdu. Lorsque j'ai décidé d'y aller, sachant que je donnais un webinaire, j'ai pensé à des plans A, B, C et même D. Je voulais être préparée et prouver, autant à ma cliente qu'à moi, que je pouvais accomplir mon mandat même à la plage. J'ai loué une chambre qui me donnerait le silence nécessaire. J'ai fait des tests d'éclairage, de son, de connexion Internet. J'ai demandé à une voisine, si, en cas de problème, je pouvais me rendre chez elle pour tenir mon engagement. Disons que je n'avais pas «panne d'électricité de plus de six heures dans le village au complet sans raison apparente ni explication» dans mes scénarios planifiés. Quand, à environ 15 heures, à trois heures de ma conférence, l'électricité n'était toujours pas revenue, j'ai dû prendre une décision. Soit je payais un taxi (un mode de transport commun, même pour des

longues distances) et une chambre d'hôtel à León, la ville la plus près (environ une heure de route) pour remplir mon engagement, soit j'annulais.

La première option aurait impliqué que je débourse autant sinon plus d'argent que ce que j'allais recevoir ce soir-là… À 15 h 30, quelqu'un m'a dit que l'électricité était revenue au centre communautaire. Je suis partie à la course pour voir si je pouvais au moins brancher mon ordi. Quand je suis revenue à l'auberge, l'électricité était revenue! À une heure trente de mon heure de connexion prévue. *Crisis averted.* Bref, c'est là que j'ai réalisé que les plans A, B, C et D ne sont souvent pas suffisants quand tu es au milieu de nulle part. Ce qui complique pas mal les choses quand quelqu'un t'attend à un moment précis!

En dehors des facteurs incontrôlables, tu dois aussi avoir la discipline de consacrer des heures ou des journées au travail, même si tu voudrais simplement profiter d'une nouvelle destination. Mégane le confirme. «Mon emploi est hyper flexible sur les heures, mais bien balancer ton mode de vie van et travail, c'est important. Des fois, ça va être tentant… Tu peux aller à Yosemite, voir des murs d'escalade, mais tu dois travailler. Il faut être réaliste, ce n'est pas toujours parfait, tu ne peux pas faire des activités vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu dois trouver un juste milieu. C'est vraiment difficile au début parce que tu es dans un élan de liberté, tu veux tout faire!»

Si tu veux consacrer vingt heures par semaine au travail, tu peux travailler quatre heures par jour, six jours par semaine. Si tu veux travailler trente heures par semaine, tu pourrais travailler de 7 à 10 heures et de 15 h 30 à 18 h 30, cinq jours par semaine. Ou tu pourrais travailler un traditionnel quarante heures, même sur la route!

Es-tu à l'aise avec l'idée de gérer ton horaire malgré les distractions? Seul toi le sais. Et seul toi sais si tu as l'énergie et l'envie de résoudre les problèmes de connectivité ou de fuseaux horaires quand tu as des engagements liés à une date précise.

Que conseillerait Mégane à quelqu'un qui rêve de nomadisme? Acheter une van et partir à l'aventure, à la recherche de façons de gagner sa vie, ou trouver un emploi qui permet une certaine flexibilité?

«Je pense que je commencerais par le mode de vie. Si tu ressens

vraiment l'appel de vivre dans une van, de voyager autant que ça, fais-le et tout va venir à toi. Tout peut s'arranger. Dès que tu as ton mode de vie, les opportunités se présentent à toi. Je commencerais ça comme ça. Si tu le *feeles*, fais-le.»

De son côté, elle prévoit de continuer de voyager. «Ce qui est le fun avec le télétravail, c'est que je peux garder mon emploi au Québec, mais travailler partout dans le monde, donc ça simplifie les choses. Mais, éventuellement, j'ai en tête de faire le classique, aller en Australie, travailler là pendant un an!» En effet, l'Australie offre un visa vacances-travail plutôt facile à obtenir pour les Canadiens de 18 à 35 ans[51].

Il existe donc plusieurs façons de travailler tout en adoptant un mode de vie nomade. La seule limite (ou presque), c'est ton imagination, tant que tu respectes les lois du Canada et du pays où tu séjournes, bien sûr! Des organismes comme LOJIQ et SUCO aident aussi les jeunes Québécois à obtenir des expériences de travail à l'international. Si tu souhaites travailler à l'extérieur du Canada, il existe différents types de visas[52].

Visa de touriste: pour un voyage de courte durée (souvent de trente à quatre-vingt-dix jours maximum). Tu dois bien regarder les restrictions si tu prévois travailler pour un employeur canadien ou à la pige, à destination. Selon le pays que tu visites, tu pourrais obtenir le visa à l'avance, à l'arrivée ou ne pas en avoir besoin.

Visa vacances-travail: offert aux Canadiens de 35 ans et moins. Permet de rester dans le pays de six mois à un an, selon la destination, et est parfois renouvelable. Aussi appelé PVT, pour «programme vacances-travail».

Visa pour télétravailleur: relativement récent, ce visa permet aux salariés d'une entreprise étrangère, aux entrepreneurs et aux travailleurs autonomes d'œuvrer à temps plein pour une durée allant de quelques mois à deux ans, selon l'endroit. Les conditions peuvent inclure un revenu mensuel minimal, l'absence d'un casier judiciaire ou une preuve d'emploi. Des pays comme les Bermudes, la Croatie, le Portugal et l'Islande offrent un tel visa.

Visa de travail: si tu es recruté par une entreprise du pays où tu séjournes.

EXPATRIATION

Et si, justement, pour toi, la solution était de partir à l'étranger de façon très prolongée ou même permanente, question de donner vie aux projets qui te font vibrer? C'est ce qu'ont fait Maribel Courcy et Mathieu Bolduc, propriétaires du Onda Hostel, situé dans le petit village de Las Tunas, en Équateur.

NOM Maribel Courcy
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en communication, DESS en gestion d'entreprises culturelles
EMPLOI ACTUEL Hôtelière, copropriétaire du Onda Hostel

NOM Mathieu Bolduc
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en administration avec une spécialisation en gestion urbaine et immobilière
EMPLOI ACTUEL Hôtelier, copropriétaire du Onda Hostel

Très tôt dans leur relation, Maribel et Mathieu ont parlé de leur rêve commun d'ouvrir une auberge. Mais Maribel était réaliste: «Des fois, tu lances des projets de même: "Ça serait cool, on serait bons là-dedans", et finalement, ça reste là.» Puis, en 2019, ils ont réalisé que le moment était bon pour se lancer. Mathieu explique: «Professionnellement, pour des raisons différentes, on était à une croisée des chemins. Il fallait prendre une décision, faire un *move*, on n'avait pas d'enfant, pas de maison… On s'est dit: *"Why not?* Pourquoi on n'essaie pas tout de suite?"»

«Le *timing* était parfait. C'était facile pour nous, on n'avait pas beaucoup de responsabilités au Québec, à part nos jobs. On savait qu'on voulait une famille, aussi. On se disait: "Si on veut des enfants, est-ce mieux de bouger maintenant plutôt qu'à la retraite?"» complète Maribel.

Ils ont discuté de leur vision du projet et l'Amérique latine et le bord de l'eau revenaient souvent. Mathieu a réalisé qu'ils décrivaient un endroit qu'il avait visité avec des amis quelques années plus tôt: l'Équateur. Ils y sont allés pour faire du repérage et faire une étude de marché détaillée. «Quand on a décidé de partir, sur papier, tout était déjà là», confie Maribel.

Maribel et Mathieu ont voulu être bien accompagnés pour lancer leur entreprise, sachant que chaque pays a ses propres façons de faire. «On voulait s'assurer que ce soit en règle avec l'Équateur, donc on a fait affaire avec un avocat local pour que tout soit légal et en ordre», dit Mathieu. Dans leur cas, il s'est avéré plus simple de louer un bâtiment existant d'où exploiter leur entreprise. «On avait pris plein d'informations pour trouver un propriétaire prêt à louer son espace, donc, quand on a décidé de quitter le Québec, on avait un endroit où aller, on avait déjà trouvé une place.» Maribel complète: «Si tu veux ouvrir une *business* à l'étranger et acheter quelque chose, ça prend de l'argent. Nous, quand on est arrivés en Équateur, les banques n'allaient pas nous en prêter. On n'avait pas de crédit en Équateur.»

Ils ont ouvert en décembre 2019… mais ont dû fermer dès mars, en raison de la pandémie. Ils ont toutefois pu rouvrir en novembre 2020 et considèrent que, malgré toutes les embûches, leur expérience a été positive. «C'est beaucoup de paperasse, mais ce n'est pas difficile», dit Maribel. Mathieu ajoute: «C'est parfois frustrant… C'est comme la maison des fous dans Astérix!»

Parmi les choses à prendre en compte lorsque tu penses t'expatrier, Mathieu mentionne le visa. «Combien de temps tu peux rester? Est-ce que c'est renouvelable? Quel pouvoir vas-tu avoir avec ce visa-là? Et aussi, si tu veux acheter, il y a des pays où ça prend 50% ou plus des propriétaires qui sont des locaux [donc, deux expats ne peuvent pas acheter un bâtiment à moins d'avoir deux partenaires locaux]. Bref, si c'est dans ton idée d'acheter éventuellement, il faut faire tes recherches en conséquence.» Mathieu et Maribel sont encore citoyens canadiens, mais ils ne sont plus résidents du pays. Ça leur a fait perdre des avantages, comme la RAMQ. À considérer si tu prévois t'expatrier, tout comme t'assurer de ce que ça signifie fiscalement (où tes impôts devront être payés, par exemple)!

Depuis l'ouverture du Onda Hostel, la vie de Maribel et de Mathieu a beaucoup changé, entre autres avec l'arrivée d'un premier enfant. Celui-ci a la double nationalité canadienne et équatorienne. «Ça aussi, c'est quelque chose à quoi tu dois penser si tu veux avoir une famille ailleurs. En Équateur, ils permettent la double nationalité», mentionne Maribel. Une formalité qui peut être longue, mais qui pourrait maintenant leur faciliter la vie. «En fait, il peut maintenant nous parrainer dans nos visas équatoriens, pour la résidence permanente!» explique-t-elle.

Ils attendent l'arrivée d'un deuxième enfant. En prévision de l'accouchement, ils partiront à Cuenca, à près de sept heures de route

de chez eux, et engageront une gestionnaire pour s'occuper des lieux. «Il y a des gens intéressés à vivre cette expérience-là et à apprendre comment ça marche. Des voyageurs dont c'est le rêve d'ouvrir une auberge aussi. Ils font du bénévolat chez nous, on apprend à les connaître, ça devient des amis. Après, ils disent: "J'aimerais essayer d'être *manager.*"

On trouve toujours quelqu'un qu'on est capable de former et qui peut prendre le dessus pendant un petit bout», explique Maribel. «On a roulé en tabarouette, et avec Theo qui vient d'arriver, on est fatigués. Donc là, on s'organise. Tout se fait!»

Quand je leur demande un conseil pour quelqu'un qui aurait un rêve similaire au leur, Maribel répond: «J'essayais de rentrer dans le moule et je n'ai jamais été heureuse dans les emplois que j'avais. C'étaient des emplois vraiment le fun, j'étais bonne, il n'y avait pas de problème, mais je n'étais pas heureuse là-dedans. Et dans le fond, je me suis rendu compte que c'est parce que je ne faisais pas exactement ce qui me ressemblait. Et c'est pour ça qu'on est ici, qu'on vit une vie différente. Je me suis permis de le faire. Depuis, je n'ai jamais été aussi heureuse. Donc, je dirais juste de s'écouter et d'accepter que c'est correct de ne pas rentrer dans un moule!»

TRAVAIL DE ROTATION

Connais-tu le travail de rotation, souvent appelé, en bon québécois, le «*fly in/fly out*»? J'avoue que je n'en avais jamais entendu parler avant de discuter avec Alizée Lienard, géologue dans le Grand Nord québécois. Voici ce que tu dois savoir sur cet horaire atypique qui pourrait te permettre d'être en vacances deux semaines par mois.

NOM Alizée Lienard
ÂGE 31 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Maîtrise en géologie et génie géologique
EMPLOI ACTUEL Géologue, chargée de projets dans une compagnie minière du Nord

Originaire de la France, Alizée Lienard a atterri à Chicoutimi alors qu'elle ne savait même pas où se situait la ville sur la carte. «Chicoutimi offrait un échange étudiant pour l'année au complet, et

moi, je voulais partir une année. J'ai dit: "OK, go, on y va!" C'est quand j'ai reçu la lettre qui disait que j'étais reçue que j'ai vraiment cherché où c'était, parce que je ne le savais pas!»

«C'était juste un échange pour obtenir le bac en France. J'étais censée rentrer après un an, puis ça finissait là. Je suis arrivée à Chicoutimi et à l'UQAC, une université qui est reconnue en géologie. Puis, un concours de circonstances a fait qu'une maîtrise professionnelle a démarré pour aider les gens qui n'avaient pas fait le bac au Québec à entrer plus facilement sur le marché du travail. J'ai aimé le Québec, je suis restée... et ça fait dix ans que ça dure!»

C'est lors d'un stage de trois mois à la fin de sa maîtrise qu'elle découvre le Nord. «J'ai eu la chance de partir au Nunavut, puis ç'a été la piqûre. Depuis ce temps-là, j'ai toujours cherché à y repartir. Et, depuis janvier, je travaille au Nunavik!» Obtenir un emploi dans de grosses structures comme celles qui opèrent dans le Grand Nord n'est pas toujours évident. «Même si j'ai fait mon stage là-bas, je n'ai jamais réussi à remettre même un petit doigt dans la porte. Je travaillais pour une compagnie du Saguenay et le contrat que j'avais ne me convenait plus. Et une journée, vive les réseaux sociaux professionnels, il y a une offre qui est passée, pour une compagnie du Nunavik que je ne connaissais pas. J'ai postulé et j'ai été retenue. Je pense que c'était juste le bon moment!»

Son travail l'amène à travailler par rotations, c'est-à-dire qu'elle habite sur son lieu de travail pendant deux semaines, puis elle retourne chez elle, en congé, pendant deux semaines, et ainsi de suite. Est-ce un ajustement difficile? «Depuis que je travaille, à part une année à Val-d'Or, où je travaillais pour une minière qui était localisée là-bas, j'ai toujours fait des rotations. Et, en fait, c'est cette année-là que ç'a fait: "Non, ça ne marche pas... ben, en tout cas, pas pour l'instant." On s'habitue à ce genre de rotation. C'est sûr que moi, c'est facile, j'ai un conjoint, j'ai des amis qui font pratiquement tous ce genre de chose. Mais mes amis qui sont célibataires, pour eux, c'est plus difficile, au niveau des relations, parce que tout va très vite. Si tu n'es pas là deux semaines, la fille, elle passe à autre chose!»

Dans ce contexte, comment gérer des tâches aussi simples que faire son épicerie, son lavage, ou arroser ses plantes? «Les plantes, c'est mon amie qui vient s'en occuper!» dit-elle en riant. Son conjoint travaille également en rotation, ce qui aide. «On est pas mal sur les mêmes rotations, sauf l'été, parce qu'il travaille pour un consultant, il se promène beaucoup plus. Et là, avec les feux de forêt qu'il y a eus, il est sur la *go* pas mal tout l'été. Il rentre ce soir. Puis on repart les deux

en même temps, mais lui, il ne re-rentre pas en même temps que moi, ça va être décalé un peu, ça va se replacer pendant l'hiver.»

Lorsque tu travailles en rotation, tu dois être prêt à vivre en communauté. «On vit avec nos collègues la moitié de l'année, puis on vit à la maison l'autre moitié. Quand on est sur des camps, on a souvent des chambres de deux. Il y a une cuisine au milieu du camp, et tout le monde va manger là. Où je suis, c'est comme un petit village. Les ailes sont faites en conteneurs, on a chacun notre petite chambre, puis on va tous manger à la même place. C'est sûr que juste travailler, manger, et partir dans sa chambre, des fois c'est plate un peu, mais il y a quand même des commodités. Où je travaille, il y a un petit gym, il y a de quoi faire des jeux. On peut rester à la cafétéria autant de temps qu'on veut, on joue aux cartes ou des affaires de même. Les gars amènent leur petite console, puis on se plogue sur des écrans. On vit avec des gens qu'on ne connaissait pas deux semaines avant!»

Et parfois, le lieu de vie peut être plutôt surprenant… «Mon conjoint et des amis ont eu des contrats où, tu arrives là, tu as des espèces de tentes, puis il n'y a pas de commodités. T'es perdu loin, t'es six sur un camp, et tu fais ta vie. Je n'ai pas eu cette chance-là.» Elle aimerait vivre ce genre d'expérience un jour. «C'est un peu ce qui fait le *thrill* du métier!»

Si Alizée est géologue, tu n'as pas besoin de faire ce métier pour travailler en rotation. «Là où je travaille, il y a des mécaniciens, des soudeurs, des infirmiers… Il faut qu'on mange, il y a des gens qui font la cuisine et qui sont sur le même mode de vie que nous.» Elle explique que les gens habitant en région connaissent plus souvent ces perspectives d'emploi que ceux qui viennent de la ville.

Et, fait non négligeable, Alizée mentionne qu'il s'agit d'emplois très bien rémunérés. «C'est très payant. Ce sont des emplois où le monde paie, parce que ça demande des sacrifices, quelque part. C'est bien de faire ça quand on est jeune. Avec des familles, c'est plus difficile. Je connais des gens qui l'ont fait un temps, même avec des enfants, parce qu'ils avaient un conjoint qui travaillait sur un horaire normal. Puis, des fois, c'est juste bien de l'essayer, aussi. L'essayer, et l'adopter si ça marche. Avec l'âge, les rotations, c'est parfois moins confortable aussi. Là, je fais beaucoup de bureau avec la charge de projet. Mais, par exemple, cet été, on est sur un *mood* un peu différent, on fait de la prospection, on se promène dans la toundra, on fait de la cartographie d'affleurements, on observe, on essaie de trouver de nouveaux gisements par la surface, pour avoir des idées de types de forages. Je

ne pourrai pas faire ça, à moins que je sois très, très en forme à 50 ans, ce que j'espère. Je sais qu'il y en a qui sont tellement passionnés qu'ils continuent d'aller sur le terrain à 60 ans. Ils ne font plus ça à l'année longue, mais ils continuent de temps en temps.»

Pour l'instant, elle ne se voit pas arrêter. «C'est payant, j'ai du fun, et j'ai deux semaines de congé par mois!»

---

44. protecteurducitoyen.qc.ca/fr/conseils/capsules/travail-enfant-14-ans-que-permet-la-loi
45. www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/tv.action?pid=1410004501
46. lactualite.com/finances-personnelles/petit-guide-de-survie-pour-cumuler-deux-jobs/
47. cffp.recherche.usherbrooke.ca/outils-ressources/guide-mesures-fiscales/bareme-imposition-particuliers/
48. linkedin.com/feed/update/urn:li:activity:7080130279616466944/avec des chiffres peaufinés grâce à l'outil calcule.ca/side-hustle
49. assets.airbnb.com/help/Airbnb-Tax-Guide-2023-Canada-French.pdf
50. www.budget.finances.gouv.qc.ca/budget/outils/teletravail-fr.asp
51. immi.homeaffairs.gov.au/visas/getting-a-visa/visa-listing/work-holiday-417 (en anglais)
52. protegez-vous.ca/loisirs-et-famille/comment-preparer-une-annee-sabbatique-ou-un-long-voyage

Être employé, pigiste ou entrepreneur?

Bien que ce livre s'intéresse aux emplois «hors normes», ça ne signifie pas un seul type de carrière. Si tu as un profil entrepreneurial, mais que tu n'as pas l'envie ou les ressources pour te lancer en affaires, il existe également le profil «intrapreneur».

INTRAPRENEUR

Employé qui développe des projets dans une organisation.

Peut-être est-ce le meilleur des deux mondes, pour toi! **Tu veux absolument travailler à ton compte? Cette section est pour toi** Premièrement, faisons la distinction entre pigiste (travailleur autonome) et entrepreneur.

PIGISTE (OU TRAVAILLEUR AUTONOME)

Un pigiste n'a pas d'employeur à temps plein. Il effectue des mandats pour des clients afin de générer son salaire.

ENTREPRENEUR

L'objectif d'un entrepreneur est de faire vivre et rayonner son projet, plus grand que lui ou ses clients. Il peut travailler seul (en étant solopreneur) ou avec une petite équipe. Il pourrait déléguer pour se concentrer sur le développement de l'entreprise plutôt que sur les tâches du *day to day*.

Fiscalement, il y a bien sûr plusieurs complexités et il est impossible de toutes les décrire ici, mais c'est aussi une question d'état d'esprit, de priorités. Que répondrais-tu à la question: «Que fais-tu dans la vie?» «Je travaille à la pige pour X, Y et Z clients» ou «J'ai une entreprise qui offre X, Y et Z services/produits»? Selon ton choix, tu as la réponse.

Un pigiste exploite ce qu'on appelle une entreprise individuelle. C'est très simple à mettre sur pied. En fait, si tu travailles en utilisant ton prénom et ton nom de famille, tu ne dois même pas t'immatriculer au Registre des entreprises. Si tu as un nom d'entreprise, par exemple «Sandra la luthière», tu dois le faire. C'est facile et le coût est minime.

Sur le plan fiscal, une entreprise individuelle est comme un particulier: tu peux bénéficier de certains crédits d'impôt et utiliser les dépenses de ton entreprise pour réduire l'impôt que tu dois payer. Ça signifie aussi que tu vas retirer tous les profits de ton entreprise… mais également subir les pertes, s'il y en a! Si tu fais faillite, tes biens personnels pourront être utilisés pour payer les créanciers.

De plus, à moins de payer toi-même pour des régimes, tu n'auras pas accès aux avantages sociaux typiquement offerts par les employeurs, comme des vacances payées ou des congés de maladie. Tu seras aussi responsable de vérifier si tu as besoin d'assurances pour exploiter ton entreprise (et de les payer, si c'est le cas) et de mettre de l'argent de côté pour ta retraite.

Comme exploitant d'une entreprise individuelle, tu peux travailler seul ou engager d'autres pigistes et même avoir des employés (tu devras alors respecter toutes tes obligations d'employeur). Tu peux donc te lancer pratiquement sans paperasse, puis immatriculer et enregistrer ton entreprise individuelle et t'inscrire aux fichiers de taxes lorsque ça devient nécessaire[53]. Ensuite, rien ne t'empêche de changer de forme d'entreprise, par exemple en t'incorporant, si ton chiffre d'affaires ou ton type d'entreprise le demande.

Être pigiste ou entrepreneur peut être le pire comme le meilleur choix pour toi. Selon moi, le côté le plus positif est la flexibilité que ça permet d'avoir. Toutefois, pour plusieurs, c'est plutôt une source de stress! De plus, se lancer signifie souvent quelques années de vaches maigres en début de carrière, et parfois même un certain temps à perte. En effet, tu n'auras aucun salaire garanti (quand tu as une compagnie, tu peux te payer comme employé, cependant). Et, en plus, plusieurs des tâches que tu devras accomplir seront non payées ou coûteront de l'argent, si tu décides de les déléguer.

- Faire des démarches pour obtenir de nouveaux clients ou de nouveaux contrats.
- Négocier (c'est parfois très long).
- Lire (et faire relire par un avocat) des contrats.
- Facturer des clients.

- Faire des suivis (par exemple, lorsqu'un client ne paie pas).
- Gérer tes finances, tes dépenses professionnelles, les taxes et les impôts.
- Prévoir le temps suffisant pour gérer ta boîte de courriels, faire des envois postaux, acheter le matériel de bureau nécessaire, etc.
- Gérer ta présence en ligne (essentielle dans certains milieux).
- Faire du réseautage et assister à des formations (en ligne ou en personne).

Bref, quand tu es pigiste ou entrepreneur, travailler quarante heures par semaine ne signifie pas que tu seras payé quarante heures à un salaire fixe. Plusieurs de tes heures travaillées ne seront pas facturables! De plus, comme Michel Cordey l'a mentionné à la page 59, si tu ne travailles que sur tes mandats en cours, tu pourrais te retrouver sans projet à venir et, donc, sans entrée d'argent prévue. Tu dois toujours regarder ce qui s'en vient et prévoir en conséquence.

Profite de ta liberté pour améliorer tes conditions de travail, mais assure-toi que c'est libérateur, pas stressant. **Prévoir assez de temps pour tous tes clients et toutes les tâches connexes sans sacrifier ta vie personnelle, ce n'est pas aussi facile que tu pourrais le croire.** Avant d'adopter ce mode de travail, tu dois te poser plusieurs questions. Vas-tu être capable d'arrêter de travailler pour passer du temps avec ta famille et tes amis, s'il n'y a pas d'heure de fin préétablie? Risques-tu de travailler les soirs et les week-ends, au détriment de ta vie personnelle? Seras-tu en mesure de prendre des journées de congé maladie en sachant que celles-ci ne sont pas rémunérées? Et n'oublie pas que tu n'auras pas deux semaines de vacances payées! Dirige-toi à la page 95 pour d'autres conseils sur la gestion d'horaire.

QUELLES CARRIÈRES SE PRÊTENT À LA PIGE OU À L'ENTREPRENEURIAT?

Commençons par une évidence: ce ne sont pas tous les emplois qui peuvent être faits à la pige. Difficile d'être une caissière travailleuse autonome! Ce choix est souvent réservé aux emplois de type «col blanc» ou indépendants. La gestion de réseaux sociaux, la traduction, l'entrée de données, la transcription, la programmation, le tutorat, le

gardiennage d'animaux et l'aménagement paysager sont de bons exemples de tâches qui s'effectuent à la pige. Tu peux aussi offrir tes services comme consultant dans ton domaine. Bien sûr, tu peux trouver des clients dans ton réseau, mais plusieurs sites sont spécialisés dans le partage de compétences à la pige, comme Fiverr ou Upwork.

Si la carrière que tu convoites peut être effectuée à la pige, voici quelques pistes pour t'aider à déterminer si tu t'y plairais.

- Est-ce qu'un horaire stable est positif ou négatif à tes yeux?
- Est-ce que travailler sans collègues te semble comme un cadeau du ciel ou le pire cauchemar?
- Es-tu satisfait de ton salaire actuel (si tu as un emploi)?
- Est-ce que tu aurais déjà des clients en te lançant à ton compte?
- Es-tu prêt à faire «toute autre tâche connexe» sans nécessairement être rémunéré?
- Es-tu à l'aise de faire du démarchage pour obtenir des clients et de la visibilité?
- Comment vivrais-tu avec des entrées d'argent incertaines?
- Est-ce que tu as mal au cœur juste à penser devoir t'enregistrer aux taxes?
- As-tu un plan B?

Le but de cet exercice est de déterminer, de la façon la plus objective possible, une décision qui ne pourrait être plus subjective!

Finalement, rappelle-toi que tu peux avoir le meilleur produit ou service au monde, mais si personne ne sait qu'il existe, s'il ne génère pas de revenus, ça restera un hobby, pas un emploi. Un truc que j'ai appris à la dure est que jusqu'à ce que les gens te paient, tout ce que tu as, ce sont des suppositions. Oui, tu peux faire des études de marché et des sondages, demander l'avis de tes amis et de ta famille, mais rien n'est garanti. **Tu dois bien vivre avec ce risque.**

LANCER SON ENTREPRISE

Au cours des dernières années, l'entrepreneuriat est devenu de plus en plus valorisé. Selon l'étude *La génération Z du Québec et sa vision du milieu de travail* d'Academos, le choix de carrière le plus populaire des

Z serait même l'entrepreneuriat[54]! Entre autres grâce à des émissions comme *Dans l'œil du dragon, Dragons' Den* et *Shark Tank*, ce choix semble aussi de plus en plus accessible.

Qu'est-ce que ça implique, concrètement? J'ai demandé à Chloé Ouellet, cheffe propriétaire du restaurant gastronomique Au Pâturage, situé à Sainte-Perpétue, un petit village de 800 habitants dans le Centre-du-Québec et, surtout, une entrepreneure née, comment et pourquoi elle a lancé ce projet, sachant que la restauration n'est pas réputée être un domaine facile. Voici ce qu'elle avait à dire.

NOM Chloé Ouellet
ÂGE 28 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEP en cuisine, AEC en entrepreneuriat
EMPLOI ACTUEL «Plaisir!», plus sérieusement, cheffe propriétaire, Au Pâturage

Quand Chloé était jeune, elle croyait que le parcours professionnel «normal» était d'ouvrir une entreprise. Il faut dire que ses parents étaient eux-mêmes entrepreneurs. «Quand tu es enfant, des fois tu veux être pompier, tu veux être peu importe… moi je pensais qu'il fallait travailler un petit peu en attendant d'avoir son entreprise. Je ne savais pas ce que serait mon entreprise, mais dans ma tête, c'était ça, à 7-8 ans!» D'ailleurs, à 8 ans, elle a créé son premier emploi entrepreneurial dans sa Gaspésie natale: elle cueillait et vendait des fraises!

Par ailleurs, même si l'entrepreneuriat a toujours été une évidence pour elle, travailler en gastronomie ne l'a pas été. «Mes parents mangent des steaks bien cuits et du pâté chinois!» Elle explique que, comme il y avait peu de choix alimentaires à la maison, elle s'en contentait, même si elle n'était pas fermée à l'idée de goûter de nouvelles choses. Puis, sa sœur a obtenu un emploi dans un restaurant et lui a proposé de faire la plonge. «J'avais 14-15 ans, je suis allée un soir, puis j'ai fait tout l'été, et après, je suis montée en cuisine, le chef me faisait goûter plein d'affaires, du poisson, des fruits de mer… On en a toujours un peu mangé chez nous parce qu'on vient de la Gaspésie, mais là, je goûtais tout ce qui rentrait, juste pour le fun! Et finalement, j'ai découvert que j'aimais vraiment ça!»

La restauration lui rappelle beaucoup sa première passion, le sport. Plus jeune, elle a pratiqué le patin de vitesse et le soccer au niveau semi-professionnel, avec Équipe Québec. C'est ce qui l'a gardée intéressée à l'école, d'ailleurs. «C'est toujours de la pression, il faut

toujours que tu sois à ton meilleur. C'est super différent, mais super similaire en même temps. Il faut que tu aies une rigueur quand tu fais de la gastronomie. Le sport, c'est le même principe.»

Si elle avait voulu poursuivre dans le sport, elle aurait dû déménager à Montréal. «Et sans le sport, l'école, c'était trop plate pour moi.» Elle a donc quitté l'école à 14 ans pour entrer sur le marché du travail. «J'ai commencé à travailler, après ça, j'ai trouvé ce que j'avais envie de faire. Je suis retournée un petit peu à l'école, puis j'ai commencé à faire de la restauration à la plonge dans un restaurant de Matane. Ensuite, je suis allée faire mes études à Québec à l'école hôtelière, et je suis partie étudier en France trois mois, grâce à des stages. Quand je suis revenue, j'ai fait un an à l'École d'entrepreneuriat de Québec pour regarder ce que je voulais faire. J'avais 20-21 ans dans ce temps-là, puis avant mes 22 ans, j'avais lancé ma première *business*: je faisais du traiteur et du chef à domicile.»

En 2019, elle visite le local qui deviendra plus tard Au Pâturage. «J'y suis allée pour la première fois lors d'un événement. Ça s'appelait le Théâtre du Coq, dans le temps. On y a fêté les 60 ans de mon ancien beau-père. Il faut dire que je suis arrivée à Sainte-Perpétue parce que Maude, mon ancienne copine, qui était aussi mon associée, venait du village et qu'elle reprenait la ferme familiale.»

«Je niaisais avec un des messieurs de la fête qui est un homme d'affaires au village. Ils ne faisaient plus de théâtre dans la bâtisse. Ils faisaient du bingo le vendredi soir. Et là, dans la semaine, il nous appelle et il dit: "Voudriez-vous la bâtisse? On va vous la vendre!" C'était en février, puis, en avril, on est passées chez le notaire. Il n'y avait rien de prévu là-dedans. Le plan d'affaires n'a jamais existé. Je faisais le traiteur à partir de mon appartement. J'avais une pièce qui était dédiée à ça. On a calculé le projet en se disant que si je continuais à faire du chef à domicile en attendant qu'on réussisse à faire quelque chose avec la bâtisse, j'aurais plus grand. À la base, c'était juste ça. On fait du traiteur, ça se paie, c'est correct. On aurait une place pour organiser des événements des fois. Et, petit à petit, on a commencé à monter le resto et la vision qu'on voulait en arrière de tout ça.»

Quand la pandémie frappe, le projet prend l'eau. Mais Chloé, jamais à court d'idées, en profite pour ouvrir une poissonnerie avec Maude, leur «projet COVID». Aujourd'hui, la poissonnerie a été vendue. Chloé ne garde donc que le restaurant, le traiteur et la ferme maraîchère qui approvisionne le restaurant. Elle est aussi maintenant seule propriétaire de l'entreprise, mais Maude reste impliquée, à la

comptabilité.

Comment se lancer en affaires si jeune, financièrement? Maude explique: «On a eu du *love money* de ma famille. Mais Chloé, elle aurait trouvé l'argent d'une façon ou d'une autre. C'est une fille de *business*!»

Chloé a néanmoins dû faire preuve de créativité pour réaliser son projet. «Je me suis promenée partout au Québec pour aller chercher des équipements de cuisine. Maude était écœurée que je sois la reine de Marketplace, de Kijiji, des reprises de finances, d'un bord puis de l'autre.» Pour fournir son restaurant, elle a créé sa propre ferme maraîchère. L'accessibilité à la terre étant un enjeu, «on essaie de faire du bon voisinage», précise-t-elle. Les échanges de services ont été nombreux. «Je comprends qu'on n'a pas de compétition, mais on pourrait nous prendre pour des gens hautains parce qu'on fait de la gastronomie dans un petit village, et moi, tout ce que je veux, c'est démocratiser tout ça. J'ai envie que ce soit accessible. Les gens, ils nous apprécient. On donne le plus qu'on peut pour notre communauté.»

Maude complète: «Dans un village, c'est plus facile parce qu'on a un entourage. Il y avait ma famille. Un mononcle qui ne fait rien un mercredi et qui conduit un *pick up* et un *trailer* pour aller chercher de l'équipement, c'est facile à trouver quand les gens t'apprécient. On avait de l'espace de rangement, on s'est servies de ça. Des choses qui sont plus difficiles à faire à Montréal et à Québec, mettons.»

Elles ont aussi usé de beaucoup d'huile de coude. «J'ai 80 chaises que j'ai peinturées une par une à la main avec une madame, parce qu'elles étaient vertes. Mais on ne voulait pas de chaises vertes. C'est cher, des chaises! Tout peinturer, ç'a pris trois jours. Toute la démolition, c'est nous qui l'avons faite!»

Maude résume: «On avait du temps, mais pas d'argent.» **Car, même si «faire de l'argent» n'est pas l'objectif numéro un, une entreprise doit être profitable pour réussir.** Chloé explique: «Autant je suis créative, je suis cheffe, autant le côté *business* est important. Ce n'est pas dans mes valeurs de faire de l'argent, mais mes valeurs, ce n'est pas d'en perdre non plus. Je vais l'investir si j'en fais. Je vais être contente d'en avoir pour pouvoir faire plus de projets, avoir plus de gens autour de moi. Et faire grossir tout ça.»

«Souvent, on dit qu'on ne finance pas la restauration. Mais nous, on a réussi à prouver qu'on est capables d'avoir un restaurant rentable et de se faire financer.» Le *timing* a aussi joué dans le succès que Chloé obtient aujourd'hui. Sa participation à l'émission *Les Chefs!*, une

décision de dernière minute, était fraîche dans la tête des gens lorsque le restaurant a ouvert. «On a un jeu pendant le service, toute l'équipe contre moi: compter le nombre de fois où les gens me parlent des *Chefs!*. Ça fait cinq ans et je m'en fais parler cinquante fois par fin de semaine. Ç'a vraiment eu un bel impact. On en rit, parce que je conte toujours les mêmes histoires et, ici, c'est à aire ouverte! Si je prends du recul, c'est la plus belle chose qui aurait pu nous arriver. Quand tu n'as pas fait *Les Chefs!*, si tu ouvres un nouveau restaurant, les gens vont dire: "On pourrait peut-être l'essayer." Mais si tu as fait *Les Chefs!*, ils disent: "On VA l'essayer."»

Malgré tout, son côté perfectionniste l'empêchait de se mettre de l'avant trop tôt. «Je ne voulais pas faire de pub au début, parce que je ne voulais pas me planter. Je voulais exécuter la vision que j'avais pour cette place-là. Tu peux vouloir partir gros, mais si c'est plein les trois premières semaines et que tu n'es pas bon, tu viens de tout gâcher. Moi, j'ai pris quatre ans à construire ça, sauf que ç'a été quatre ans d'apprentissages qui ont mené à la vision de ce projet. Là, je suis fière de le montrer et je suis fière que ce soit plein. On le dit toujours avec la gang: on vit le rêve!»

Depuis ses débuts, l'humain est au centre de ses préoccupations. Il était très important pour elle, malgré la réputation difficile de la restauration, d'être une employeuse de choix. «Je reçois des CV et les gens disent: "Je veux venir travailler Au Pâturage." Tout le monde ici a un bon salaire. Personne n'est en bas de 20 $. On sépare le pourboire avec toute la cuisine, aussi. Le pourboire, ça ne les rend pas pauvres! On a un menu à prix fixe quand même élevé avec un nombre de clients fixes. Ça aide beaucoup. On a un *party staff* en Gaspésie à mon chalet chaque année. Toutes les semaines, on a un bac de légumes *staff*, tout le monde repart avec des légumes. Ce sont des petits avantages, mais au final, ça fait toute la différence. On travaille tous quatre jours par semaine. Tous sauf moi. J'essaie de les faire passer un peu avant moi... Parfois, ça devient un défaut, mais eux, ils sont reconnaissants.»

Finalement, Chloé y revient souvent: il faut avoir confiance pour être entrepreneur, car le succès n'est pas immédiat. «Au début, les gens appelaient, et puisque c'est un restaurant de village, ils disaient: "On va prendre une pizza garnie." Puis là, tranquillement, pas vite, tu expliques aux gens ton concept, ton menu. Le monde pourrait dire que c'est une histoire à succès, mais au début, on était toutes seules ici. Il y a des gens qui me disaient en pleine face: "Ça ne marchera jamais." Ils ne se gênaient pas. Ils étaient là: "Tu penses vraiment que tu vas

réussir? Il va falloir que tu fasses des burgers, des tartares si tu veux que ce soit plein ici." Il y a juste moi qui y croyais. Même les clients, ils venaient, et ils étaient juste 10 dans la salle. Ils me demandaient: "Comment tu fais?" Je répondais: "Un jour, ça va être plein."» Chloé termine ainsi: «On dit qu'un restaurant assure son avenir en franchissant les cinq ans. Il me reste neuf mois. Puis, après ça…» Son rire laisse comprendre qu'elle n'a pas fini les projets.

REPRENDRE UNE ENTREPRISE

Et si la solution n'était pas de lancer ton entreprise, mais bien d'acheter une entreprise existante à des gens qui prennent leur retraite ou qui veulent simplement passer à autre chose? C'est ce qu'Anna-Kim Fournier a fait en achetant un camping en Gaspésie, sa région natale.

NOM Anna-Kim Fournier
ÂGE 36 ans
NIVEAU D'ÉTUDES ASP en lancement d'entreprise
EMPLOI ACTUEL Propriétaire d'un camping avec chalets à louer, Mer et Montagne, du restaurant Shack à guédilles et du bar le Shack à slush

Anna-Kim n'était certainement pas prédestinée à devenir propriétaire d'un camping: «Je n'ai pas besoin d'eau, je n'ai pas besoin d'électricité, mais j'ai besoin d'un lit. Et du camping dans une tente, ça ne marche vraiment pas avec moi. Ça me crée de l'anxiété!»

La native de Madeleine-Centre, en Gaspésie, a quitté sa région natale à 16 ans pour déménager à Montréal: «Je ne pensais jamais revenir m'installer ici. C'était un gros *no-no*. Ça m'a même pris deux ans avant de revenir voir ma famille. Je ne voyais plus le beau, je ne voyais pas la chance que j'ai eue de vivre ici et de grandir dans un environnement sain. Puis, à partir de mes 25 ans, j'amenais mes amis chaque été, parce que je n'avais pas de permis, il fallait que je trouve un conducteur pour venir voir ma famille. C'est là que j'ai redécouvert mon amour pour la Gaspésie, pour la mer, pour les baleines, pour le bois, pour tout ça.»

Celle qui fréquentait beaucoup le monde des bars à Montréal et qui avoue projeter l'image d'une «petite princesse qui aime sortir» apprécie aussi la nature. «Je n'ai aucun problème à être dans la

bouette, ça ne me dérange pas de fendre du bois et je trouve ça très drôle de conduire un quatre-roues. J'ai apprivoisé la nature, les choses vraiment simples qui peuvent rendre heureux et qui ne coûtent pas grand-chose. À partir de mes 25 ans et jusqu'à mes 30 ans, j'ai réappris à aimer tout ça et à moins aimer le reste. Tout ce qui va vite, trop de monde, ça ne me tentait plus. De fil en aiguille, j'ai commencé à prendre mes vacances au camping, ici. Je louais un petit chalet au bord de la mer. Chaque fois, mon cœur se brisait quand je m'en allais et que je laissais mes parents derrière. À un moment donné, je me suis dit: "Je ne reviens plus tant et aussi longtemps que je ne déménage pas." Je me suis donné deux ans.»

Elle mentionnait souvent aux propriétaires du camping son intérêt à reprendre l'entreprise, lorsque l'heure de la retraite sonnerait. Puis, ceux-ci ont commencé à avoir des problèmes de santé. «Ç'a pris deux ans pour faire tout le processus de plan d'affaires, les études, l'achat, la reprise d'entreprise. En 2019, on a ouvert pour la première saison du camping et chalets Mer et Montagne à Madeleine. On a changé le nom pour rajeunir l'image, et la clientèle par le fait même. On s'est mis sur les réseaux sociaux. Ça se passe super bien depuis. C'est notre cinquième saison.»

Malgré tout, acheter une entreprise n'a pas été une mince tâche. «Ç'a été vraiment un gros *up and down* d'émotions. Je n'avais jamais fait de plan d'affaires. Je ne savais pas comment ça fonctionnait. Une chance que j'avais fait un cours en lancement d'entreprise, parce que ça m'a donné des outils et une base quand même concrète. Avant, j'étais directrice de la restauration et j'avais 150 employés, mais il y avait tout le temps quelqu'un en haut qui pouvait répondre à mes questions. Tandis que là, en reprise d'entreprise, c'est un peu plus complexe. Les gouvernements ne nous la donnent pas facile. Les anciens propriétaires ont beaucoup, beaucoup, beaucoup été là pour nous montrer comment ça fonctionnait! En région, on a un avantage, surtout pour ce qui est de la restauration et du domaine du tourisme, il y a des fonds pour ça, peut-être contrairement aux villes. En reprise d'entreprise, si tu as un plan d'affaires qui est solide, ils vont te prêter les sous. Ce n'est pas si difficile que ça, mais il faut que tu aies les reins solides quand même! Il faut que tu sois prête à répondre à des questions et à trouver des solutions assez rapidement. J'ai trouvé vraiment ardu de reprendre une entreprise à l'âge que j'ai, j'avais 30 ans et j'avais l'air plus jeune. C'était compliqué d'être une femme à ce moment-là. C'est peut-être quelque chose qui me suit depuis un petit bout aussi. Dans les entreprises où j'ai travaillé, c'était tout le temps: "Non, non, non, on ne veut pas de femmes en gestion."»

Puisque l'entreprise qu'elle reprenait était enregistrée et non incorporée, on lui a même suggéré de se marier avec son partenaire de l'époque pour ne pas être la seule responsable du projet (!), ce qu'elle a fait. Ce qui a complexifié son divorce, quelques années plus tard…

Si elle avait à recommencer, elle ferait affaire avec le Centre de transfert d'entreprise du Québec (CTEQ) pour se faciliter la tâche. «Il n'y a pas beaucoup d'entrepreneurs qui connaissent cet organisme-là, qui aide les reprises d'entreprises, qui aide les entrepreneurs à vendre, mais aussi les entrepreneurs à racheter.»

Aujourd'hui, l'entreprise est incorporée et Anna-Kim est associée avec son meilleur ami. «J'étais avec mon ancien mari quand on a ouvert. C'était un projet à deux, mais c'était beaucoup trop grand. Donc, j'ai appelé mon meilleur ami, quelqu'un qui n'était pas impliqué émotionnellement dans le projet, pour qu'il vienne nous donner un coup de main.»

La pandémie lui a offert une nouvelle occasion d'affaires. «En région, il y a beaucoup d'entraide, beaucoup de partage. L'esprit de communauté est là, et sincèrement, c'est magnifique. En revanche, les services ferment tôt. Vraiment tôt. En plus, pendant la COVID, le dimanche, c'était fermé, le samedi ça fermait à 16 heures, les restos, c'était compliqué… On s'est mis à faire du prêt-à-manger pour nos clients. L'année suivante, on a ouvert un petit resto, le Shack à guédilles. Puis, on allait construire une nouvelle réception, et je cherchais une façon de la rentabiliser. Je suis une fille de bar, je travaille 7 jours sur 7 l'été pendant trois mois et demi, je ne peux pas aller voir des spectacles, des festivals, je ne peux pas faire ben des affaires, donc je me suis dit: "Je vais faire mon fun chez nous." Ç'a pris beaucoup de débrouillardise. Mon permis d'alcool n'a pas été facile à recevoir, ils m'ont dit non trois fois. J'ai une tête dure, je n'accepte pas le non s'il n'y a pas de raison. Je me suis battue, puis je l'ai eu, mon plus petit bar du Québec! On ne voulait pas être "juste un bar". En fait, moi, je travaille pour voyager. Donc, je me suis servie de mes nombreux voyages pour créer des cocktails avec les distilleries du coin et d'ailleurs au Québec, pour concocter des slushs pour adultes attrayantes.»

Être entrepreneure la force à apprendre constamment. Électricité, plomberie, rénovation, même gestion des médias sociaux, comptabilité… «J'ai suivi une formation de cinq mois sur les réseaux sociaux, sur le marketing aussi. Ça m'aide, oui, mais en même temps, je n'ai pas le temps de le mettre en pratique, parce que je fais mille et une autres affaires pendant ma saison. J'ai aussi commencé un DEP en comptabilité, je me suis rendue jusqu'aux impôts…» Si elle spécifie

qu'elle ne l'a pas terminé, c'est que ce n'est pas la première fois qu'elle entame des études. Elle a commencé un DEC en théâtre, un DEP en service professionnel de la restauration et un ASP en sommellerie. «J'avais une super belle moyenne au secondaire. Quand je suis arrivée au cégep, j'ai tout coulé mes cours, ça ne marchait pas pantoute.»

Ça ne l'empêche pas d'aimer apprendre. «J'essaie d'emmagasiner le plus d'informations possible pour être le plus autonome possible. Mais même si j'ai une petite entreprise qui dure trois mois, trois mois et demi, il y a des choses que je ne peux pas faire. Il faut que je choisisse mes combats. Avec mon associé, je fais tout ce qu'il ne veut pas faire, lui fait tout ce que je ne veux pas faire. Bien s'entourer, ça aide beaucoup. Je ne pourrais jamais faire ça toute seule, jamais, jamais. Je pense que la clé là-dedans est de reconnaître ses forces et d'essayer d'améliorer ses petites lacunes. L'hiver, c'est un peu plus tranquille. Je fais beaucoup de demandes de subventions. J'ai quand même vingt-deux ans d'expérience en restauration!»

«Même si j'ai des employés maintenant, je n'ai pas de congé. Si je veux un congé, je dois fermer mon cellulaire et prendre le risque que tout saute derrière moi! On est là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sauf quand on fait dodo... mais encore là, il faut être disponible si jamais il y a une urgence! C'est un peu spécial comme vie. Ça va faire cinq ans et je m'adapte encore aujourd'hui...»

Elle termine en disant: «Je pense qu'on ne sait pas à quel point on est capable d'accomplir des choses quand on aime ça. L'école, je pensais que c'était facile. Finalement, ce ne l'était pas du tout. Puis, je pense que c'est correct aussi d'apprendre ailleurs. Je gagne bien ma vie, je fais ce que je veux, je voyage partout dans le monde quand ça me tente, je suis heureuse, j'ai un toit sur la tête et je mange tout ce que je veux, quand je veux... Qu'est-ce que je veux de plus? Rien!»

MA RÉALITÉ ENTREPRENEURIALE

Ma réalité entrepreneuriale est très différente de celle de Chloé et de celle d'Anna-Kim et pourrait être très différente de la tienne, selon l'industrie dans laquelle tu évolues ou évolueras. J'ai une entreprise numérique, ce qui signifie que tout part de mon site web. La première étape de mon aventure a été d'aller chercher le trafic nécessaire pour faire de mon blogue une source de revenus. La monétisation n'arrive pas magiquement! Oui, tu peux lancer un blogue dans le but d'en vivre, mais, comme pour toute entreprise, tu dois avoir un plan. Et comme dans plusieurs métiers, tu as des règles à suivre.

Ce qui me fait toujours rire, c'est la question que les gens me posent le plus souvent: ils ne veulent pas savoir ce que je fais comme tel, mais plutôt… combien d'argent je gagne! Il me semble que ce genre de question n'est jamais posée à propos de métiers plus «traditionnels». C'est quand la dernière fois que tu as demandé à ton médecin de famille son salaire annuel? Les questions que je reçois sont souvent tellement indiscrètes que j'ai de la difficulté à croire que les gens ne se sentent pas un peu mal de les poser! Dans un but de transparence, voici quelques données. En 2022 (la dernière année complète au moment d'écrire ces lignes), mes revenus étaient divisés comme suit.

- Publicité de type «*display*» (bannières et vidéos) sur mon site web: 67%
- Boutique (y compris un programme d'apprentissage et une formule d'abonnement de style Patreon): 18%
- Livres: 5%
- Conférences: 4%
- Affiliation: 3%
- Contenu commandité: 2%

La publicité est ma plus grande source de revenus et une grande partie de la raison pour laquelle je blogue à temps plein. Je dis souvent «pas de pub, pas de blogue». En tant que créatrice de contenu, j'aime mieux la publicité de type «*display*» que les autres formes de publicité, comme le contenu commandité. J'ai choisi d'être blogueuse et non rédactrice pour un magazine ou un autre site web pour écrire dans un style qui me plaît et pour choisir mes sujets. La publicité me permet de faire exactement ça. Grâce à cette source de revenus, je peux écrire ce que je veux, sur les sujets que je veux, dans le style que je veux, et tant qu'il y a des lecteurs, je gagnerai de l'argent. Mon but est donc de créer le meilleur contenu possible pour qu'il y ait le plus de gens possible sur mon site web. N'est-ce pas fabuleux? Pour gagner de l'argent de cette façon, il faut cependant un bon lectorat. À titre d'exemple, ma régie de publicité requiert d'avoir 50 000 visites mensuelles.

Quand j'ai fait une ASP en lancement d'entreprise, mon objectif était de créer une ligne de produits faits au Québec et offerts à petits prix. Et finalement… j'ai lancé une boutique de produits numériques! J'ai découvert bien vite que la création de produits physiques

demandait beaucoup plus de gestion que ce que j'avais imaginé et que pour obtenir des prix compétitifs de mes fournisseurs, je devais commander des quantités astronomiques. Comment gérer ça sans espace de rangement?

D'ailleurs, comme tu l'as peut-être constaté, je suis loin d'être la seule citée dans ce livre à avoir fait une formation en lancement d'entreprise. Si cette formation t'intéresse, je t'encourage à te renseigner sur la mesure STA (soutien au travail autonome), qui aide à lancer un projet d'entreprise en fournissant de l'encadrement, des conseils et du soutien financier si tu es admissible, par exemple si tu reçois actuellement l'assurance-emploi ou si ton emploi est considéré «à statut précaire[55]». Il existe de nombreuses autres formations, au public comme au privé, pour te donner les outils (et souvent, de l'aide financière) qui t'aideront à lancer ton projet d'entreprise.

Lors de ma formation, quelqu'un a suggéré que j'offre certains de mes produits en version numérique. Ma réponse? «Mais voyons, qui paierait pour un fichier numérique?» Puisque ça ne coûtait rien d'essayer, j'ai ajouté deux produits qui s'y prêtaient bien en version imprimable à la maison et… j'ai été surprise de constater qu'ils sont rapidement devenus plus populaires que les versions papier! La boutique physique n'aura donc duré que le temps d'une collection, mais m'aura permis d'apprendre énormément. Par la suite, j'ai continué à développer des produits numériques, comme des gabarits Excel.

Peu de temps après la création de ma boutique en ligne, le site Patreon est devenu très populaire aux États-Unis. Ce site web permet d'offrir des avantages aux gens qui soutiennent financièrement leurs créateurs de contenu préférés. Puisque j'avais déjà une boutique en ligne, j'ai créé un concept similaire, mais «à la mitaine». Quand j'ai vu que l'abonnement fonctionnait bien, j'ai lancé d'autres projets virtuels. C'est ainsi que j'ai créé L'année qui compte, un programme en ligne que j'offre depuis 2018. C'est ma façon de guider les personnes qui veulent faire du ménage dans leurs finances sans devoir se lancer dans des maths compliquées. J'ai utilisé ma formation en journalisme pour vulgariser des concepts complexes, et les participantes peuvent compter sur des entrevues et des exercices pour les aider à assimiler leurs apprentissages.

Bref, mon aventure dans l'entrepreneuriat a commencé de façon un peu broche à foin! Je te suggère d'improviser un peu moins que moi et d'avoir un plan dès le départ – même si celui-ci peut changer en cours de route. La rédaction d'un plan d'affaires va t'aider à formaliser ton idée et à réfléchir méthodiquement. Ce n'est vraiment pas un exercice

magique. À moins que tu aies besoin de financement, ça peut être un exercice juste pour toi!

Comme mentionné précédemment, même si je n'adore pas cette forme de monétisation, pour plusieurs blogueurs et créateurs de contenu dont PL Cloutier et Emy Lalune, que tu rencontreras aux pages 144 et 149, le contenu commandité est une de mes sources de revenus.

CONTENU COMMANDITÉ

Souvent appelé à tort «contenu sponsorisé», le contenu commandité est une forme de publicité où un créateur collabore avec une marque pour produire du contenu. Ça peut prendre différentes formes, par exemple un billet de blogue financé par une entreprise, un Reel montrant des produits ou une vidéo TikTok sur la visite d'un lieu.

Cela dit, si le *fit* est bon, j'accepte parfois quelques mandats. Finalement, je gagne de l'argent grâce aux liens d'affiliation.

LIENS D'AFFILIATION

Liens menant vers des sites web variés permettant de gagner un certain montant quand quelqu'un fait un achat, comme un vendeur qui gagne une commission. C'est plutôt rare que ça paie plus de quelques dollars à la fois, donc il faut un bon volume de clics et d'achats pour que ça devienne une source de revenus intéressante.

Ce qui est le fun d'un blogue ou d'une plateforme web, c'est que ça ouvre mille et une portes. Ton imagination est la seule limite quand vient le temps de gagner ta vie avec ce projet! Dans mon cas, le blogue m'aura entre autres permis d'écrire des livres, un gros *highlight* des dernières années! Cependant, tu dois savoir que ça demande énormément de temps et que la rémunération n'est pas immédiate (bien que tu reçoives parfois une avance te permettant de bloquer un certain temps dans ton calendrier, tu es payé en fonction du nombre d'exemplaires vendus un an après la publication de celui-ci, comme le veut la norme).

Puisque je suis solopreneure, je m'occupe de TOUT ce qui a un lien avec mon site, de la rédaction à la prise de photos, à la gestion de médias sociaux, la stratégie, etc. Tout l'argent que je gagne va donc dans mes poches... sauf plusieurs milliers de dollars de dépenses professionnelles tous les ans. Oui, une entreprise numérique coûte peu à démarrer, mais les coûts peuvent s'additionner par la suite! Parmi les frais que je dois assumer, il y a:

- hébergement de mes sites web (j'en ai quatre);
- hébergement de ma boutique en ligne + frais de transaction;
- noms de domaine de mes sites web;
- boîte courriel;
- extensions (*plugins*) de mes sites web et de ma boutique en ligne;
- licences de logiciels;
- coût de la main-d'œuvre (développeurs, graphistes, aide administrative, etc.);
- matériel (ordinateur, appareil photo, imprimante, réparations, encre, papier, enveloppes, etc.);
- frais de déplacement (conférences, activités dont je parle sur le blogue, etc.).

Je vais dire ça simplement: mes dépenses professionnelles atteignent les cinq chiffres annuellement, même si je les passe en revue régulièrement pour annuler toutes celles non nécessaires. Ça va vite!

Quand tu es employé, tu ne réalises souvent pas que le travail vient avec beaucoup de dépenses. Quand tu deviens pigiste ou entrepreneur, tu dois assumer ces dernières. Selon ton domaine et ton statut, tes dépenses pourraient être très différentes des miennes et tu pourrais ouvrir des comptes bancaires professionnels distincts de tes comptes personnels pour bien gérer le tout.

Il est parfois tentant de déclarer de nombreuses dépenses pour essayer de payer moins d'impôts. Cependant, si tu en as beaucoup, tu risques davantage de te faire auditer et certaines pourraient finalement être refusées... S'il est dans tes plans à court ou à moyen terme d'acheter une voiture, un condo, une maison, tes revenus sont importants pour déterminer l'hypothèque ou le prêt auquel tu auras droit. Si tu déclares tellement de dépenses que tu as des «revenus» de 5000 $, tu n'achèteras pas grand-chose... Déjà que les prêteurs sont souvent plus frileux avec les travailleurs autonomes[56]!

Bref, l'argent que tu gagnes (moins les taxes et les impôts) n'est pas uniquement du profit! Tu dois prendre en considération le coût de ton boulot quand tu penses à ton objectif salarial.

INFORMATIONS FISCALES ET COMPTABLES

J'ai parlé précédemment de certaines responsabilités des travailleurs

autonomes et entrepreneurs. L'une des plus importantes est de gérer ta comptabilité adéquatement en plus de connaître toutes les informations fiscales selon ton statut et ton industrie. Il n'existe malheureusement pas une solution unique: chaque industrie a ses règles! Avant de te lancer, vérifie si le domaine que tu convoites a des réglementations ou des restrictions et comment tu pourras te conformer à celles-ci. Dois-tu avoir un titre particulier pour travailler dans ton domaine? Faut-il obtenir un permis? Te joindre à un ordre? Suivre une formation? Est-ce que certains mots ou garanties sont hors limites? Malheureusement, il n'existe pas de réponse universelle à ces questions.

Je dis souvent que l'organisation est plus importante que les chiffres quand il est question de finances personnelles. Je crois que la même chose est vraie quand tu es pigiste ou entrepreneur. Je ne connais pas grand monde qui choisit ce mode de vie pour la gestion comptable, alors tu dois bâtir des systèmes pour t'aider.

Même si ce n'est pas super excitant, tu dois bien comprendre tes responsabilités fiscales. Entoure-toi de professionnels qui pourront t'épauler et répondre à tes questions. Familiarise-toi avec les mots et les concepts qui seront peut-être nouveaux pour toi.

- Facturation
- Dépenses d'entreprise et dépenses personnelles
- Inscription aux taxes
- Paiement d'impôts ou d'acomptes provisionnels

Si tu as une entreprise individuelle, mets quinze minutes à ton horaire toutes les semaines pour jeter un coup d'œil à tes finances, envoyer des factures et faire des suivis si des paiements sont en retard. Si tu as une entreprise incorporée, tu devras faire affaire avec des professionnels.

À la fin de chaque mois, si ça n'a pas été fait dans l'immédiat, classe tous tes contrats, tes dossiers clients et tes courriels pour facilement t'y référer plus tard. À la fin de chaque trimestre, puis à la fin de l'année, assure-toi que tout est en ordre. Que tes factures sont classées, que ce soit dans un classeur ou électroniquement. Que tu as une trace de toutes les dépenses que tu comptes réclamer (ça pourrait signifier des économies d'impôts). Si tu le fais au fur et à mesure, la tâche sera moins lourde à la fin de l'année! De plus, assure-toi d'avoir mis l'argent nécessaire de côté pour payer tes taxes et tes impôts. Et n'oublie pas l'épargne et l'épargne-retraite! Je sais, ça paraît énorme.

Mais une fois que ton système sera en place, que tu auras ajouté ces tâches à ta routine, ta vie sera tellement simplifiée!

Parlons taxes. Si tu gagnes moins de 30 000 $ lors d'un trimestre ou de quatre trimestres consécutifs, tu n'as pas besoin de t'inscrire aux fichiers de taxes. Cependant, il peut être avantageux de le faire avant d'atteindre ce seuil, surtout si tu as beaucoup de dépenses. Lorsque tu y es inscrit, tu peux avoir droit au crédit de taxe sur les intrants (CTI) et au remboursement de la taxe sur les intrants (RTI). Ça signifie que tu peux récupérer la taxe de vente payée sur les biens et services utilisés professionnellement. De plus, ne pas facturer les taxes équivaut à informer tes clients que tu gagnes moins de 30 000 $ par année, ce qui peut avoir un impact sur la façon dont ils te perçoivent.

Et les impôts? En tant que pigiste, comme en tant qu'employé, tu devras payer des impôts. Vérifie ton taux d'imposition effectif moyen en te fiant à tes données de l'année précédente et mets au MINIMUM ce montant de côté. Si tu entres sur le marché du travail ou si tu prévois un changement dans tes revenus, tu peux consulter une table d'imposition pour l'année en cours sur Internet. De plus, quand tu atteins un certain seuil de revenus, tu passes du paiement d'impôts en avril comme «tout le monde» aux acomptes provisionnels. Oui, c'est normal d'être intimidé, mais non, ce n'est pas si compliqué! Les acomptes provisionnels sont des paiements périodiques que tu verses pour **prépayer** ton impôt. Ces paiements sont basés sur une estimation de l'impôt total que tu devrais devoir à la fin de l'année.

Et les assurances? Selon ton domaine, celles-ci pourraient être obligatoires ou facultatives. De plus, tu dois penser aux assurances en lien avec le vivant, comme les assurances voyage, vie et invalidité. Que feras-tu si tu n'es plus en mesure de travailler et, donc, de gagner de l'argent?

TRUC DE PRO «Le risque de perte financière est beaucoup plus important advenant une invalidité prolongée (en raison de la perte de revenus) qu'avec un décès, lorsqu'on est jeune.»

PATRICK MORIN, conseiller en sécurité financière

Même si tu travailles avec des personnes qui peuvent t'aider, il est essentiel d'avoir une compréhension de base des finances. Les gouvernements (tant québécois que canadien) offrent du soutien. Au niveau fédéral, l'Agence du revenu du Canada (ARC) offre un service gratuit et confidentiel d'agents de liaison. Ça veut dire que si tu poses une question sur une chose que tu as peut-être faite de travers, tu ne seras pas dénoncé! Tu pourras en apprendre plus sur les erreurs fiscales courantes, sur la tenue de livres et sur les déductions auxquelles tu pourrais avoir droit[57].

Au niveau provincial, Revenu Québec offre un programme d'accompagnement sans frais aux petites et moyennes entreprises (PME) et aux travailleurs autonomes. Tu pourras poser des questions sur les taxes, les impôts (et les crédits d'impôt), les dépenses et sur tes obligations, si tu es employeur. Encore une fois, ce service est confidentiel[58].

LA STABILITÉ FINANCIÈRE

Pour plusieurs, qui dit pige ou entrepreneuriat dit anxiété financière. Il ne faut pas stresser pour rien, même les employés doivent composer avec le risque que leur poste soit aboli ou qu'ils soient mis à pied! Sans pointer une entreprise du doigt, mais plutôt pour illustrer mes propos, pensons à TVA qui a, en novembre 2023, supprimé 547 postes, soit près du tiers de ses effectifs[59]. Et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres…

Cela étant dit, je suis de l'école de pensée qu'il vaut mieux être optimiste que pessimiste. Dès que possible, commence à mettre de l'argent de côté pour les imprévus. Les pros suggèrent d'accumuler de trois à six mois, voire un an de salaire, dans ton fonds d'urgence personnel, avant même de penser à l'épargne pour la retraite.

Ces conseils sont plutôt d'ordre général, car dans la réalité, tu dois penser à ta propre situation. Si tu te retrouves sans revenus demain, as-tu un loyer à payer? As-tu des personnes à charge? Une hypothèque, une voiture? Quelqu'un qui perd un revenu, mais qui habite chez ses parents, ne court pas le même risque financier qu'un autre qui a une maison à payer. Si possible, consulte un conseiller financier pour t'aider à établir un plan qui a du sens pour toi. Disons que ce n'est pas la partie la plus «sexy» de réaliser ton rêve, mais tu seras content d'avoir prévu le coup si tu dois faire face à un défi ou à un détour imprévu.

L'AVERSION À LA PERTE

AVERSION À LA PERTE

Biais comportemental qui nous pousse à accorder plus d'importance à une perte qu'à un gain du même montant.

En d'autres mots, ça fait plus mal de perdre 20 $ que ça fait de bien d'en gagner 20. Alors, imagine le mal que ça fait lorsque tu dois payer 1000 $ de taxes par trimestre, et plus de 10 000 $ d'impôts par année! Même si tu paies aussi ces sommes comme employé, tu ne vois souvent pas ces montants quitter ton compte, car ils sont retenus directement sur ta paie. Es-tu à l'aise avec ça, ou est-ce que ce sera une source de stress pour toi?

Dans le même ordre d'idée, en 2019, Interac a publié des données évocatrices[60]. Sept travailleurs autonomes ou propriétaires de microentreprise sur dix (71%) perdent du temps à récupérer des paiements en retard. Après avoir soumis une facture, 28% attendent le paiement pendant un mois ou plus (!!!). Sauras-tu bien gérer cette insécurité? Bien sûr, il faut une entente écrite ou un contrat dès que tu travailles avec un individu ou une entreprise. Mais, parole de fille qui est passée par là, malgré ça, les délais (et les excuses) sont beaucoup trop fréquents.

Pour te sécuriser, essaie de ne pas avoir un client ou une catégorie de revenus représentant plus de 30% de ton salaire, au cas où cette source venait à disparaître (oui, ça signifie que, si tu regardes mes entrées d'argent partagées à la page 131, tu verras que je ne respecte pas cette suggestion. Je confirme que ça me donne parfois des sueurs froides!).

---

53. Pour en savoir plus sur le travail à la pige et l'entreprise individuelle, consulte le site suivant: educaloi.qc.ca/capsules/lentreprise-individuelle-travailleur-autonome/

54. *La génération Z du Québec et sa vision du milieu de travail*, Academos, p. 9.

55. emploiquebec.gouv.qc.ca/guide_mesures_services/05_Mesures_progr_Emploi_Quebec/05_7_Soutien_travail_autonon Guide_STA.pdf

56. journaldemontreal.com/2019/12/01/etre-son-propre-boss101-la-gestion-financiere-quand-on-devient-travailleur-autonome

57. Tu peux en apprendre plus ici: canada.ca/fr/agence-revenu/programmes/a-pro-pos-agence-revenu-canada-arc/observation/initiative-relative-agents-

liaison.html

58. Tu peux en apprendre plus ici: revenuquebec.ca/fr/une-mission-des-actions/vous-aider-a-vous-conformer/programme-daccompagnement/

59. ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/Le-15-18/segments/entrevue/460895/restructuration-majeure-groupe-tva-547-mises-a-pied-employes-steve-bargone-syndicat

60. Dans un envoi de presse nommé «71% des entrepreneurs canadiens ne sont pas payés à temps».

Les métiers d'avenir

Si tu es étudiant et que tu veux t'assurer un bel avenir, y a-t-il un métier en particulier que tu devrais choisir? J'aimerais bien pouvoir répondre à cette question, mais, malheureusement, c'est l'équivalent de faire des prédictions avec une boule de cristal.

Bien sûr, il y a des tendances et des faits, mais il est impossible de prédire avec certitude où les plus grands besoins se manifesteront dans quelques années. Sur le Web? Pour gérer l'intelligence artificielle? Créer des robots? Ou, au contraire, est-ce qu'on verra un retour vers le service «humain» plutôt que des bornes libre-service partout?

LES MÉTIERS DU WEB

Est-ce que tout ce qui touche à Internet est un métier d'avenir? Depuis quelque temps, les créateurs de contenu sont sur toutes les tribunes. Et, souvent, malheureusement, cette couverture ne les avantage pas. Pourquoi est-ce si mal vu? En quoi consiste ce travail, réellement? PL Cloutier, l'un des premiers youtubeurs professionnels de la province, partage son avis sur ce domaine.

NOM Pierre-Luc Cloutier, alias PL Cloutier
ÂGE 37 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en communication, spécialisation en télévision
EMPLOI ACTUEL Créateur de contenu

D'abord connu pour ses vidéos d'expériences loufoques populaires auprès des ados, PL a participé à *Big Brother Célébrités* en 2022 et est dans une période de transition dans sa carrière. «Il n'y a plus de jeunes qui me suivent. Ils ne me connaissent pas!» Ces jours-ci, il publie plutôt des vidéos sur la réalité financière du métier de créateur.

«J'essaie ça, parce que les gens sont curieux et très voyeurs, donc ça m'aide dans l'algorithme. C'est très difficile d'avoir de grosses statistiques en ce moment, parce qu'avec le format TikTok, c'est très compliqué d'avoir de la viande autour de l'os, il faut que tu sois dans l'impudeur extrême pour capter l'attention du monde.»

Il publie ses vidéos sur YouTube, Instagram et TikTok et expérimente avec de nouvelles plateformes, comme Twitch. «Je trouve ça le fun, parce qu'on peut faire n'importe quoi!» Et pourquoi parler d'argent? Il y a plusieurs raisons. Premièrement, il avoue qu'il ne peut pas faire le même contenu à l'infini. Mais surtout, il croit que sa facilité à parler d'un sujet souvent tabou est gagnante: «Les gens sont voyeurs par rapport à l'argent, ça fait réagir. Moi, ça ne me gêne pas de parler d'argent dans la mesure où j'ai le droit, parce que parfois on a des contrats où on ne peut pas le faire. J'ai eu des années où j'ai très bien gagné ma vie, il y en a d'autres où je la gagne moins bien. Je sais comment on négocie difficilement dans le milieu, les compagnies ne font pas de cadeaux. Si elles ont calculé que ça valait la peine, je ne l'ai pas volé, donc je ne me sens jamais mal de dire que j'ai fait de beaux sous. Puis, quand je n'en ai pas, coudonc, ça fait partie de la vie aussi.»

D'ailleurs, un reportage du *Journal de Québec* au sujet de quatorze créateurs de contenu à succès québécois a beaucoup fait jaser, à l'été 2023[61]. On y apprenait qu'ils gagnent de 50 000 $ à 300 000 $ par année (toute une fourchette!)… mais aussi qu'ils travaillent souvent sept jours sur sept, plus de soixante heures par semaine. Surtout, on a pu lire que plusieurs ont dû travailler entre vingt-cinq et trente heures par semaine pendant un à cinq ans avant de signer le moindre contrat payant.

La carrière de PL a commencé il y a déjà plus d'une décennie. «Mon premier vrai truc professionnel, ça s'appelait *Dans ma télé*, c'était un projet autoproduit à l'UQAM avec deux amies, Annie Fortin et Marie-Claude Lévesque. On a été nommés aux Gémeaux!» Puis, en 2010, il a remporté le concours Vacancier Transat, lancé par la compagnie d'aviation. «J'ai fait toute l'année 2011 comme Vacancier Transat, c'était mon premier contrat d'influenceur. Ce n'était pas présenté comme ça, mais réellement, c'était ça. Pendant un an, j'ai voyagé dans une destination par mois avec Transat. Des fois, on combinait des destinations, mais en gros, c'était deux ou trois semaines par mois à destination. Je revenais au Québec entre-temps. J'étais payé un cachet de 40 000 $ pour nourrir les plateformes de Transat en photos, anecdotes et vidéos. Plus de deux vidéos par semaine.»

Puis, il fait une transition vers la télévision. C'est lorsqu'un contrat

n'est pas renouvelé qu'il saute vers YouTube. «Un ami m'a dit: "Tu devrais essayer YouTube", et je me suis dit: "Tant qu'à ne rien faire, je vais l'essayer." Je ne connaissais pas ça, j'ai été chanceux, le *timing*, le public, il y avait une ébullition qui s'est estompée avec la pandémie.»

Contrairement à ce que plusieurs pensent, les créateurs Web ne roulent pas tous sur l'or. La publicité ne rapporte souvent qu'un revenu d'appoint. La vidéo la plus populaire de PL, où lui et Ricardo mangent ce que la personne devant eux au service à l'auto a commandé62, a été vue un total de 306 996 fois sur YouTube. Un total de 74 400 heures d'écoute cumulées! Il doit avoir gagné une petite fortune avec ça, non? Pas du tout. À peine 1962,43 $, ce qui représente un CPM (coût par mille) de 12,64 $63. Ça signifie que les compagnies affichant des publicités ont payé 12,64 $ par tranche de mille visionnements de la vidéo, un tarif dans la moyenne au Québec au moment d'écrire ces lignes.

Aurait-il pu faire mieux s'il avait été populaire dans toute la francophonie? En fait, il l'a été! «Les CPM en France sont de 2 à 3 $. Ici, tu peux aller chercher 20 $ des fois, donc même si tu as plus de vues, ce n'est pas plus payant. De plus, en France, c'est difficile de vendre des intégrations à des marques québécoises et les marques françaises vont prendre un Français. C'est vraiment compliqué. On avait essayé de me vendre en France pendant mes grosses années et les marques ne voyaient pas le but de me choisir. Il aurait fallu que j'aille vivre là à temps plein.»

Il poursuit: «On ne peut pas penser faire comme aux États-Unis. Les médias sociaux sont très bons pour te faire croire qu'un empire te pend au bout des doigts. Il n'y a rien qui fonctionne au Québec comme contenu professionnel sans avoir un soutien quelconque de l'État. Moi, ce qui m'aide, c'est que je touche à tout. J'ai écrit un livre, j'ai fait une tournée de spectacles, j'ai fait de la télévision, je fais du Web. Si je faisais juste YouTube, ça ne marcherait pas.»

Sur cette plateforme, ce sont surtout les partenariats qui lui ont apporté des revenus, mais il ne croit pas que ce soit encore possible dans la même mesure aujourd'hui. «Les compagnies sont de moins en moins enclines à prendre des risques et à essayer des affaires. En 2016, on n'était pas beaucoup, c'était nouveau, il y avait une volonté d'y aller. On partait des budgets de télé qui étaient très élevés [donc les tarifs Web étaient alléchants] et là, avec le temps, les compagnies ont développé de l'expérience et elles se demandent: est-ce qu'on a vraiment besoin de les payer tant que ça? Il y en a qui sont prêts à travailler contre des cadeaux!»

PL ajoute: «Si tu veux créer du contenu et que c'est une fin en soi,

ça va être dur. Ça va marcher si tu veux ouvrir une boutique, vendre des bijoux, des vêtements, de l'immobilier, n'importe quoi. Mais si tu ne vends rien, il faut quasiment que tu fasses une campagne d'influence tous les trois, quatre jours!» Et, important à savoir si la création publicitaire t'intéresse: les influenceurs qui font des partenariats rémunérés sont régis par les mêmes normes publicitaires que les médias traditionnels! Tu dois donc te familiariser avec la loi avant de te lancer, sinon, tu t'exposes à des amendes de 600 $ à 15 000 $[64].

Alors, que réserve l'avenir aux créateurs de contenu Web? «C'est dur de faire une prévision. Depuis que j'ai commencé en 2009, mettons plus sérieusement en 2015 comme youtubeur, j'ai dû apprivoiser de nouvelles plateformes au moins quatre fois. Chaque plateforme dure à peu près deux ans, puis à peu près tous les six mois, il y a une mise à jour dans l'algorithme qui fait que tu dois réinventer ta façon de travailler. Il n'y a pas vraiment de recette. On se parle là, et dans six mois, je ne sais pas ce que ça va être. Déjà, ceux qui ont eu de gros succès sur TikTok voient leurs chiffres s'effriter en matière de *reach*, parce que l'algorithme est axé sur la nouveauté. C'est correct aussi de faire des projets qui ne sont pas payants, juste parce qu'ils sont le fun! Mais je ne veux pas que les gens soient naïfs et se disent "quel métier d'avenir" parce que les cycles sont rendus très courts.»

De nos jours, pour fonctionner, il faut être *punché*, ce qui n'est pas pour tout le monde. «Il y a une agressivité dans le ton. Il faut que tu sois extrêmement choquant, extrêmement spectaculaire, extrêmement impudique. Les podcasts qui marchent, ça parle de sexe, ça parle des *struggles* intimes de vie, de santé mentale, c'est tout le temps dans l'impudeur extrême.» D'ailleurs, il a remarqué que beaucoup des créateurs YouTube qui ont obtenu du succès en même temps que lui se sont tournés vers OnlyFans pour gagner leur vie. «Quand j'ai vu que tout le monde ouvrait des OnlyFans, j'étais comme: "Câline, est-ce qu'il faut que je fasse ça?" Je me prive de beaux revenus, parce que je suis pudique!»

PL croit qu'il est arrivé à la fin d'un cycle. «Les gens pensent que je n'ai pas d'idées, on me demande: "Pourquoi tu as arrêté?" J'essaie d'attacher des budgets, mais je suis arrivé à un point où je dois faire un deuil, parce que le temps que ça va prendre avant qu'on ait des décideurs qui comprennent Internet, je vais être rendu trop vieux. En télé, tu vas sécuriser le budget, puis tu rentres en prod. Nous, notre budget, il arrive après l'avoir essayé, mais ça coûte tellement cher l'essayer que je ne peux pas clencher 50 000 $ pour tenter quelque chose et finalement, ça va intéresser la pizzéria du coin, qui va offrir

2000$.»

TRUC DE PRO «J'ai rencontré des influenceurs, et ils travaillent fort! Ils travaillent vraiment beaucoup, ces gens-là. Ils mettent des heures, du temps non facturable, ils font des dépenses pour essayer d'avoir des gains après. Si quelqu'un me dit: "Je veux être influenceur", de ma posture de conseillère d'orientation, de mon expérience, des gens que j'ai vus dans les douze dernières années, ce que je constate, c'est que peut-être que tu vas réussir, mais peut-être aussi que non, parce qu'il y a beaucoup, beaucoup de monde qui **veut** le faire, mais il n'y a pas beaucoup de monde qui **peut** le faire. Tu ne seras pas choisi nécessairement. La difficulté est là! Quand des gens disent que c'est facile, je les invite à utiliser leur esprit critique, parce que c'est quoi, facile? Qu'est-ce que ça veut dire, facile?»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

Même s'il a été un pionnier dans l'écosystème Web québécois, PL voit maintenant les médias sociaux comme un loisir ayant un potentiel de revenu, un *sideline*. «Je veux continuer de publier pour le plaisir, tant mieux si ça amène des opportunités!» Mais d'autres créateurs, comme Emy Lalune qui a plus de 1,4 million d'abonnés sur TikTok, utilisent encore les réseaux sociaux pour bâtir leur carrière.

NOM Emy Lalune
ÂGE «Je reste toujours très floue… j'aime ça comme ça!»
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en enseignement au primaire
EMPLOI ACTUEL Créatrice de contenu

Si Emy est apparue sur bien des radars à partir de 2021, ça faisait déjà quelques années qu'elle travaillait sur ses réseaux sociaux en parallèle avec son travail de suppléance. «Avant que je *blow-up*, ça faisait déjà deux ans que je travaillais sur ma chaîne YouTube et que, tranquillement, je commençais à me faire connaître. TikTok, ç'a été un

moyen de me faire connaître encore plus au Québec et même en France. Je publiais des vidéos presque chaque jour, mais il y a une vidéo qui est devenue virale. J'ai eu cette chance-là, l'algorithme l'a prise, l'a poussée. En une nuit, il y avait deux millions de vues. Après, j'ai surfé là-dessus. Il faut rester tellement créatif et constant. J'ai réalisé que, oui, il y a l'algorithme, mais la constance fait vraiment une différence. Donc, je suis restée constante. Ça m'a parti une carrière! Maintenant, je gagne super bien ma vie grâce à ça! Je suis tellement heureuse, j'ai du fun dans ce que je fais! Je ne pourrais rien demander de plus!»

Et, justement, comment gagne-t-elle sa vie, concrètement? «C'est à travers les commandites. Je fais un peu d'argent [grâce à la publicité] sur YouTube, mais ce n'est pas assez pour vivre. C'est un beau défi, c'est intéressant de travailler avec des marques qui te passionnent, qui ont des valeurs similaires aux tiennes. Du jour au lendemain, je suis tombée dans le radar des compagnies qui ont commencé à *reach out.* Il y a quelques années, j'avais une agence, qui a maintenant fermé, donc pendant un certain temps, je gérais mes collaborations seule. Je commençais, donc je n'en avais pas beaucoup. Puis avec l'arrivée de mon agent, PO, qui s'y connaît, qui a un beau cercle autour de lui, c'est là que c'est parti encore plus. Je pense que les marques aiment travailler avec moi. Je me considère comme très travaillante. Je pense que j'ai de belles idées. Ça va super bien!»

La création de contenu est un métier qui requiert de porter plusieurs chapeaux. «On a tellement de choses à faire en même temps, il y a tellement de plateformes… Si je suis sur toutes celles-ci, c'est tellement de travail, mais il faut quand même essayer!» C'est ce qui a mené Emy à vouloir déléguer. «Ça fait beaucoup trop, de gérer trois plateformes en même temps, de faire du contenu différent pour les trois [y compris Instagram]. TikTok, je le fais toute seule. Même que j'ai remarqué que de le faire un peu plus "amateur", ça marche super bien. Donc ça, ça va. Par contre, pour YouTube, j'aimerais pousser ça un peu plus, donc je veux engager un monteur, aller chercher une équipe pour ne pas faire de burn-out et sortir du contenu qui est le fun, qui reste *punché.*» En effet, ce sont souvent les créateurs de contenu eux-mêmes qui sont le talent à la caméra, mais aussi les idéateurs, scripteurs, vidéastes, monteurs et stratèges numériques de leurs plateformes.

La bonne humeur et le positivisme d'Emy sont franchement contagieux, mais elle est très réaliste: ce qu'elle fait, c'est du travail. Les médias sociaux lui ont aussi ouvert plusieurs portes, comme l'écriture de deux romans jeunesse. «C'est la maison d'édition qui m'a

approchée. Ils ont cru en moi, ils ont vu quelque chose. Finalement, ç'a super bien marché!»

La prochaine étape? «Je commence à faire des auditions pour la télé, j'aimerais vraiment que ça fonctionne. Je reste confiante. En travaillant, en pratiquant ma diction, en pratiquant mes animations... Je travaille bien seule, mais les médias traditionnels m'intéressent. J'aimerais voir comment je pourrais travailler avec une équipe, développer des idées.»

Emy voit son avenir professionnel d'un bon œil, même si elle évite de trop se projeter en avant. «Je vis beaucoup au jour le jour. Je reste alerte sur les nouvelles applications, la nouveauté, sur ce qui pogne sur les réseaux sociaux, tant que je me respecte et que je fais ce que j'aime. J'ai vraiment confiance qu'il y a toujours moyen de faire durer ça dans le temps. Au début c'était YouTube, après TikTok est arrivé, j'ai embarqué sur TikTok, ç'a marché. S'il y a quelque chose d'autre qui arrive, à ce moment-là, je m'informerai sur la plateforme. Avec mon agent, on est toujours en train de se poser des questions. Comment on peut évoluer dans cette machine qu'est le marketing d'influence? Il faut rester à jour. Je vieillis aussi, mon contenu va sûrement me suivre à travers le temps, puis c'est correct aussi. Mais je suis vraiment positive par rapport à ça! Je me dis: "Si t'aimes ce que tu fais..." Prendre des risques amène des opportunités. Il faut sortir de notre zone de confort, il faut se renouveler sans arrêt.»

Sa formation en enseignement ne reste jamais bien loin. Quand quelqu'un lui exprime son désir d'avoir une carrière similaire à la sienne, elle n'a que de bons mots. «Je dis: "Je crois en toi." Je ne veux pas lui mettre des bâtons dans les roues. Je suis qui, moi, pour dire: "Mais tu sais que c'est beaucoup de travail?" Non. Je ne veux pas bloquer les gens, je veux qu'ils sachent qu'ils sont bons. Quoique moi, dans le passé, je me suis fait dire: "Tu devrais peut-être penser à faire autre chose" et je l'ai pris comme motivation. Chaque fois qu'on me dit: "J'ai douté pendant un bout", je réponds: "Merci d'avoir douté de moi. Ça m'a donné encore plus de motivation pour montrer que j'étais capable."»

Et comment est-ce que les membres de sa famille ont réagi à son choix de se lancer dans la création de contenu à temps plein? «J'ai senti qu'ils doutaient, mais ils ne me l'ont pas nécessairement dit. Étant donné que j'ai un bac en enseignement, je pense que mon père se disait: "Au pire, si ça ne marche pas, elle fera de la suppléance." Mon plan B, il était déjà *setté.* Et maintenant, en voyant que je réussis super bien, il fait: "Ben coudonc!"»

Son dernier conseil? «La seule opinion que tu devrais écouter, c'est la tienne. Même si c'est difficile de bloquer les commentaires des autres, de rester *focus* sur ce que tu veux, c'est le plus important. Mais le plus important encore, c'est de faire les actions pour t'y rendre. Vouloir, c'est bien, mais il faut que tu agisses pour t'y rendre. Agis et aie confiance en toi!»

LA TECHNOLOGIE, L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET LES EMPLOIS DU «FUTUR»

En 2017, McKinsey Global Institute sonnait une alarme dans son rapport *Jobs Lost, Jobs Gained*[65]. Selon ce dernier, 50% des activités actuelles liées au travail peuvent techniquement être automatisées. Encore plus alarmant: **selon les estimations et les scénarios avancés par l'Institut dans 46 pays, jusqu'à un tiers des activités pourraient être automatisées d'ici 2030. Ça signifie que 75 à 375 millions de travailleurs devraient changer de catégorie d'emploi!** Au Canada, ce pourcentage atteindrait de 40 à 45%.

Mais tout progrès n'est pas néfaste. Après tout, mon emploi n'aurait pas été possible à l'époque où je suis née! Il faut simplement accepter que la technologie joue un rôle hors de notre contrôle dans notre cheminement professionnel. Dans le but de démontrer ma rigueur journalistique, j'ai demandé à ChatGPT (le robot conversationnel basé sur l'intelligence artificielle) de rédiger ce chapitre à partir d'ici. Voici ce que ç'a donné:

> Dans ce chapitre, nous allons plonger dans le monde passionnant de la technologie, de l'intelligence artificielle (IA) et explorer ce que cela signifie pour les emplois du «futur». Prépare-toi à découvrir les possibilités stimulantes et les défis uniques qui se profilent à l'horizon.
>
> La technologie progresse à un rythme effréné, et l'IA joue un rôle de plus en plus important dans notre société. Tu as peut-être entendu des rumeurs selon lesquelles les robots et les algorithmes vont prendre le contrôle de tous les emplois, laissant les humains sans travail. Mais est-ce vraiment le cas?
>
> La réalité est un peu plus nuancée. Il est vrai que l'IA peut automatiser certaines tâches répétitives et routinières, ce qui peut avoir un impact sur certains emplois. Cependant, cela ne signifie pas nécessairement que tous les emplois vont disparaître. Au contraire, de nouvelles opportunités vont émerger.
>
> L'IA et la technologie peuvent être des outils puissants pour augmenter notre efficacité et notre productivité. Elles peuvent automatiser des tâches qui étaient auparavant chronophages[66], permettant ainsi aux humains de se

concentrer sur des tâches à plus forte valeur ajoutée. Par exemple, les chatbots peuvent répondre aux questions fréquemment posées, ce qui libère du temps pour les professionnels du service clientèle afin de se concentrer sur des problèmes plus complexes et de fournir un soutien personnalisé.

En outre, de nouveaux emplois vont émerger dans des domaines tels que le développement et la maintenance de l'IA, la gestion des données, la cybersécurité et l'éthique de l'IA. Ces emplois nécessitent des compétences spécialisées que les machines ne peuvent pas remplacer. Si tu es passionné par la technologie et que tu souhaites participer à façonner l'avenir, il y aura des opportunités pour toi.

Il est également important de souligner que certaines compétences humaines resteront essentielles, même à l'ère de l'IA. Les capacités créatives, l'empathie, la pensée critique et la résolution de problèmes complexes sont des qualités uniques que les machines ne peuvent pas reproduire. Les emplois qui nécessitent ces compétences seront toujours demandés.

Cependant, il est crucial de se préparer aux changements à venir. Le développement de compétences en lien avec la technologie et l'IA peut t'ouvrir de nouvelles perspectives. Reste curieux, apprends en continu et adapte-toi aux évolutions technologiques. L'avenir appartient à ceux qui sont prêts à s'adapter et à évoluer.

En conclusion, la technologie et l'IA vont certainement façonner les emplois du «futur». Certains emplois seront automatisés, mais de nouvelles opportunités émergeront également. Il est essentiel de rester informé, de développer des compétences pertinentes et de garder un esprit ouvert face aux changements. Alors, prépare-toi à embrasser l'avenir, car les possibi lités sont infinies pour ceux qui sont prêts à se lancer dans l'aventure de la technologie et de l'IA.

Et puis, est-ce que ChatGPT t'a convaincu que, malgré tout, il restera des emplois dans le futur? En tout cas, moi, j'aime penser que j'écris pas mal mieux que ça, mais il semble que même si la qualité en souffre, les rédacteurs sont souvent remplacés par l'intelligence artificielle[67].

LES MÉTIERS D'AVENIR AU QUÉBEC

Le gouvernement du Québec publie la liste des métiers les plus recherchés actuellement sur son site web. Au moment d'écrire ces lignes, les emplois d'avenir se répartissent en six secteurs: génie, architecture et mathématiques, construction, technologies de l'information, santé et services sociaux, éducation et petite enfance, et sciences[68]. Selon le gouvernement, ces métiers offrent:

- de nombreuses possibilités d'emploi;
- un besoin de remplacement important en raison des départs à la retraite;
- d'excellentes perspectives, parce que l'emploi est méconnu du grand public.

Sur ce même site web, tu peux cliquer sur le domaine qui t'intéresse pour connaître le salaire horaire moyen, la description du boulot et les tâches à effectuer, les profils de personnalité qui s'y plairont, la formation nécessaire et les régions où l'emploi est en demande (et même le taux de placement!).

Si tu ne sais pas quel domaine se rapproche de tes compétences et de tes intérêts, tu peux t'orienter sur le site en te basant sur des personnalités types: réaliste, investigateur, artistique, social, entreprenant et conventionnel. Comme tu le comprendras, plusieurs emplois proposés sont très «traditionnels»; mais si tu te questionnes sur ton futur, c'est un bon endroit où fouiner pour t'inspirer et voir si tes passions peuvent se transformer en un métier avec de bonnes perspectives.

Le gouvernement du Québec offre aussi des bourses d'études aux niveaux collégial (technique) et universitaire grâce au programme Perspective Québec qui vise à augmenter le nombre de personnes qualifiées dans des services publics essentiels et dans des domaines où il manque de main-d'œuvre[69].

Autre filon intéressant: le site web montezdeniveau.com propose des formations professionnelles et techniques financées par le gouvernement du Québec. Celles-ci sont offertes en priorité aux résidents ou travailleurs de l'île de Montréal (les écoles participantes s'y trouvent), mais les conditions d'admissibilité changent selon le programme et l'école convoités. Tu pourrais trouver des formations de courte ou de longue durée à temps partiel ou à temps plein qui donnent droit à de l'aide financière ou à un remboursement des frais. Au moment de ma visite sur le site, plusieurs formations liées à la programmation et au multimédia étaient offertes… ce qui semble donner raison à la vision d'emploi d'avenir de ChatGPT! Services Québec subventionne aussi des cours de courte durée dans d'autres régions.

Aussi, des besoins pour un emploi particulier pourraient survenir n'importe quand et donner accès à des incitatifs, par exemple quand les moniteurs aquatiques et sauveteurs étaient en grande demande à

l'été 2023 et que le gouvernement du Québec a proposé un programme pour offrir la gratuité de cette formation[70]. Ça permet d'aller chercher des connaissances et d'obtenir un emploi quasi garanti!

Si tu apprends mieux en dehors du cadre scolaire, d'autres options s'offrent à toi. Tu pourrais entre autres devenir apprenti, ce qui signifie que tu apprends ton métier directement sur ton lieu de travail. Et la bonne nouvelle, c'est que tu as la possibilité d'obtenir une subvention si tu choisis un métier désigné «Sceau rouge» comme boulanger-pâtissier, horticulteur paysagiste, vitrier ou ferblantier, des exemples parmi tant d'autres[71].

Tu peux découvrir les salaires moyens d'une panoplie de professions par région sur le site web guichetemplois.gc.ca[72].

---

61. journaldequebec.com/2023/06/17/jusqua-300-000-par-annee-pour-des-influenceurs
62. youtu.be/zQ1GXM0QJBE
63. instagram.com/p/CrbMzFVg8dZ/
64. journaldequebec.com/2023/06/17/jusqua-300-000-par-annee-pour-des-influenceurs
65. mckinsey.com/~/media/BAB489A30B724BECB5DEDC41E9BB9FAC.ashx
66. Note de Béatrice: si tu ne sais pas ce que chronophage veut dire, ne t'en fais pas, moi non plus. Voici la définition que le dictionnaire Antidote m'a donnée: qui demande qu'on lui consacre beaucoup de temps.
67. lapresse.ca/affaires/techno/2023-12-06/vie-numerique/les-pigistes-de-l-ecrit-premieres-victimes-de-chatgpt.php
68. quebec.ca/emploi/informer-metier-profession/choix-carriere/emplois-avenir
69. quebec.ca/education/aide-financiere-aux-etudes/bourses-perspective/programmes-admissibles
70. education.gouv.qc.ca/organismes-de-loisir-et-de-sport/aide-financiere/programme-formation-gratuite-surveillants-sauveteurs-moniteurs-aquatiques/
71. canada.ca/fr/services/emplois/formation/soutien-metiers-specialises-apprentis/subventions.html;sceau-rouge.ca/fra/trades/tr.1d.2s_l.3st.shtml
72. guichetemplois.gc.ca/analyse-tendances/recherche-salaires

MENU

Les emplois alimentaires

Même si ce livre est consacré aux emplois dits «non traditionnels», je trouve important de mentionner que, pour certaines personnes, un manque de compétences, une situation géographique ou familiale, ou d'autres circonstances font qu'il est nécessaire de prendre n'importe quel emploi, ou presque, pour payer les factures. Si c'est ton cas, tu as tout mon respect!

Ces emplois, on les appelle souvent les emplois «alimentaires». Ils permettent de payer le loyer et l'épicerie, les besoins de base, sans combler de rêves ou d'aspirations. Et il n'y a R-I-E-N de mal à les accepter, temporairement ou de façon plus longue, si c'est ce que la vie nécessite. On devrait applaudir ceux qui doivent faire une, peut-être même deux ou trois jobs qui ne correspondent en aucun cas à la définition de leur emploi idéal.

Cependant, avoir un emploi dit «alimentaire» ne signifie pas que tu n'as pas le droit de rêver à plus grand. Ça enlève parfois un fardeau financier, le temps de placer tes cartes pour trouver une carrière qui te comblera plus. Tu peux aussi simplement choisir une job qui t'offrira un taux horaire suffisant sans y laisser ta peau, pour consacrer le reste de ton temps à ton rêve. Ça signifie un emploi auquel tu cesses de penser dès que tu termines ton *shift*. Tu peux ainsi te centrer sur tes passions, sur ta famille, sur ce que tu veux. Peut-être que tu n'es pas épanoui à 100% au travail, mais tu l'es en dehors, et c'est ça qui compte. Un chèque de paie toutes les deux semaines, même si ce n'est pas l'emploi le plus payant ou le plus gratifiant, c'est tout un stress en moins!

J'ai beaucoup aimé le texte *Le dilemme de la vingtaine: choisir entre la passion et la stabilité financière*, sur le site web Quatre9573, où l'auteure Florence Nadeau parle de la dualité entre son choix de vivre de sa passion et celui de sa blonde d'avoir une vie plus «traditionnelle».

«"Moi, j'aime ça, savoir que je peux tripper en dehors des heures de bureau pis ne pas avoir d'anxiété à savoir si je vais pouvoir payer ma

carte de crédit. J'aime savoir que le vendredi, je suis *off* pis que je peux vivre ma vie. Toi, t'es jamais *off*. Je fais le choix de la paix d'esprit." Et moi, je fais le choix de virer, par moment, complètement dingo zinzin dans tête. [...] La plus sincère vérité de ma vingtaine était que l'anxiété de pouvoir subvenir à mes besoins me guettait constamment alors que la sienne était d'avoir hâte au vendredi pour pouvoir vivre entièrement.»

Les deux interlocutrices ont des points très valables. Toi, dans quel clan te trouves-tu?

LES AVANTAGES DES EMPLOIS TRADITIONNELS

Même si tu as des aspirations non conventionnelles, les emplois «traditionnels» peuvent avoir de nombreux avantages et même te permettre d'atteindre tes objectifs plus vite. Certains emplois te donneront accès à des assurances. D'autres à des rabais ou à des privilèges, par exemple si tu travailles dans une boutique ou dans un restaurant. Tu auras aussi bien sûr des avantages dans un salon d'esthétique, un salon de coiffure ou même un spa! Chaque secteur vient avec ses bons et ses mauvais côtés.

Quand je travaillais dans l'industrie de la musique, même si le domaine était cool, ma job était très administrative. Très traditionnelle, donc. Mais ce boulot me permettait d'assister à des concerts gratuitement! J'ai même pu me rendre en coulisses pour rencontrer les artistes à plus d'une occasion.

Tu connais peut-être l'humoriste Guillaume Lampron, qui participe souvent à l'émission *Le Gong Show*, sur YouTube. Comme emploi «alimentaire», il est serveur au Bordel Comédie Club, salle de spectacle spécialisée en humour où l'émission est tournée. Un parfait exemple de la combinaison d'un travail qui paie les factures dans l'industrie convoitée avec une job plus passionnante, mais qui ne permet pas encore d'en vivre. «C'est une école et une façon de réseauter», explique-t-il.

Travailler pour une compagnie aérienne peut aussi offrir de nombreux avantages si tu rêves de voyage, que tu œuvres dans les bureaux ou sur le terrain. Par exemple, être agent de bord vient avec de nombreux bons côtés, dont des voyages gratuits et des rabais, même pour tes accompagnateurs. Cependant, plusieurs commencent leur carrière sur appel, alors ne t'attends pas à te la couler douce sur la Côte d'Azur dès ta première semaine d'emploi! Ce sont des choses

auxquelles il faut penser avant de balayer du revers de la main des emplois qui peuvent paraître moins excitants.

« *BRIDGE JOB* » ET « *SIDELINE* »

Peu importe l'emploi que tu choisis, il est sécurisant d'avoir plus d'une source de revenus. S'il arrivait quelque chose (et je ne te le souhaite pas!), tu aurais une certaine marge de manœuvre avant de devoir piger dans tes économies[74]. **Cependant, il est bien sûr crucial de le faire de manière équilibrée… Tu ne devrais pas travailler soixante heures par semaine!** C'est surtout vrai si tu choisis un métier saisonnier, incertain ou qui prendra plusieurs années avant d'être rentable. Pour cette raison, tu pourrais prendre un *bridge job* temporaire ou avoir un *sideline*, un revenu d'appoint[75].

BRIDGE JOB

Il n'existe pas à ma connaissance de traduction pour ce terme, qui signifie un boulot temporaire entre deux emplois ou avant d'entamer une «vraie» job. Ça peut vouloir dire travailler dans un centre d'appels après avoir quitté ton poste d'archiviste pour devenir maraîcher, pour générer des revenus d'ici à ce que tes plants arrivent à maturité et que tu puisses en vendre assez pour en vivre.

Annabelle Doucet a un emploi d'appoint dans un restaurant parallèlement à sa carrière de chanteuse.

NOM Annabelle Doucet
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEC technique en chant
EMPLOI ACTUEL Chanteuse professionnelle et suiteuse/commis dans un restaurant

Annabelle sait depuis longtemps qu'elle aime chanter, mais elle n'a pas toujours su si elle voulait en faire une carrière. «Je chante depuis l'âge de 8-9 ans à peu près. J'ai commencé à faire des petits concours dans ma région (elle est originaire de Nigadoo, au Nouveau-Brunswick), jusqu'à l'âge de 15-16 ans. C'était beaucoup plus une passion… Je ne me voyais pas encore faire ça professionnellement, même si je caressais le rêve que ça m'arrive un jour.» Elle ajoute: «J'étais quand même quelqu'un de réaliste.»

C'est lorsqu'est venu le temps de choisir un domaine d'études de niveau collégial qu'elle a commencé à y penser plus sérieusement. «J'hésitais entre faire un cours en hôtellerie ou faire une technique ou un DEC en musique. J'avais 18 ans, je suis partie seule du Nouveau-Brunswick pour aller au cégep à Québec.» Elle a choisi la musique. Sachant que ce n'est pas un domaine réputé pour être stable ou qui garantit de bons revenus, est-ce que cette décision a bien été acceptée par sa famille? «Je viens d'une famille de musiciens. Mon père a toujours été un chanteur, il jouait un peu de guitare acoustique aussi, il m'accompagnait quand je faisais des concours dans ma jeunesse. Mes parents m'ont fortement encouragée à aller vers ma passion. Je n'ai jamais senti qu'ils avaient peur que je me trompe de chemin ou que ça soit difficile pour moi. J'ai vraiment été chanceuse.»

Aujourd'hui, Annabelle travaille comme chanteuse professionnelle. «Depuis 11 ans, je réussis à me débrouiller, à tirer mon épingle du jeu en faisant de la reprise, c'est-à-dire que j'ai des projets de *cover band.* J'ai plusieurs projets: un trio, une formule duo, des formules *band* aussi. J'ai réussi à me créer une belle réputation à travers les années. Souvent, je me fais dire: "OK, tu fais ça, mais c'est quoi ta vraie job?" Alors que ma vraie job, c'est la musique.»

Cependant, Annabelle garde un second emploi deux jours par semaine. «Je travaille en restauration pour deux raisons principales. Mon conjoint travaille aussi dans le domaine, au même restaurant, donc c'est lui qui m'a trouvé le poste que j'occupe, que j'ai obtenu même si je n'avais pas énormément d'expérience. L'autre raison, ce sont les horaires. Souvent, comme chanteuse, je travaille le soir. La restauration, c'est un parfait complément, parce que je n'ai pas besoin de casser mon *beat.* C'est vraiment un bon *sideline.*»

Mais jongler avec deux emplois n'est pas toujours simple. «Comme chanteuse, mes *gigs* sont les jeudis, vendredis, samedis, c'est pas mal toujours ça. Mais ça arrive qu'on ait des événements privés, des corporatifs, des journées *random* comme un mardi soir ou un dimanche après-midi donc, le défi, c'est d'être capable d'avoir un emploi où mes boss sont assez flexibles. Où je peux dire: "J'ai un contrat dans quatre semaines, un dimanche, j'étais censée travailler au restaurant, mais je ne serai pas disponible." C'est vraiment ça le plus gros défi, parce qu'on ne souhaite pas dire non à des contrats, surtout quand c'est ta job principale.»

Annabelle n'y voit pas que de mauvais côtés. «Le plus grand avantage, c'est que je n'ai pas le temps de me tanner de l'un ou de l'autre! Cependant, la raison principale pour laquelle j'ai deux jobs, c'est vraiment la stabilité financière. La musique, il y a des saisons. De

mai à décembre, ça roule beaucoup, puis, durant l'hiver, c'est vraiment plus tranquille. Ça m'enlève beaucoup d'anxiété parce que, à la base, je suis très stressée. Avec le temps, j'ai bien compris que ça me prenait quelque chose de stable pour éviter d'être tout le temps anxieuse.»

Si le nom d'Annabelle te dit quelque chose, c'est peut-être parce que tu l'as vue à *La Voix 3*, en 2015. Cependant, elle faisait déjà carrière au moment où elle a participé à l'émission. «Je vivais de la musique dès 2012, en fait, je faisais de la musique pour vivre, mais je travaillais aussi comme vendeuse dans une boutique de vêtements à l'époque. Je faisais déjà des *gigs*, surtout dans les bars, et on jouait pour des pinottes. *La Voix* a eu un impact positif, mais j'avais déjà bâti quelque chose avant. J'avais un duo. J'ai aussi commencé à jouer en *cover band* un petit peu après. C'est sûr que ça m'a aidée à me faire connaître, mais j'avais déjà une rigueur avant de faire l'émission.»

Certains croient que la seule façon de vivre de la musique, c'est d'être une chanteuse «connue». Mais Annabelle, comme des centaines, si ce n'est pas des milliers d'autres, prouve qu'elle peut vivre de sa passion. «Je trouve toujours ça cocasse, l'expression "être une chanteuse connue", parce que les gens ont tendance à ne pas comprendre qu'il y a beaucoup de musiciens, de chanteurs qui vivent de la musique sans être nécessairement des têtes d'affiche, sans faire de la musique originale. Et même certains qui font de la musique originale ne sont pas forcément connus du grand public ou n'ont pas une "carrière typique": des shows en salle, des tournées, des albums et tout ça. Il y a tellement de monde qui travaille dans l'industrie en parallèle: certains composent, d'autres sont pigistes ou *soundman*, ou encore font du studio...»

Et si, demain, on lui offrait de revenir sous les projecteurs dits «grand public», garderait-elle sa vie actuelle ou aimerait-elle se retrouver sur les couvertures de magazines? «Peut-être que dans le temps de *La Voix*, j'aurais dit que je sauterais tout de suite sur l'opportunité si elle se présentait à moi. C'était le rêve que j'avais, c'était ce que mes parents me voyaient faire, parce que pour eux aussi, quelqu'un qui réussit dans le domaine de la musique, c'est quelqu'un qui est une tête d'affiche. Aujourd'hui, avec le recul, puis avec l'expérience que j'ai, je me rends compte que, étant la personne que je suis, mon type de personnalité... Je pense que je continuerais à faire ce que je fais. Ça me convient très bien de ne pas être sous l'œil de tous.» Ça revient à trouver une carrière qui convient à ton type de personnalité!

COMMENT GÉNÉRER DES REVENUS D'APPOINT

Il existe de nombreuses façons de générer des revenus d'appoint parallèlement à ta carrière selon tes talents, tes intérêts et le temps que tu as devant toi: si tu es comptable, tu pourrais faire des impôts au printemps, si tu es rédacteur, tu pourrais écrire pour un site web, si tu travailles en construction, tu pourrais t'occuper de réparations mineures chez les gens le week-end, etc. Si tu es/étais bon à l'école, tu pourrais offrir du tutorat auprès d'élèves...

Repense à ton adolescence: tu pourrais laver des voitures, tondre le gazon, entretenir des piscines, réparer des vêtements, garder des enfants... Tu peux consulter un site spécialisé pour t'inspirer ou afficher tes services, peu importe ton talent.

Il est également possible de faire de l'argent en ligne, en vendant des photos à des banques d'images, en évaluant des moteurs de recherche, en remplissant des sondages, en testant des applications mobiles ou des produits...

Et tu ne sais jamais où ça pourrait te mener! Par exemple, j'ai commencé à travailler en promo pour générer des revenus à temps partiel, au cours de mes études. Finalement, pendant environ cinq ans, j'ai fait le tour du Québec en représentant diverses marques lors d'événements. Pour moi, ç'a été une très belle porte d'entrée vers d'autres aventures professionnelles, ça m'a permis de voyager et de rencontrer de nouvelles personnes. Et mon horaire atypique m'a aidée à travailler sur mon site web et à faire un stage pour apprendre encore plus. De plus, lorsque je devais me déplacer dans une autre région, j'avais un *per diem* pour me nourrir et une chambre d'hôtel payée. Difficile de demander mieux! La promo concordait parfaitement avec ma personnalité plutôt sociale, ma hantise de la routine et mon statut de célibataire sans enfant.

Au cours des dernières années, on a aussi beaucoup entendu parler des services de livraison comme source de revenus d'appoint, avec un taux de satisfaction inégal. L'avantage de ceux-ci, c'est que tu peux, dans plusieurs cas, voire dans la totalité, choisir les heures auxquelles tu travailles. Le grand désavantage, selon certains, c'est que le salaire n'est pas assez élevé pour la charge de travail demandée et les frais engagés[76] et, parfois, certaines compagnies garderaient une trop grande partie de l'argent gagné. Malheureusement, il n'existe aucune solution magique pour faire un gros coup d'argent légalement grâce à un revenu d'appoint.

TRUC DE PRO «Si quelqu'un a réussi à être en très bonne *shape*, à accomplir des performances dans un sport, ç'a pris du temps et de l'entraînement. Quelqu'un qui a appris le métier de graphiste publicitaire, en étudiant les logiciels, les agencements de couleurs, les différents montages, le design, ça ne s'est pas fait du jour au lendemain. Alors la réalisation rapide en finance, on doit s'en méfier. Si on a une possibilité de s'enrichir vite, il y a des effets secondaires. Les effets secondaires peuvent être fiscaux ou légaux, si quelqu'un a trouvé une passe pour faire de l'argent vite qui n'est pas légale.»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

Au moment d'écrire ces lignes, il y a une pénurie de personnel dans plusieurs industries. Ça signifie que tu as, dans de nombreux secteurs, le gros bout du bâton. Sans manquer de respect envers ton employeur et tes collègues, bien sûr, tu peux négocier tes horaires pour réaliser des projets qui te tiennent à cœur. Tu veux être libre un week-end pour participer à un marché pour vendre tes bijoux? Tu veux prendre deux jours de congé pour assister à un colloque ou ne pas travailler les dimanches, parce que tu as des cours de théâtre? Il y a des chances que ta demande soit acceptée.

Il est très important de te renseigner sur les réglementations en place avant de commencer une aventure à la pige ou de contribuer à l'économie de partage, et de vérifier si tu as besoin d'assurances ou de compétences spécifiques. Par exemple, Airbnb est populaire, mais je ne peux pas afficher mon appartement sur ce site: c'est bien indiqué dans les règlements de mon immeuble et aussi interdit par la ville. Si je le fais, je m'expose à des amendes salées. Un autre exemple: même si tu es le meilleur guide en ville, à Montréal, tu ne peux pas exercer ce métier sans avoir un permis officiel.

Si tu aimes conduire et que tu veux générer des revenus supplémentaires, tu pourrais afficher tes longs trajets sur un site comme AmigoExpress. Tu peux aussi louer ta voiture si tu ne t'en sers pas souvent (avec Turo) ou même ta place de stationnement si tu n'en as pas besoin! Tu peux également louer les équipements que tu ne sors que quelques fois par année: équipement de ski, vélo, accessoires de

camping, etc.

Finalement, tu peux aussi devenir client mystère. C'est un consommateur anonyme qui teste les services d'un commerce. Les commentaires des clients mystères permettent au magasin ou au restaurant évalué d'améliorer son service ou sa stratégie de vente. La rémunération n'est pas incroyable, mais ce travail permet de profiter gratuitement des services des commerces que tu évalues!

LES SABBATIQUES

Si tu occupes un emploi «traditionnel», une autre façon de développer un projet ou de réaliser un rêve est de prendre un congé à traitement différé ou une sabbatique.

CONGÉ À TRAITEMENT DIFFÉRÉ (OU CONGÉ DIFFÉRÉ)

Permet aux employés admissibles de financer un congé en différant une partie de leur salaire. Par exemple, tu pourrais recevoir 80% de ton salaire pendant quatre ans, puis prendre congé la cinquième année et encore être payé à 80%. Ton employeur peut également te proposer un congé rémunéré pris par anticipation, c'est-à-dire que tu rembourseras celui-ci à ton retour. En règle générale, ce congé est plus fréquent au public qu'au privé. Vérifie si ton employeur a une politique officielle à ce sujet.

SABBATIQUE

Terme plus général qui fait référence à une année de battement, que tu prennes un congé différé, une pause sans solde ou entre deux emplois. À ton retour, tu pourrais retrouver ton poste et ton ancienneté ou partir à neuf. Plusieurs entreprises, tant au public qu'au privé, ont des politiques à ce sujet ou, si ce n'est pas le cas de la tienne, tu pourrais proposer une entente sur mesure, mais elle n'est pas obligée d'accepter.

Le congé sabbatique sans solde est l'option qu'a retenue Anne Larue pour voyager, mais surtout pour développer de nouvelles sources de revenus grâce à ses talents créatifs. Elle explique ce qui l'a menée à ce choix.

NOM Anne Larue
ÂGE 43 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Équivalent d'un DEC technique en recherche et

gestion de données (études en France)

EMPLOI ACTUEL Technicienne en information dans un cégep

C'est en 2020 qu'Anne a commencé à penser à prendre une pause de son travail dans un cégep. Elle a toujours été créative, multipliant les projets de crochet, de couture et même de cuisine, mais ne croyait pas être capable de travailler seule à la maison. «Avec la pandémie, je me suis rendu compte que, finalement, j'étais capable de plus ou moins m'autodiscipliner et que j'aimais vraiment ça. Je voyais aussi plein d'amis et de connaissances qui travaillaient à leur compte et je trouvais ça inspirant.»

Lorsqu'elle a formulé sa demande, elle espérait obtenir un congé à traitement anticipé, mais il a été refusé. «Dans l'enseignement, comme je crois partout au public, tu as droit à un congé sabbatique au bout de cinq ans d'emploi. Moi, ça fait environ quinze ans que je suis dans cet emploi, donc j'étais largement admissible. À la base, j'avais demandé un congé où j'aurais été payée pendant un an et que je rembourserais au prorata pendant cinq ans après. J'ai appris que mon employeur ne permettait plus ce genre de congé. C'est pour ça que ma première demande a été refusée. Et, donc, ma seule option était de faire une demande de congé sans solde qui ne pourrait pas être refusée, parce que c'est dans la convention: ils ne peuvent pas refuser une première demande.»

Comme Anne a un congé sans solde, elle n'aura pas le choix de développer de nouvelles sources de revenus. «J'ai des économies pour pallier le fait de ne pas avoir de salaire, mais j'aimerais ne pas y toucher et lancer d'autres projets.» Parmi ses plans: monter une boutique en ligne et offrir des ateliers créatifs. «J'aimerais ouvrir une boutique Etsy pour vendre mes créations en ligne. J'ai déjà fait des marchés de Noël et je voudrais commencer à vendre en ligne. Je suis aussi en train de développer une offre d'ateliers créatifs. J'en ai déjà fait quelques-uns, ç'a bien fonctionné. Donc, j'essaie de mettre en place une offre un peu plus étoffée pour démarcher les endroits qui offrent ce genre d'ateliers.»

Elle ne sait pas encore où la vie la mènera après son congé. Cependant, elle ne se voit pas poursuivre sa passion pour la création à temps plein. «Les projets créatifs que je veux lancer ne me permettront pas de vivre comme maintenant. J'ai cette sécurité de retourner à mon poste. Un mi-temps, ça serait parfait, un mi-temps dans un emploi salarié et un autre mi-temps pour mes projets.» Elle cite autant les avantages sociaux que le salaire comme raisons de conserver un emploi plus «traditionnel», même si elle y est à temps partiel

seulement.

Bref, plusieurs facteurs pourraient déterminer la faisabilité (et la facilité) de ce genre de projet, si tu en rêves. Le mieux est d'en parler à ton employeur le plus tôt possible afin d'explorer les options et de voir si un programme déjà défini existe, ou si tu devras bâtir ton congé sur mesure. Si Anne avait à recommencer, elle n'attendrait pas quinze ans avant de se permettre une pause. C'est d'ailleurs son conseil si tu te reconnais dans cette situation: «Si ça ne te plaît plus, tu as tellement d'opportunités. Il ne faut pas attendre si t'as vraiment envie de faire autre chose!»

---

73. quatre95.urbania.ca/article/le-dilemme-de-la-vingtaine-choisir-entre-la-passion-et-la-stabilite-financiere

74. Voir ce texte qui rejoint ma façon de penser: chrisguillebeau.com/the-real-risk-is-that-you-dont-change (en anglais)

75. Défini à la page 49.

76. Environ 17 $/heure, selon protegez-vous.ca/argent/quoi-savoir-avant-de-cumuler-deux-emplois

Comment obtenir l'emploi de tes rêves

Alors, comment obtenir (ou créer) cet emploi qui te fait tant rêver? Selon le domaine que tu convoites, il existe mille et une façons de faire et tu n'as absolument pas à suivre une ligne droite.

Si tu veux te simplifier la vie, tu peux consulter un conseiller en orientation, comme Aimy Andraos, propriétaire de la firme Salto Conseil, dont tu as vu les conseils à plusieurs endroits dans ce livre. Si tu es à l'école, tu peux certainement trouver quelqu'un pour répondre à tes questions, également.

TRUC DE PRO «Qui peut consulter un conseiller en orientation? Tout le monde! L'orientation, c'est tout au long de la vie. Ce n'est pas parce que tu as fait un choix quand tu avais 20 ans que c'est exactement ça que tu vas vouloir jusqu'à ce que tu en aies 65. Souvent, on va décrire l'orientation un peu comme un triangle. Imagine les trois pôles de ce triangle-là: l'individu, la formation et le contexte de travail. Les conseillers d'orientation sont des professionnels qui travaillent sur ces trois sphères, donc, s'il y a quelque chose qui est plus difficile au niveau de la personne, on peut le travailler. S'il y a quelque chose qui ne va pas au niveau de la formation, on demande c'est quoi la formation qu'il faut aller chercher. Ou le pôle travail, "j'aime ma job, mais ça ne va pas à ma job", c'est peut-être quelque chose dans ton contexte de travail actuel qui cloche, on va pouvoir essayer de travailler dessus. Le conseiller d'orientation travaille la dynamique entre ces trois choses-là.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

Tu peux également visiter l'un des 111 Carrefours jeunesse-emploi (CJE) du Québec. Il s'agit d'organismes communautaires qui accompagnent et guident les jeunes en employabilité, mais aussi en persévérance scolaire, en transition à la vie adulte, en entrepreneuriat, et plus. Officiellement, les CJE accompagnent les 15 à 35 ans, mais, à l'occasion, ils peuvent aider des jeunes à l'extérieur de cette tranche d'âge.

Marie-Andrée Vézina explique: «Certains CJE ont des conseillers, conseillères en orientation et le service est gratuit. Quelqu'un va prendre un rendez-vous avec toi, va te rencontrer, évaluer tes besoins, regarder pourquoi tu es là, ce qui ne fonctionne pas, ce qui fonctionne. Les CJE utilisent beaucoup l'approche écosystémique, c'est-à-dire mettre le jeune au centre et regarder les différentes sphères de sa vie (communauté, école, famille, etc.). Par exemple, il se peut que le jeune ait des difficultés à l'école et que celles-ci soient reliées à un problème familial. Le CJE va faire le tour avec lui en faisant l'analyse de ses besoins. Après coup, le jeune aura un rendez-vous avec le professionnel ou la professionnelle (conseiller, conseillère en emploi, en orientation, intervenant, intervenante, etc.) qui pourra l'accompagner selon ses besoins afin de lui permettre d'atteindre son ou ses buts.»

Les services offerts dans les CJE sont très vastes et ne se limitent pas à l'emploi, comme le nom pourrait le laisser croire. Peu importe où tu es dans ton parcours, tu pourras y trouver de l'aide. «Aujourd'hui, avec la pénurie de main-d'œuvre, il n'est parfois plus nécessaire d'avoir un CV pour travailler. Tu peux visiter un CJE pour développer tes compétences, par exemple. Il y a beaucoup d'accompagnement sur comment faire un budget, sur la littératie alimentaire…» Pour trouver le CJE le plus près de chez toi, visite le trouvetoncje.rcjeq.org et indique ton code postal. Certains intervenants et intervenantes ont même des bureaux dans les écoles.

COMMENT ENTRER EN CONTACT AVEC QUELQU'UN

Même si ça peut sembler ésotérique comme recommandation, si tu veux trouver l'emploi parfait pour toi, tu dois manifester ce désir. Tu

dois visualiser le résultat, informer tous ceux que ça peut concerner et, surtout, faire les efforts nécessaires. Ça ne veut pas dire de t'acharner sur un employeur potentiel ou de le *stalker*, mais d'être confiant et de t'assurer que ta candidature sorte du lot. Voici comment t'y prendre.

Selon mon expérience, la meilleure chose est de faire fonctionner ton réseau de contacts. C'est comme ça que j'ai obtenu la majorité de mes emplois et contrats. Même un stage, alors que j'étais en secondaire 5! À cette époque, je rêvais d'être VJ à MusiquePlus, chaîne télévisuelle qui était alors au sommet de sa popularité. Lors d'une visite en studio pour une émission où le public était admis, du haut de mes 16 ans, j'ai simplement demandé à Rej Laplanche, animateur de l'émission *123 Punk*, si je pouvais l'accompagner pendant une journée. Il a dit oui!

Puis, quand je me suis lancée comme travailleuse autonome, j'ai encore pu compter sur mon réseau de contacts. Je suis très gênée, donc écrire à quelqu'un pour solliciter de l'aide me demande toute l'énergie du monde. Mais ça marche, si tu le fais adéquatement! Les meilleurs conseils que j'ai obtenus étaient ceux de professionnels que j'admire. Je ne sais pas si je m'y suis toujours prise de la bonne façon, mais ma technique semble fonctionner, car plusieurs ont accepté de me rencontrer, de me parler de leur carrière et de me prodiguer des conseils. Ça m'a tellement aidée! Voici comment t'y prendre.

- Trouver la meilleure façon de communiquer avec l'individu concerné (courriel? Instagram ou Messenger?).
- Envoyer un court message, sur la meilleure plateforme possible, qui explique qui tu es, pourquoi tu communiques avec la personne (qu'a-t-elle fait de spécial, d'inspirant?) et ce que tu demandes (une rencontre, une réponse écrite, etc.).
- Attendre la réponse patiemment, ce qui peut prendre plusieurs jours. Il y a une raison pour laquelle tu prends contact avec cette personne: elle a réussi dans un domaine qui t'inspire, ce qui veut dire qu'elle est sûrement occupée.
- Si tu demandes une rencontre, accepte le lieu, l'heure et la date offerts. Elle te rend un immense service, ce n'est pas le moment d'être pointilleux. Paie donc le café, aussi!

Tu peux également parfois rencontrer tes idoles dans des événements de réseautage ou dans des conférences. Aussi, des organismes de mentorat comme Academos te permettront de discuter avec des gens

qui pratiquent le métier de tes rêves.

TRUC DE PRO «Même si tu n'as pas accès à un programme formel, écris à quelqu'un sur LinkedIn! Crée-toi un profil du genre "mon rêve est de travailler en photographie" ou "dans l'industrie des jeux vidéo", puis ajoute des gens qui sont dans le milieu. Pourquoi ne pas écrire à quelqu'un: "Ton métier m'intéresse vraiment. Est-ce que tu serais ouvert à ce qu'on s'en jase par Zoom?" "Est-ce que c'est possible d'aller passer une journée en milieu de travail pour voir?" Certaines entreprises font des journées portes ouvertes, aussi.»

MÉLANIE BLANCHETTE, conseillère en ressources humaines agréée

N'aie pas peur d'investir du temps dans tes recherches. Tu peux envoyer un courriel à une compagnie pour laquelle tu aimerais travailler, même s'il n'y a pas de poste affiché. Tu ne sais jamais ce que ça pourrait donner. Si tu veux faire quelque chose de complètement fou, parles-en le plus possible. Tu as peut-être un ami ou une cousine qui connaît quelqu'un qui pourrait t'aider.

PROCESSUS D'EMBAUCHE

Si tu veux un poste de salarié, tu pourrais passer par un processus d'embauche relativement «traditionnel», même si la description de tâches ne l'est pas. Si certains emplois vont être affichés sur des sites spécialisés ou dans des infolettres, pour d'autres, il vaut mieux te promener dans ton quartier pour repérer les entreprises qui engagent. Pourquoi ne pas faire les deux?

TRUC DE PRO «Cette méthode de recherche d'emploi, "il y a

une offre affichée, je postule et j'ai une job", elle peut être challengée. Je dirais qu'une façon vraiment payante de chercher du travail, c'est souvent à travers le réseautage. Réfléchis à qui tu connais dans le domaine et qui pourrait t'en apprendre plus sur le marché pour savoir où trouver du travail. S'exposer au marché, rencontrer des gens dans le domaine, poser des questions, même organiser une rencontre d'information pour demander: "Que faites-vous exactement? Comment ça marche, chez vous? Comment on fait pour commencer cette carrière-là?" Une séance d'information peut se transformer en poste, parfois. Ça peut évoluer en entrevue, alors que tu allais juste poser des questions. Des humains qui parlent à des humains, c'est toujours gagnant.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

Si l'emploi que tu convoites nécessite une entrevue, fais des «entrevues de préparation» avec des amis. Tu peux les enregistrer ou noter tes réponses pour te souvenir des informations essentielles. Tu trouveras certaines des questions qui reviennent le plus fréquemment en ligne[77]. N'oublie pas de mettre de l'avant les compétences que tu as acquises en dehors de ton expérience professionnelle. Par exemple, tu peux parler de bénévolat, de gardiennage si tu t'es impliqué dans un projet ou une cause, même de tes loisirs.

Il est important de ne jamais parler en mal d'employeurs précédents (ou de gens avec qui tu as travaillé). Tu peux être honnête en expliquant des situations désagréables, mais choisis soigneusement tes mots si tu as récemment eu une expérience négative.

L'intervieweur t'offrira aussi probablement la chance de lui poser des questions. En voici quelques-unes à considérer.

- À quoi ressemble une journée (ou une semaine) de travail?
- De quelle façon mesurez-vous la réussite?
- Comment décririez-vous la culture d'entreprise?

LA NÉGOCIATION ET LE SALAIRE

Dans plusieurs domaines, tu devras négocier ton salaire. Dans la

mesure du possible, évite de donner un chiffre en premier. Demande plutôt le salaire proposé, compare-le avec la rémunération pour des postes similaires dans l'entreprise et dans la région, puis négocie en partant de ces informations. Ne donne pas ton salaire actuel, en particulier s'il est bien en deçà de ce que tu recherches (par exemple, si tu occupais un emploi au salaire minimum). Tu peux répondre par une question: «Quelle est l'échelle salariale typique pour quelqu'un dans ce poste?»

Même si on t'offre un emploi de rêve sur un plateau d'argent, tu devras négocier. Qu'est-ce qui est le plus important pour toi? Rappelle-toi que le salaire n'est pas le seul indicateur de revenus. Il y a plein d'autres facteurs à prendre en compte, dont les différents programmes d'épargne, une assurance collective, le remboursement du perfectionnement professionnel ou des frais d'adhésion à des associations, ou même une grande rétention d'employés (c'est-à-dire que ceux-ci restent longtemps).

Cela étant dit, le salaire, c'est important. Négocier celui-ci dès l'entrevue, ou une augmentation après un certain temps dans ta position, est important pour être satisfait de ton emploi. Je te l'accorde: ça peut être intimidant! La simulation et la préparation, comme pour les entrevues, seront alors plus que nécessaires. Dans certains emplois, tu obtiendras une hausse salariale tous les ans qui correspondra environ à la hausse du coût de la vie. Mais que faire si ce n'est pas suffisant?

C'est techniquement simple, même si ça rend souvent mal à l'aise: tu dois convaincre la bonne personne, que ce soit ton supérieur ou le responsable des ressources humaines (ou les deux), que tu mérites plus d'argent. Ici, je parle précisément de salaire, mais tu peux aussi négocier la possibilité de travailler de la maison, d'obtenir plus de jours de vacances, etc. Vois ce qui est important pour toi. Tu dois commencer en faisant tes devoirs.

À quoi ressemblent les salaires d'emplois comparables dans ta région? Y a-t-il des informations claires à propos du salaire dans ton contrat d'embauche? Est-ce que, dans ton domaine, le salaire est régi selon la formation ou le nombre d'années d'expérience? Assure-toi que ta demande est réaliste. Aie un objectif chiffré en tête, qu'il s'agisse d'un montant annuel ou d'un pourcentage d'augmentation, et définis le seuil où tu seras prêt à quitter ton emploi (ou refuser l'offre) si ce qui est proposé ne te convient pas.

Tu dois choisir le bon temps pour faire ta demande, idéalement lors d'une évaluation. Tu pourrais également demander au responsable s'il

est possible d'organiser une rencontre au moment de son choix. Démontre que tu le mérites avec des preuves tangibles de tes réalisations et de l'atteinte de tes objectifs, dont tu as idéalement discuté lors d'une précédente évaluation et que la personne devant toi connaît. Prends l'habitude de noter tous tes bons coups: ça te donnera des arguments dans la négociation. Tu as dépanné un autre service? Tu as eu une idée de génie? N'hésite pas à parler de ces expériences et même à demander des témoignages. Toutefois, attention de ne pas tomber dans la vantardise!

Finalement, décris l'évolution de ta liste de tâches depuis ton arrivée et comment tu as aidé la compagnie. Il se peut que le responsable réponde par un non temporaire (mauvaise période, situation financière difficile de l'entreprise, etc.). Si c'est le cas, vérifie quand tu pourras en discuter de nouveau et fais un suivi au moment opportun. Ne menace pas de partir, mais tu peux dire que c'est l'un des facteurs qui font que tu songes à changer d'emploi. Bien sûr, si tu es dans une mauvaise passe, attends que la situation se rétablisse avant de faire des demandes!

La méthode «sandwich» est un classique. Commence en mentionnant à quel point tu aimes la compagnie, fais tes demandes et réitère à quel point tu apprécies ton emploi. Si ton employeur refuse de considérer la hausse salariale que tu crois mériter, même si tu adores ton poste, ça vaut la peine de regarder les options qui s'offrent à toi. Si tu es insatisfait, ça pourrait nuire à ton appréciation de ton travail. Chercher une autre job pourrait également t'aider à négocier: «L'entreprise X me paierait 10 000 $ de plus par année. J'adore travailler ici, mais je considère sérieusement cette offre pour faire avancer ma carrière. J'espère que vous pourrez égaliser ce salaire afin que je reste ici.»

La négociation sur le salaire est aussi hyper importante pour un contrat à la pige. C'est primordial si tu t'identifies comme femme, car des recherches montrent que les femmes ont tendance à proposer des taux inférieurs à ceux des hommes[78].

De nos jours, googler «Combien devrais-je facturer pour X?» donne accès à une panoplie d'informations et même à des calculateurs en ligne pour t'aider à te faire une tête. Helene-Sarah Becotte de calcule.ca propose également un outil qui permet de calculer le taux horaire que tu devrais facturer en fonction du nombre d'heures que tu veux travailler par semaine, de ton salaire annuel désiré et des vacances que tu souhaites prendre[79]. Tes futurs clients ne connaissent pas nécessairement les coûts réels pour engager un pigiste, qui

incluent le matériel, les licences logicielles, le travail administratif et plein d'autres facteurs, donc tu feras ce calcul non seulement pour t'assurer de te faire payer le bon montant, mais peut-être aussi en éduquer d'autres!

Garde toujours en tête que la négociation sur la rémunération est commerciale. Même si tu t'entends bien avec la personne, même si c'est ton ami, tu n'as pas à être «gentil». C'est une discussion factuelle où les émotions doivent être mises de côté.

En 2024, le salaire minimum au Québec est de 15,25 $ de l'heure, 12,20 $ si tu occupes un emploi avec pourboire. Devrais-tu accepter un emploi ou un mandat sous-payé ou même non payé (comme un stage) pour faire avancer ta carrière? Honnêtement, la réponse devrait être non. Dans les faits, dans mon cas, je dois une grande partie de ma carrière à des expériences bénévoles. Bien sûr, ne laisse jamais quelqu'un abuser de tes talents, mais considère ton parcours professionnel dans son ensemble avant de prendre des décisions hâtives.

TRUC DE PRO «Ça va beaucoup varier d'un domaine à l'autre. Tu peux imaginer les diverses branches du marché du travail un peu comme différentes cultures. Dans certaines cultures, il est impossible que ton stage ne soit pas rémunéré. Si tu vas en génie et que tu veux faire un stage, c'est presque sûr qu'ils vont te payer. Dans d'autres domaines, si tu demandes des sous, c'est mal vu parce que: "On a des stagiaires, on leur donne des connaissances, on leur donne des acquis qu'ils n'auraient pas eus à l'école. Donc, non, on ne les paie pas, on paie en expérience." Ça varie beaucoup d'un domaine à l'autre. Malheureusement, on constate qu'il y a souvent une situation qui est un peu genrée aussi. On va voir que, dans des milieux plus "typiquement féminins", on ne paie pas les stages[80]. Et dans des milieux plus "typiquement masculins", on les paie. L'équité, on n'y est pas. Et ça, c'en est un exemple.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d'orientation

CRÉER TON PROPRE EMPLOI

Que faire si ton emploi n'existe pas encore? Comment savoir que tu peux le créer, que tu peux l'exercer, quand personne d'autre ne l'a fait avant toi? Claudie Bourget a dû convaincre ses employeurs de lui payer une formation aux États-Unis qu'elle serait la première au Québec à suivre afin de développer un programme de lutte contre les gangs de rue. Si rien ne correspond à ton profil sur le marché du travail, voici comment tu peux tout de même tracer ton chemin.

NOM Claudie Bourget
ÂGE 37 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en communication, maîtrise en travail social
EMPLOI ACTUEL Agente de déploiement et de développement de programmes pour les Centres de santé et de services sociaux du Québec

Tout d'abord, tu dois savoir que Claudie ne se destinait pas à une carrière en travail social et qu'elle n'aurait jamais pensé travailler avec des jeunes criminalisés. «Tellement pas! C'est vraiment la vie qui m'a menée là.» Elle a fait un bac en communication et a commencé à travailler dans ce domaine. «J'ai réalisé qu'il y avait une grande partie de moi qui n'était pas satisfaite de ce que je faisais. Que le domaine des communications, aussi grand puisse-t-il être, me limitait beaucoup dans ce que j'avais envie d'approfondir.» Puis, une rencontre marquante est venue tout changer. Elle organisait des événements pour des gens du milieu des affaires, mais ne se sentait pas accomplie. «J'avais l'impression que c'était du vent.»

«Dans un des 5 à 7 que j'organisais, il y a un homme qui détonnait vraiment beaucoup des messieurs veston-cravate. Tout de suite, on s'est mis à se parler. Au bout d'une heure, il me dit: "Il y a quelque chose en toi qui me dit que tu pourrais facilement coordonner un projet chez nous." Il m'explique qu'il est directeur d'une maison des jeunes. Et là, je me dis: "Maison des jeunes, ouin, bof, je ne sais pas trop…" Il a un financement de la sécurité publique pour un projet de lutte contre l'exploitation sexuelle des jeunes filles. Il m'explique que ça ne prend pas de formation, que tu as juste besoin d'avoir de la *drive.*»

Il lui propose une entrevue, mais elle est déjà sur la défensive. «J'ai un bac en comm, ça n'a pas rapport.» Quand il lui répond: «Je m'en

fous de ça, l'idée, c'est la personne derrière», c'est un instant significatif pour elle. «Je suis allée le rencontrer, j'ai passé une entrevue, puis j'ai eu la job. J'étais très jeune, début vingtaine.» Elle a coordonné deux gros projets, le premier contre l'exploitation sexuelle, le second pour la réinsertion d'anciennes prostituées mineures. «Ça m'a catapultée dans ce monde-là. J'ai trouvé ma voie à ce moment-là.»

Elle avait son bac depuis quelques années déjà et elle n'aurait jamais pensé faire une maîtrise. «Je ne suis vraiment pas une chercheuse dans la vie, je suis vraiment une fille très, très de terrain…» Un bac en communication et une maîtrise en travail social ne sont pas nécessairement liés, mais grâce à la propédeutique[81], elle a pu envoyer sa demande, et a été acceptée. «Je suis entrée à la maîtrise en m'intéressant beaucoup à la prostitution juvénile et aux moyens d'intervenir et de prévenir l'exploitation sexuelle. Les gens qui ont fait une maîtrise avec mémoire pourront en témoigner… Tu arrives avec une idée, mais c'est rare que tu ressortes avec la même!»

«Plus je me suis intéressée à ça, plus j'ai commencé à m'intéresser au proxénétisme, puis à la délinquance. En faisant des recherches, ça m'a menée à quelque chose d'autre, et finalement, j'ai fini par faire un mémoire sur la trajectoire délinquante des jeunes d'origine maghrébine au Québec.»

Déjà, elle détonne dans son milieu. «C'est rare que, comme choix de vie, tu fasses comme moi: être travailleur social et aider les criminels. C'est plus un sujet qui est lié à la crimino. J'étais la seule dans ma cohorte de maîtrise qui s'intéressait à ça. Le travail social, c'est plus un truc où on soutient les victimes… Moi, je me disais: "Pour prévenir la victimologie, il faut intervenir sur les gens qui font des victimes." Pour moi, ces gens-là ne sont pas nés criminels. Si on ne leur donne pas les moyens de s'aider, puis qu'on fait juste les enfermer, je ne pense pas qu'on s'en va quelque part comme société.»

Et comment s'est-elle retrouvée à une formation spécialisée à Chicago? «On m'a dit: "Tu vas coordonner ce projet de lutte aux gangs." J'ai fait mes recherches en me demandant: qu'est-ce qui fonctionne? Puis, de fil en aiguille, j'ai compris que cette formation-là [à Chicago] était offerte, que cette approche était super réputée aux États-Unis et qu'elle était avérée comme probante, que je pouvais me spécialiser là-dedans. C'est un peu tombé du ciel pour moi dans la mesure où j'ai eu cette opportunité d'aller me former. Je n'ai pas payé moi-même ma formation à Chicago, c'est mon organisation qui l'a fait. Finalement, grâce à l'aide de plusieurs collaborateurs et d'une collègue impliquée au début du processus, j'ai développé ce programme, j'avais 1,5 million de budget sur cinq ans pour le faire, j'avais une grosse

latitude. C'était super cool parce que j'ai mobilisé plein de partenaires, puis on a implanté cette approche. C'était vraiment un gros projet. J'ai quitté l'organisation depuis cinq ans, mais le programme existe encore et c'est une grande fierté.»

Alors, comment convaincre un boss, un professeur à l'école ou une autre personne de t'appuyer dans un projet (psychologiquement ou financièrement) quand tu n'as aucun exemple similaire au tien au Québec et peut-être même au monde? «Moi, je suis quand même très tenace. Ce n'est pas un conseil que je donnerais, sois tenace et harcelant (*rires*). Je suis allée au bout des ressources que je pouvais utiliser. Je me suis vraiment entourée. J'ai fait des entrevues, je suis allée chercher l'avis d'experts en gangs de rue. Des fois, on a des idées, on a l'impression que ce sont les meilleures au monde, mais en parlant aux gens autour, tu entends des choses que tu ne connaissais pas aussi. Le *gang reduction program*, je l'ai trouvé sur Google, mais ça aurait pu être un expert dans ce domaine-là qui me dit: "As-tu regardé ça?" Ne sois pas gêné de demander. Je pense que les gens sont naturellement intéressés à donner des *cues* à d'autres.»

Pour terminer, Claudie conseille de tracer ton chemin en fonction de tes intérêts. «Du primaire au secondaire au cégep, on nous demande toujours de faire des choix très nichés sur des professions particulières, mais moi, à aucun moment on ne m'a dit: "Ce qui est important, ce n'est pas tant ta profession, c'est ce que tu en fais." Qu'est-ce que tu veux faire? Qu'est-ce que tu aimes? Qu'est-ce qui t'intéresse? Tu peux trouver ton compte dans à peu près tous les domaines.»

---

77. Par exemple, ici: monster.ca/fr/conseil-carriere/article/les-10-questions-les-plus-posees-en-entrevue

78. creativecloud.adobe.com/fr/discover/article/how-to-negotiate-freelance-rates-like-a-pro (en anglais)

79. calcule.ca/le-budget-temps/

80. Tu peux lire un article intéressant à ce sujet ici: lapresse.ca/actualites/education/2023-09-21/domaines-a-forte-predominance-feminine/le-combat-pour-des-stages-remuneres-n-est-pas-termine.php

81. Des connaissances qui constituent une base pour continuer ses études de 1er, 2e ou 3e cycle lorsque la formation antérieure ne satisfait pas les exigences du programme désiré.

Un emploi, ce n'est pas (nécessairement) pour la vie

Comme Jennifer Martin l'a souligné précédemment, l'époque où la fidélité à une entreprise signifiait beaucoup est révolue. Aujourd'hui, peu importe l'avenue professionnelle que tu choisis, il y a de bonnes chances que tu changes d'employeur, de branche ou même de domaine une, deux, trois ou six fois dans ta carrière! L'idée n'est pas nécessairement de te réinventer pour te réinventer, mais plutôt d'accepter que tes goûts évoluent au cours de ta vie et de te dire qu'aujourd'hui, le marché du travail te permet de changer d'objectif.

TRUC DE PRO «L'humain et le marché du travail sont en constante évolution. Une carrière, ça ne s'obtient pas, ça se construit, brique par brique. Les essais et erreurs sont les premières briques, qu'on réajuste et replace au fil du temps et des apprentissages, jusqu'à ce que l'on construise une maison dans laquelle on est confortable! Notre domaine dans la vingtaine peut être différent de celui dans la trentaine en fonction de notre évolution, et c'est tout à fait normal! L'idée est d'essayer différentes choses afin d'en découvrir une qui est un bon match. Qui sait où cela pourrait te mener?»

MARIE-NOËLLE DE SÈVE, conseillère d'orientation

Une chose importante à retenir, c'est que le privilège professionnel peut avoir des conséquences inattendues. Selon moi, il y a deux types de privilèges: ceux liés à la job comme telle (un titre, des avantages

sociaux, un salaire, etc.) et ceux liés au succès.

Un passage du livre *The Subtle Art of Not Giving a F*ck* de Mark Manson, que je traduis librement ici, m'a particulièrement marquée: «Lorsque tu dors sur un futon malodorant, que tu dois compter ton argent pour savoir si tu peux te permettre du McDonald's cette semaine et que tu as envoyé 20 CV sans retour, démarrer un blogue et une entreprise stupide sur Internet n'est pas une idée si effrayante.»

Ça signifie que faire un choix est parfois beaucoup plus simple quand tu n'as pas d'options. Au contraire, quand tu as déjà du succès, un titre, un diplôme, un emploi, tu te retrouves face au paradoxe du choix. Tu as accès à tellement de possibilités, souvent fantastiques, que ça devient plus difficile de prendre une décision que si tu n'avais rien. Tu sais tout ce que tu laisses tomber en changeant de voie. Si tu n'es plus satisfait, tu dois te poser les questions suivantes.

- Est-ce que mon travail correspond à mes valeurs et à mes objectifs?
- Est-ce que j'utilise mes talents et mes forces?
- Est-ce que ce travail m'apporte un sentiment d'épanouissement?
- Suis-je enthousiasmé par ma trajectoire professionnelle?

L'ÉVOLUTION D'UNE CARRIÈRE

J'ai toujours été passionnée par l'arrière-scène de l'industrie du divertissement et j'ai continuellement trouvé une façon d'y accéder. Pendant des années, je me suis incrustée dans l'univers qui m'avait fascinée depuis mon enfance. J'avais des *guest-lists* pour tous les spectacles en ville. Une passe *all-access* de travailleuse aux meilleurs festivals. *I had made it.*

Ç'a été long et difficile à admettre, mais, avec le temps, mes rêves ont changé. En 2019, après mon dixième été de festivals, j'ai décidé qu'il était temps pour moi de passer à autre chose. Mon blogue était devenu mon emploi à temps plein et il était compliqué de faire les deux. Je manquais d'heures pour tout accomplir et j'avais envie d'un horaire allégé pour mieux profiter de l'été. J'avais surtout l'impression d'avoir fait le tour de mon rôle et d'avoir perdu ma motivation. Mais une partie de moi voulait garder ce contrat, parce que j'avais peur de perdre mon «statut» (tsé, le prestige mentionné dans mes tests de

personnalité dès le secondaire!).

TRUC DE PRO «Si tu veux changer de A à Z, il y a plein de façons de voir ça, et tout le monde ne part pas de la même place. Il y a des gens qui viennent me voir en disant: “J’ai beaucoup réfléchi et je tire la conclusion que j’aime ma job, mais je ne suis pas dans le bon milieu. J’aimerais que tu m’aides à réfléchir à un autre milieu.” D’autres vont dire: “J’ai réfléchi et j’hésite entre ces deux options-là. Peux-tu m’aider à tracer la ligne?” Puis, il y en a qui disent: “Je ne vais juste pas bien. Aide-moi.” On commence là où la personne est. Des jeunes viennent nous voir en orientation pure: “Je ne sais pas ce que je veux faire. Aide-moi à le trouver.” D’autres veulent se réorienter: “Je pensais que je voulais faire telle affaire, je l’ai fait et je constate que ce n’est pas ça.” Et il y a ceux qui ne savent pas exactement quel est leur besoin, parce qu’il se passe plein d’autres affaires autour. Beaucoup de monde vient nous voir en burn-out, en dépression, en réadaptation, par exemple, des gens qui ont eu un accident: “J’aimais ma job, mais je ne peux plus la faire, mon corps ne veut plus.” On a des gens qui ont eu des changements de vie: “J’étais marié, je suis divorcé, j’ai déménagé, je ne suis plus dans le même quartier, ma situation financière est différente, ma job ne *fitte* plus.” On rencontre des mamans qui sont en congé de maternité et qui viennent nous voir en déclarant: “C’est inconcevable que je retourne où j’étais avant.” On prend ça différemment à chaque fois, dépendamment de la personne et de son besoin.»

AIMY ANDRAOS, conseillère d’orientation

Emna Achour a quitté le monde du journalisme sportif auquel elle avait toujours rêvé pour se lancer dans une nouvelle carrière d’humoriste, domaine jusqu’alors inconnu pour elle. Voici comment ça s’est passé.

NOM Emna Achour
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en journalisme
EMPLOI ACTUEL Humoriste et chroniqueuse

Même si elle n'avait pas encore 30 ans, Emna Achour avait une belle carrière de journaliste sportive. Après plusieurs années à temps plein pour un média, elle a décidé de devenir pigiste, pour avoir plus de liberté. C'est pendant cette période qu'elle s'est mise à lire sur le féminisme. «Avant, je n'étais pas féministe, dans le sens que je ne comprenais rien à ça. Mon cerveau était juste plein de *facts* de hockey, il n'y avait pas d'autres connaissances là-dedans! Avec du recul, je reconnais que ma présence dans ce milieu-là était en soi un *statement* féministe. Mais je ne le savais pas… Moi, je pensais seulement: j'ai un objectif, je veux l'atteindre. Si je dois défoncer des portes, je vais le faire. Tout le monde a toujours dit: "Tu ne réussiras pas, Emna, ça ne marchera pas, c'est trop difficile." Je ne me disais pas: "Même si je suis une fille, je suis capable", je me disais: "Je suis capable."»

Ses lectures ont commencé à faire du chemin dans sa tête. Puis, à sa grande surprise, c'est une entrevue de Taylor Swift à *Tout le monde en parle* qui a complètement changé sa façon de voir les choses. «Je n'étais pas particulièrement fan de Taylor Swift, mais j'étais curieuse d'écouter l'entrevue. Elle parlait de manière super banale du fait qu'elle était féministe et qu'on devrait tous être féministes, parce qu'après tout, le féminisme, c'est juste vouloir l'équité hommes-femmes. Il y a eu un déclic dans ma tête. Puis, j'ai commencé à associer toutes les micro-agressions que j'avais vécues avec le fait que j'étais une femme. J'ai réalisé que ce n'était pas juste parce que j'étais jeune qu'on ne me prenait pas en considération.»

«Au même moment, j'ai repris une job à temps plein en journalisme avec mon patron d'avant, qui me faisait confiance, qui m'avait donné ma première chance. Avec lui, ça allait, mais il y avait un autre boss entre nous pour qui j'étais une femme et une femme jeune. Et même si ça faisait huit ou neuf ans que j'étais dans ce milieu-là, je n'avais aucune valeur à ses yeux. Tous les jours, il me remettait en question. Tous les jours, il fallait que je prouve ma valeur. Et là, j'ai associé mes nouvelles connaissances de féminisme à cette expérience-là, et j'ai décidé que je n'allais pas continuer à subir ça. Je me suis demandé si j'aimais encore assez ça pour continuer. Je ne suis pas obligée de rester ici. Mais je prenais aussi conscience du fait que je donnais l'exemple. Je commençais à recevoir des messages de jeunes filles qui

me posaient des questions et qui voulaient suivre ma trace. Pour cette raison, ç'a été difficile de lâcher, j'avais l'impression que j'étais un échec, que je laissais tomber ces filles-là.»

Toutefois, elle savait que c'était le bon choix. «Ma santé mentale était en train de se détériorer. Mes lunettes roses étaient parties. Je voyais juste le négatif, qui est, bien honnêtement, juste la réalité. Je ne le voyais pas au début, parce que j'avais tellement d'ambition, j'étais tellement motivée. Mais là, j'avais accompli tout ce que j'avais à accomplir. Il n'y avait plus rien là pour moi.»

Ce retour au journalisme à temps plein avait débuté en septembre 2017, mais elle a su qu'elle devait partir rapidement, malgré un contrat d'un an en poche. «J'aurais pu quitter en octobre. Je ne l'ai pas fait. Je me suis dit: "Je vais rester pour la saison, ça va être ma saison de salut." Ce qui était une erreur, parce que j'ai été misérable. Mais j'ai fini la saison. Tous les jours, je me demandais: "Ça va être quoi, ma prochaine carrière?"»

Avant de se lancer, Emna voulait s'assurer qu'elle pourrait utiliser sa plateforme d'une façon qui la rendrait fière. «J'ai eu une tribune pendant dix ans et je m'en suis servie pour parler de *pucks*, de buts et de *dudes* blancs millionnaires. J'ai réalisé que je voulais avoir une tribune avec ma prochaine carrière, et l'utiliser à bon escient. Je me suis pitchée là-dedans. J'ai fait ma première audition à l'École de l'humour quand j'étais encore journaliste. C'était une grave erreur, parce que je n'avais aucune expérience. Je n'avais pas le temps de me perfectionner, de pratiquer pour être bonne. J'essaie d'oublier cette journée-là.»

Avec tant de soirées d'humour ouvertes aux débutants, pourquoi a-t-elle fait une audition sans avoir d'expérience? «Dans ma tête, je ne pouvais pas commencer à faire de l'humour tant que je n'avais pas étudié. J'étais très scolaire. Je me disais que tant que je n'avais pas suivi de cours à l'École de l'humour, je ne monterais pas sur scène. Alors que c'est pas mal l'inverse dans la réalité: il y en a un sur 100 qui se fait prendre aux auditions sans aucune expérience. Les 99 autres ont un an, deux ans, trois ans d'*open mic* dans le corps. Moi, je ne savais pas ça.»

«J'ai fait les auditions deux ans de suite pour faire le programme régulier de deux ans et j'ai été refusée les deux fois. Maintenant, tu peux faire ton chemin sans ça. Moi, j'aurais vraiment aimé faire l'école, parce que ç'a l'air d'une expérience vraiment *nice*. Mais c'est récent qu'on donne une chance paritaire aux femmes… et les femmes pas blanches… C'est difficile.» Elle a quand même fait quelques cours du soir, ouverts au public.

Étant donné sa personnalité, ce changement de carrière ne s'est pas fait à l'aveugle. «J'avais planifié mes affaires. Je suis une bonne élève et j'avais bien étudié la patente. Je savais que ça prendrait des années avant que ça devienne payant. J'avais prévu me trouver des jobs, des *sidelines*. Tout ce que je savais, c'est que je ne voulais plus être journaliste. Mais après, *the sky was the limit*! Puisque j'étais devenue journaliste à 19 ans, je n'avais pas eu beaucoup de jobines. Je n'avais jamais travaillé dans un café, donc je suis allée me chercher une job dans un café à 29 ans. J'étais comme "woohoo! Je suis vraiment mal payée, mais au moins, je ne suis pas assise devant mon ordi avec plein de messieurs!". Ce n'était pas facile. Mais j'avais de l'argent de côté, parce que j'habitais encore chez mes parents. Ce n'était pas impulsif. Je ne fais malheureusement jamais rien d'impulsif et de spontané.»

Si elle a quitté le journalisme sportif en raison de la façon dont elle était traitée comme femme, l'humour était-il réellement un milieu où elle pourrait prospérer? «J'avais tout vécu: la misogynie, la discrimination envers les femmes, le *boys club*, dans ma carrière d'avant. Donc, je suis arrivée en humour tellement outillée et tellement prête! J'ai reconnu tout de suite tous les *patterns* du *boys club*. J'étais comme: "Ah, mes chanceux, vous êtes tombés sur Emna 2.0, qui ne se laissera pas marcher sur les pieds comme il y a dix ans!" Ça n'a pas pris de temps, je me suis relevé les manches, en disant: "Il y a trop de messieurs ici. Il n'y a pas assez de place pour les femmes."»

«Je savais exactement quoi faire: créer une soirée d'humour où il y aurait juste des femmes, parler de ça sur scène. Ça m'habitait déjà. J'ai commencé à être la porte-parole de cette affaire-là. Je pense humblement que j'ai positivement influencé d'autres femmes en humour. Peut-être qu'elles craignaient de s'aliéner du monde, de perdre des contrats, mais c'est devenu plus normalisé. Tout le monde tripait sur nos soirées féministes, tout le monde voulait participer, on n'avait pas de misère à *booker* des humoristes.»

Mais les choses ne changeaient pas assez vite à son goût et, donc, elle a créé le compte Instagram Pas de fille sur le pacing. «Je vous l'ai dit souvent que ça n'a pas de bon sens et vous ne m'écoutez pas. Vous pensez que j'exagère? Voici des preuves.» Bien que ce mouvement ait généralement été bien accueilli, Emna a fait face à beaucoup d'adversité. «J'ai perdu des amis en humour, je ne me fais plus *booker* à certains endroits. Ça aussi, je l'avais bien calculé, bien prévu. Ménage nécessaire! Je dis ça super confiante et presque *cocky*, mais il y a des jours où je pleure, où ça me fait de la peine. Parfois, on reçoit des messages de bouette sur Pas de fille sur le pacing et je me

demande s'ils ont raison. Est-ce que j'exagère? Puis, deux secondes après, je me dis non, je sais pourquoi je fais ça, je sais que tout mouvement qui bouscule le statu quo n'est jamais très bien accueilli, surtout par un *boys club*. Alors, je continue.»

Emna met les choses au clair: «Je ne perds pas de contrats de gens qui veulent vraiment travailler avec moi. Je continue à faire de la radio. Je fais des événements corporatifs, des shows pour des organisations. Ils sont super contents de m'avoir et ce sont les contrats les plus payants. Alors, si je perds un contrat où j'aurais été payée 20 piasses et un coupon de bière dans un bar miteux de Montréal, je suis capable de vivre avec ça! Je gagne très bien ma vie. À la rigueur, je pourrais fermer ma gueule. Encaisser mes chèques et ne rien dire. Mais je veux que le milieu soit plus inclusif pour tout le monde, pour toutes les filles qui viendront après moi aussi.»

Comme Emna, je me donne le droit de changer de rêve, de carrière, une, deux ou dix fois de plus. Depuis quelque temps, j'ai un plaisir fou à jardiner, chose que je n'aurais jamais pensée. Je me surprends à rêver de campagne, moi qui ai toujours été «une fille de ville» et qui ai juré très jeune de ne jamais tondre de gazon de ma vie.

Je me dis de plus en plus souvent que ce serait le fun d'avoir un petit bed & breakfast ouvert trois ou quatre nuits par semaine, de jardiner et de cuisiner pour des gens qui partagent cet amour du fait local, dans une maison située sur le bord de l'eau. Le reste du temps, je pourrais écrire, bercée par le bruit des oiseaux. Pourquoi pas?

Alors, je laisse le dernier mot à Emna: «N'hésitez pas à aller là où on ne vous attend pas, parce qu'on vit tous avec des biais inconscients. Sans le vouloir, on pense que telle personne de tel genre qui provient de tel clan social devrait faire tel métier, mais non. On est chanceuses, chanceux d'habiter au Canada, au Québec, où tout est possible. On peut retourner à l'école à 60 ans si ça nous tente. On peut avoir une job super payante à 16 ans si ça nous tente. Faites donc ce qui vous tente. C'est cliché, mais c'est ça. Il n'y a pas qu'un chemin tracé pour tout le monde.»

QUOI SAVOIR SI TU CHANGES D'EMPLOI

Si tu changes d'employeur ou de carrière, il y a de nombreuses choses à connaître. Selon l'industrie où tu évolues, si tu passes du statut d'employé à travailleur autonome ou entrepreneur, ou l'inverse, les subtilités à connaître pourraient différer. Pour cette raison, consulte

un comptable ou un conseiller financier pour obtenir des conseils personnalisés en fonction de ta situation. Assure-toi de bien connaître tes avantages sociaux, où est ton argent, par exemple s'il est dans un REER collectif, et vérifie ce que ça signifie pour la suite.

TRUC DE PRO «Si tu es employé, en premier recours, je dirais de te renseigner auprès des ressources humaines. Si elles ne savent pas, on se tourne vers les finances, on fait les recherches, on trouve la solution ensemble. C'est notre job d'outiller la personne le plus possible pour qu'elle ressorte gagnante, qu'elle perde le moins de conditions possible. Tu peux dire, par exemple: "Voici ce que j'avais comme REER, avez-vous l'équivalent ici?" ou "J'avais des assurances collectives qui couvraient les examens de la vue, les lentilles et les lunettes".

Avant même de choisir un emploi, d'accepter une offre, c'est bien de magasiner, de demander à l'entreprise ce qu'elle offre comme avantages sociaux. Récemment, un employé qui est arrivé ici avait un REER dans une institution financière différente de celle où est notre REER collectif d'entreprise. Il voulait tout regrouper, mais il y avait des procédures spécifiques à suivre. Et parfois, il y a des laps de temps limites. Dans ce cas, c'était trois mois, alors que nous, on accorde seulement les REER après la probation de trois mois. J'ai pu me renseigner auprès de ses gestionnaires et confirmer qu'il avait le potentiel de rester, alors je lui ai conseillé de commencer les démarches auprès de son ancienne banque et nous avons amorcé le transfert pour être certains d'arriver avant la date limite.

Tout se négocie, aussi. Même si une entreprise déclare: "On offre seulement quatre semaines de vacances en partant", mais qu'à ton ancien emploi tu en avais cinq, si tu es un candidat qui se démarque et que l'entreprise veut vraiment t'avoir, on va te l'accorder, la semaine de vacances supplémentaire! Surtout

dans le contexte actuel de pénurie de main-d'œuvre. Dans la plupart des domaines, les candidats de qualité se font rares, c'est un marché d'employés. Donc, les travailleurs ont une marge de négociation pas mal plus grande qu'il y a quinze ou vingt ans. C'est un rapport de force qui est complètement inversé aujourd'hui.»

MÉLANIE BLANCHETTE, conseillère en ressources humaines agréée

Les « *lifestyle business* »

LIFESTYLE BUSINESS

Anglicisme qui désigne une entreprise conçue pour adopter un style de vie, plutôt que pour maximiser les bénéfices[82].

Tu te demandes à quoi peut ressembler un *lifestyle business*? Pense aux artistes, aux gens qui travaillent en microagriculture, aux guides de randonnée ou à ceux qui ont un gîte à même leur domicile. Il existe une panoplie d'exemples!

Le concept d'un *lifestyle business* est de fonder une entreprise ou d'évoluer comme pigiste en traçant tes propres règles. L'idée est de trouver une façon de gagner ta vie en dehors des moyens traditionnels, peut-être même en n'ayant pas l'impression de travailler! Ta définition de ce que ça signifie va dépendre de tes intérêts et de tes talents.

CHOISIR UN EMPLOI QUI NE TE DONNE (PRESQUE) PAS L'IMPRESSION DE TRAVAILLER

J'ai toujours beaucoup aimé l'anecdote du pêcheur, souvent attribuée à Paulo Coelho. Au Québec, elle a aussi été adaptée par Alexandre Poulin dans sa chanson *Fernand.* Je partage ici ma version librement traduite, fortement inspirée de celle lue dans les livres *Le Why Café* de John P. Strelecky et *The 4-Hour Workweek* de Timothy Ferriss.

Un homme d'affaires est en voyage dans un petit village de pêcheurs, lorsqu'il croise un pêcheur qui rentre avec de nombreux poissons. Impressionné, il lui demande combien de temps a été nécessaire pour les attraper. «Très peu de temps», répond le pêcheur.

«Alors, que faites-vous de vos journées?» demande l'homme d'affaires.

«Je me réveille tôt le matin, je pars en mer pour pêcher quelques poissons, je rentre, je joue avec mes enfants, je fais une sieste avec ma

femme, puis, le soir, je joue de la guitare avec mes amis.»

L'homme d'affaires est étonné par cette réponse. «Je pourrais vous aider à devenir riche! Vous n'auriez qu'à passer plus de temps en mer, attraper plus de poissons, vous pourriez ensuite acheter un plus grand bateau, attraper encore plus de poissons, acheter plus de bateaux, fonder une compagnie, une usine de production, même un réseau de distribution! Vous pourrez même déménager à New York d'où vous gérerez votre entreprise!» Le pêcheur demande: «Et après?»

«Vous serez riche et vous pourrez vivre comme un roi!» Le pêcheur demande de nouveau: «Et après?»

«Vous pourrez prendre votre retraite, déménager et acheter une petite maison dans un village de pêcheurs, vous réveiller tôt le matin, attraper quelques poissons, rentrer à la maison pour jouer avec vos enfants, faire une sieste avec votre femme et, en soirée, jouer de la guitare avec vos amis...»

Et le pêcheur de répondre: «Mais n'est-ce donc pas exactement ce que je fais maintenant?»

Cette anecdote, si simple, m'a beaucoup fait réfléchir. Tu n'as pas à travailler sans cesse dans l'espoir d'atteindre un jour un but ultime. Tu peux vivre ta vie comme tu l'entends. Il faut dire qu'au moment où j'ai découvert ce texte, j'étais au Nicaragua, où j'ai rencontré un pêcheur dont le style de vie ressemblait beaucoup à celui de l'histoire. Il était l'image même du pêcheur de l'anecdote, travaillant selon les aléas de la nature et de la météo, passant énormément de temps avec sa famille et ses amis et vivant une vie tout ce qu'il y a de plus simple. Malgré son travail dangereux et difficile qui impliquait de passer plusieurs nuits par semaine dans une petite barque avec trois ou quatre autres personnes, sans gilet de sauvetage, sans pouvoir dormir, à utiliser son doigt pour tâter le poisson (oui, oui), espérant en attraper assez pour gagner sa vie... il ne voulait rien faire d'autre. Il adorait son travail, appris depuis l'âge de 3 ans.

C'est en grande partie grâce à cette lecture et à cette rencontre que j'ai commencé à verbaliser mon nouveau rêve d'ouvrir un petit gîte et de me nourrir de mon jardin. Je ne veux pas que mon entreprise ait dix employés, même pas cinq. Je ne rêve pas de millions de dollars. Je veux juste de la simplicité. L'accepter m'a enlevé un immense poids des épaules!

GÉNÉRER DES REVENUS GRÂCE À TES PASSIONS

Si tu rêves d'un *lifestyle business*, la première question à te poser sera: peux-tu (et veux-tu) monnayer tes passions? Certains passe-temps peuvent se transformer en sources de revenus, d'ailleurs c'est comme ça que plusieurs blogueurs (dont moi) ont pu créer leur job de rêve!

J'ai blogué environ quatre ans sans revenu, mais lorsque mon trafic a atteint un certain niveau et que j'ai investi plus de temps, j'en ai fait mon emploi. Dans le cas d'un blogue (comme celui des médias sociaux), il faut généralement une audience considérable avant de pouvoir en tirer un revenu, il s'agit donc d'une stratégie à long terme. Cependant, d'autres passe-temps ne nécessitent pas un aussi grand réseau. Par exemple, si tu fais les plus beaux gâteaux du monde, peut-être que tu pourrais lancer une entreprise de desserts personnalisés? Si tu adores les chats et les chiens, tu peux offrir tes services pour garder des animaux ou pour les promener. Tu aimes faire du yoga? Prendre des photos? Faire du tricot? Brasser de la bière?

Que tu sois doué en cuisine, en calligraphie, en musique ou en fabrication de bijoux, il y a moyen de générer des revenus avec tes talents! Il suffit d'effectuer quelques recherches selon le domaine qui t'intéresse. Tu trouveras certainement quelqu'un qui fait de l'argent avec ça. **N'oublie pas de te demander si tu VEUX monnayer cette passion. C'est correct qu'une passion reste une passion!**

Vé Boisvert gagne sa vie grâce à la peinture et elle ne se verrait rien faire d'autre.

NOM Vé Boisvert
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac en psychologie avec une mineure en sociologie, certificat en communication, certificat en rédaction
EMPLOI ACTUEL Artiste peintre

«Quand je suis arrivée à Québec, il y a sept ans, j'avais comme objectif de faire de petites expositions dans les cafés pour rembourser mon matériel, qui coûte extrêmement cher. Mais, à ce moment-là, je ne pensais pas que c'était possible de vivre de mon art. Je pensais que je ferais différentes choses. Je voulais être *"slasheuse"*, mais rapidement, je me suis épuisée à faire trop de choses.»

SLASHEUR

Quelqu'un qui exerce plusieurs métiers simultanément.

«À un certain point, mon entourage me disait: “Ce serait peut-être bien que tu gardes un emploi plus d’un an.” Je changeais d’emploi aux saisons. Il n’y avait rien qui me satisfaisait. J’étais faite pour être à mon compte et exprimer ma créativité. Et rares sont les métiers où tu peux vraiment t’exprimer. Même pour les métiers créatifs, il y a certains mandats où il y a un cadre à respecter.» C’est son ex-conjoint qui lui a lancé: «Tu commences à t’étourdir à faire trop de choses. S’il y avait seulement une chose que tu voudrais faire, ce serait quoi?» Elle lui a répondu: «C’est évident, c’est la peinture.» Elle a décidé de mettre toute son énergie là-dessus.

Sa personnalité explique aussi peut-être pourquoi elle s’est autant promenée professionnellement. «Je suis TDAH. Pour moi, c’est très difficile de rester assise une journée entière… J’ai besoin de bouger. J’ai travaillé un an dans un bureau et j’avais l’impression de perdre mon âme, assise devant un écran trente-cinq à quarante heures par semaine. Je me souviens, j’allais aux toilettes, je faisais des *jumping jacks* parce que j’étais tannée d’être assise! Même enfant, dans la salle de classe, c’était un martyr d’être assise au pupitre. Les profs disaient à ma mère: “Votre fille, on ne sait pas où elle est, mais elle n’est pas dans la salle de classe. Elle est dans sa tête, elle est ailleurs.”»

Vé croit que les astres sont alignés depuis le début de sa carrière. «J’ai commencé à exposer dans des cafés, puis j’ai tellement été chanceuse. À Montréal, j’exposais au restaurant Vices & Versa, sur Saint-Laurent. L’émission *Hubert et Fanny*[83] y a été filmée. L’équipe m’a contactée, et mes toiles ont été vues durant l’émission. Ça m’a vraiment aidée! Il y a des gens qui ont reconnu mes tableaux, et Radio-Canada a fait un article à ce sujet. Ç’a été un bon point de départ. Après, j’ai fait des expositions à Toronto au Artist Project, une foire pour promouvoir l’art. Ça m’a aidée à développer mon marché dans cette région.»

Mais son plus grand coup de «chance», il est dû à l’énergie qu’elle a mise à développer ses réseaux sociaux comme canal de diffusion. «Il y a environ trois ans, une athlète allemande, qui est aussi une influenceuse, reconnue aux quatre coins du monde, a acheté un tableau. Elle m’a découverte grâce à Instagram. Elle a fait une vidéo d’elle en train de recevoir le tableau, qui était vraiment très gros. Ça m’a amené des milliers et des milliers de *followers* sur Instagram. À partir de ce moment, j’ai développé mon marché en Allemagne et en Europe de l’Est, parce qu’elle est suivie par plein de gens de cette région. Ç’a été un coup de chance! Je ne l’ai pas approchée, je n’avais aucune idée qu’elle existait. Même que, quand elle m’a écrit, je pensais que c’était de l’arnaque!»

«Les galeries, ça m'a aussi beaucoup aidée, parce qu'il y a des collectionneurs qui ne vont pas nécessairement sur les réseaux sociaux, ils veulent voir les toiles en vrai. Même avec Internet, la meilleure manière de tomber en amour avec une œuvre d'art, c'est en vrai. Tu as les coups de spatule, tu ressens encore plus l'essence de l'artiste. Pour moi, c'est toujours intéressant et important d'avoir des points de vente physiques, même si ça fonctionne super bien en ligne. Il y a des galeries qui m'ont beaucoup aidée. Ma première galerie était la West End Gallery, dans l'Ouest canadien. C'est elle qui m'a dit le premier "oui", avant même les galeries du Québec. Elle m'a aidée à développer mon marché dans l'Ouest canadien, qui est un super bon marché pour l'art.»

Elle continue. «Oui, j'ai mis de l'énergie et ç'a été *rough* au début, mais j'ai toujours senti que j'étais soutenue par l'univers. À mes débuts, je vendais mes toiles environ 400 ou 500 $. Ce n'est pas énorme, considérant le coût du matériel. Je n'avais pas beaucoup de dépenses, j'habitais dans un petit logement. À la fin du mois, je me disais: "Il me semble qu'un autre tableau, ça m'aiderait à être moins stressée." Le lendemain, paf! Quelqu'un m'écrivait. C'est comme si, dès que j'avais un petit stress, il y avait quelque chose qui me murmurait: "Ben non, Véro, ça marche tes affaires, il y a quelqu'un d'intéressé."»

Vé a trouvé une façon ingénieuse pour continuer à être motivée, surtout à ses débuts, quand les rejets étaient fréquents. «C'est comme si j'avais deux entités différentes. Je m'appelle Véronique Boisvert, mais je travaille pour Vé Boisvert. Dès le départ, c'était super important pour moi de me dissocier de ça. Ça m'a permis de ne pas baisser les bras et je ne prenais pas ça personnellement. Quand je recevais de mauvaises nouvelles ou quoi que ce soit, c'était plus facile de l'encaisser en me disant que je travaillais pour l'artiste.»

Pour elle, pas question de prévoir un plan de rechange. «Je suis vraiment extrême, mais je pense que pour vivre de son art, tu n'as pas le choix d'être un peu extrême. C'est un milieu quand même très difficile, très compétitif, et pour réussir, ça prend une vision. Le plan B, il sécurise. Tu te dis: "Je ne mettrai pas trop d'énergie, parce que de toute façon j'ai un plan B, C, D, E, Z." Pour moi, c'était tellement clair: "Je n'ai pas le choix, il faut que ça fonctionne."»

«Pour qu'un artiste puisse vivre de son art, il doit trouver son identité, sa personnalité, son essence, sa signature, comme on dit. Et ça, ça n'arrive pas du jour au lendemain. C'est des heures d'expérimentation. Et non seulement c'est des heures

d'expérimentation, mais il faut investir de l'énergie et surtout de l'argent, parce que ça coûte cher! Je travaillais et tout l'argent que je faisais, je le réinvestissais dans du meilleur matériel. J'en ai *scrappé*, des toiles! Il y en a, des toiles, qui ont été jetées à la poubelle avant que ce soit potable ce que je fais.»

D'ailleurs, elle croit que même si sa signature reste, son style évolue au fil du temps. «Mon style, oui, il reste Vé Boisvert, les gens le reconnaissent, mais je regarde mes toiles d'il y a un an, trois ans, cinq ans, c'est différent de ce que je fais actuellement, mais reste que c'est moi. Ça, c'est un défi pour un artiste, parce que des fois, il y a des artistes qui vont commencer une série, ça va fonctionner, mais après, il faut que tu te renouvelles. C'est très difficile de rester dans le milieu artistique à long terme parce que des artistes, il en pleut, surtout au Québec.»

Quand vient le temps de penser à l'art comme métier plutôt que comme hobby, il est nécessaire de prendre en compte le temps nécessaire ainsi que le coût des matériaux. Cependant, Vé dit que c'est difficile d'évaluer le nombre d'heures passées sur chaque toile. «Je suis toujours dans un *flow* créatif. Aussi, je travaille avec l'acrylique, il y a un temps de séchage, j'en beurre épais quand même, il y a de la texture… C'est dur à quantifier, mais c'est rare que ça va dépasser dix heures. Je fais ça dans un temps raisonnable. Pour qu'un artiste puisse vivre de son art, honnêtement, il faut qu'il en produise beaucoup par année!»

«Mon cerveau est toujours en mode création. Quand je vais me balader dans le Vieux-Québec, si je vois une porte d'une telle couleur, ça peut m'inspirer une toile. Tout m'inspire. C'est rare que j'amène mes spatules, mes pinceaux quand je pars. Et, pendant mes voyages, c'est comme si je ne m'exprimais pas d'une telle manière. Récemment, je suis allée en *paddleboard* dans le nord de l'Ontario. L'eau était turquoise, je me disais: "C'est parfait pour ma collection turquoise." La peinture, c'est comme un langage. C'est vraiment ma mission d'âme, c'est ce pourquoi je suis ici en ce moment sur Terre. C'est ésotérique, mon affaire, mais c'est ça! C'est comme si j'accumulais les peintures à l'intérieur de moi. Des fois, après un voyage, je fais de l'anxiété, parce que je veux en faire trop en même temps. Je dors, je me réveille et je me vois en train d'en faire des nouvelles. Il y a des collections qui sont nées dans mon sommeil!»

Vé se considère comme une entrepreneure avant d'être artiste. «Tu as beau faire les plus beaux tableaux du monde, si tu n'as pas le côté entrepreneur, ils ne sortiront pas de ton atelier. Ils vont demeurer

inconnus aux yeux du public.» Aujourd'hui, elle dit passer quasiment plus de temps à l'ordinateur que devant son chevalet. «J'ai mes clients, j'ai mes galeries. C'est énormément de courriels, de présence sur les réseaux sociaux, mon infolettre, mon site Internet, mes papiers de douane, ma comptabilité, mes rapports de taxes. Je suis aussi incorporée; toute l'administration de l'incorporation a été super complexe, même si un comptable m'a aidée. C'est énormément de paperasse et de logistique.»

Puisque ses toiles sont massives, ça représente un autre enjeu. «Quand j'ai de grosses expéditions, c'est dur à emballer. Il faut que je m'assure d'avoir le bon équipement. Quelqu'un vient m'aider à paqueter, parce qu'il y a des tableaux que je ne peux pas préparer seule. Énormément de temps est accordé à tout le *behind the scenes* qu'on ne voit pas nécessairement sur les réseaux sociaux. Ça arrive que j'aie des toiles qui sont prises aux douanes, il ne faut pas trop que j'y pense. Je dois me dire qu'elles vont se rendre. Honnêtement, c'est très rare qu'il y ait des bris, mais c'est déjà arrivé. Je rembourse le client à ce moment-là. C'est pour ça que je me considère avant tout entre-preneure. Parce qu'artiste peintre, pour moi, c'est quand toute la logistique est terminée, quand c'est le temps de m'amuser. C'est mon bonbon à la fin de la journée. Des fois, il est rendu 14 heures et je réalise: "Oh mon Dieu, je n'ai même pas encore touché mes pinceaux!" Le nombre de fois que ça m'arrive dans une semaine...»

Maintenant qu'elle vit de son art, regrette-t-elle d'avoir passé six ans sur les bancs d'école? «Au final, il n'y a jamais rien de perdu, parce que mes certificats en rédaction et en communication m'aident à écrire mon infolettre, mon baccalauréat en psychologie m'aide à avoir une belle relation avec mes clients, mes galeristes, à être sensible, à être empathique. Même si je ne travaille pas dans mon domaine d'études, toutes les connaissances que j'ai acquises à l'université me sont utiles au quotidien. Je pense aussi que c'est une valeur ajoutée de ne pas avoir étudié en arts visuels, parce que ça m'a permis de rapidement trouver mon style. En arts visuels, souvent, tu te compares aux autres et ça coûte hyper cher, parce que tu as du matériel à acheter, en plus, tu as les frais de scolarité, donc tu t'endettes. Après, tu n'as pas le choix de travailler... C'est dur de commencer par "je vais être artiste, je vais faire de l'argent". Si c'était à refaire, honnêtement, il n'y a rien que je ferais différemment. Et je suis contente d'avoir touché à plein de petites jobines plates. Ça me permet, aujourd'hui, de me dire: "Estie que je suis bien pareil, à faire ce que je fais!"»

En terminant, elle rappelle l'importance de croire que tout est

possible, peu importe d'où tu viens. «Je viens du nord de l'Ontario, dans une petite communauté reculée où il n'y avait même pas de magasin de fourniture artistique. Je viens de très loin, je n'ai pas une tante artiste peintre, je n'ai pas fait l'école des beaux-arts. Souvent, on pense qu'on a besoin de tellement d'affaires pour réussir dans la vie, mais l'important est vraiment juste de se connecter à notre essence, à qui on est. Les gens pensent que c'est facile et que ça va arriver du jour au lendemain, mais la réalité, c'est qu'il faut de la rigueur. La recette pour réussir, c'est de la rigueur, de la constance, de la persévérance, de l'énergie. Moi, je me le répète tout le temps. Jamais je ne vais m'asseoir sur mes lauriers et me dire: "Bon, bien là, je suis bien." Jamais, jamais, jamais, jamais!»

82.shopify.com/blog/lifestyle-business (en anglais)

83.Série télévisée québécoise de douze épisodes, diffusée en 2018 à ICI Radio-Canada Télé.

Carrière et argent

Il y a cette idée que, lorsque tu aimes ton emploi, plusieurs autres choses, comme le salaire, sont moins importantes. Je suis la première à le dire: je préfère gagner moins d'argent, si j'ai plus de liberté et de temps. **Mais reste que, dans la vie, il faut en faire, de l'argent! Et peut-être que pour toi, c'est un de tes objectifs principaux.** Alors, comment faire avancer ta carrière, obtenir plus de responsabilités, gravir les échelons et gagner plus d'argent, sans sacrifier ton bonheur?

GRAVIR LES ÉCHELONS DANS L'INDUSTRIE DE TES RÊVES

Est-ce que, parfois, tu es à un spectacle, à un événement sportif ou dans un magasin de mode haut de gamme à penser: «Wow, travailler dans ce domaine, c'est le rêve!», «Si seulement j'avais une passe arrière-scène...» ou «Ils doivent tous être millionnaires»? Tu n'es pas le seul. Certaines industries font rêver en raison de leur prestige et, oui, parce qu'il est possible d'y faire beaucoup d'argent! Mais ce n'est pas la réalité pour tout le monde.

Joelle Bertrand a fait le pari de déménager à Toronto pour avoir accès à plus de perspectives d'emploi dans le milieu de la musique, qui la fait rêver depuis qu'elle est toute petite. «Je ne me rappelle pas un moment où la musique, ce n'était pas toute ma vie. Je pense que ç'a vraiment commencé avec les *boybands*, NSYNC et les Backstreet Boys... J'achetais les albums et je lisais absolument tout... Je pourrais nommer par cœur tous ceux qui ont travaillé sur les albums de ma jeunesse! Je regardais plein de *Behind the Music*[84] et j'étais obsédée par les producteurs de musique américains. J'achetais les magazines, je lisais qui étaient les *managers*, je lisais les biographies, comme celles de Tommy Mottola[85] et de tous les gros imprésarios de musique. Aucun de mes amis n'aimait ça autant que moi, les gens de ma famille non plus. Il n'y a personne dans mon entourage qui fait ça! J'ai

toujours voulu travailler en musique et c'était très très clair pour moi que c'était ce que j'allais faire.» Elle n'a jamais envisagé de plan B, et ses efforts ont porté fruit, lui permettant de programmer de nombreux artistes qui ont joué aux festivals Osheaga et Heavy Montréal, en plus de travailler aux côtés d'artistes tels que Johnny Orlando, Eli Rose, Kardinal Offishall, The Weeknd et même Lady Gaga.

Nom Joelle Bertrand
ÂGE 37 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Secondaire 5, un an d'études professionnelles
EMPLOI ACTUEL Senior Music Curator, Amazon Music Canada

En une quinzaine d'années dans l'industrie de la musique, Joelle Bertrand a travaillé chez evenko, Universal Music et Amazon Music. De quoi faire rêver bien des gens! Mais elle a dû travailler fort pour se tailler une place. «J'ai déménagé à Toronto à 19 ans et je ne connaissais personne. J'ai *googlé*, j'ai parlé à du monde… Je travaillais au magasin de vêtements de MuchMusic[86] et aussi dans un théâtre, le soir, comme *usher*. J'ai réussi à me trouver un stage dans une agence de spectacles. J'ai appris à *booker* des shows et je me suis fait des contacts. J'ai fait ça pendant environ un an et demi, mais c'était vraiment difficile, parce que je travaillais constamment, et ça coûtait… ça coûte encore cher, mais ça coûtait vraiment cher dans ce temps-là [avec mon salaire]! Je pouvais seulement me permettre d'habiter à Mississauga. Ça me prenait deux heures aller-retour! Et mon stage dans l'agence de spectacles n'était pas payé… Je trouvais ça vraiment difficile. Il est arrivé un moment où je leur ai dit: "Il va falloir que vous me payiez, s'il vous plaît", mais il n'y avait pas de place pour m'engager. J'ai décidé de revenir à Montréal. J'étais partie en déclarant: "Je m'en vais à Toronto, je vais faire des millions de dollars dans l'industrie de la musique", donc c'était vraiment un coup sur l'ego de revenir pire qu'au départ, parce que j'avais encore moins d'argent!»

Alors qu'elle dormait sur le sofa d'une amie, cette dernière l'invite à faire de la visualisation et à noter tous les endroits où elle aimerait travailler. Alors, elle le fait. Elle écrit Groupe Spectacles Gillett[87] en haut de la liste, mais précise tout de suite à côté «*Never gonna happen*» (aucune chance que ça arrive). Toutefois, elle avait dû lancer un petit quelque chose dans l'univers…

«Je ne me rappelle plus trop comment c'est arrivé, mais quelqu'un m'a mis en contact avec Nick Farkas[88]. En même temps, je faisais du

bénévolat à la Canadian Music Week (CMW), et il parlait sur un panel, alors je suis allée le voir. J'ai obtenu une entrevue chez Groupe Spectacles Gillett. Ils m'ont engagée comme coordonnatrice, je faisais juste de la paperasse… J'ai finalement travaillé là pendant neuf ans! Quand j'ai commencé, c'était plus petit, il y avait environ 20 employés. C'était la deuxième année d'Osheaga, c'était vraiment un festival de rock. Quand je suis arrivée, j'ai pu donner mon expertise en pop et hip-hop. À ce moment, la compagnie commençait à faire plus de *club shows*[89]. J'ai beaucoup travaillé et j'ai monté les échelons. Quand je suis partie, j'étais Promoteur sénior et je m'occupais beaucoup d'Osheaga. J'ai *booké* dix éditions d'Osheaga, on a commencé ÎleSoniq, on a commencé Heavy Montréal… Il y a aussi eu le Corona[90]. Avant d'acheter Spectra, il n'y avait pas vraiment de salle à part le Centre Bell. Le Corona, c'était notre première vraie salle, et j'ai aidé au lancement.»

Cependant, après autant d'années, elle voulait plus de responsabilités. «Mon but, c'était de déménager aux États-Unis, mais c'est vraiment difficile avec les visas. À ce moment, le président de Universal Music Canada venait juste d'arriver et il m'a offert une job de *A&R*[91]. Il bâtissait son équipe, alors, j'ai redéménagé à Toronto. J'ai travaillé sur trois, quatre projets, parce que le A&R, c'est vraiment long… Tu rencontres un artiste, tu le signes, tu sors l'album, ça prend un an et demi, presque deux ans.»

Elle s'est rendu compte que ce rythme de travail n'était pas le bon pour elle. Malgré ses ambitions professionnelles, elle avait envie de réaliser un autre rêve, plus personnel cette fois. «Au fond de moi, j'ai toujours voulu voyager en Asie, partir pendant quelques mois. Je me disais: "Je vais le regretter si je ne le fais jamais." Mes projets finissaient et je me suis dit que c'était maintenant ou jamais. J'ai pris tous mes REER et je suis partie en Asie cinq mois [en 2019].»

Alors qu'elle est encore en voyage, elle décide de refaire l'exercice de lister les endroits où elle aimerait travailler. Cette fois-ci, c'est Google, Amazon Music et Apple qui se trouvent au haut de la liste. Puis, la pandémie la force à revenir au Canada. «Je n'avais pas d'appart, parce que j'avais sous-loué le mien, et je dormais sur le divan de ma sœur. Pendant le confinement, j'étais à Montréal, mais ensuite, j'ai décidé de revenir à Toronto, pour regarder ce que je pouvais faire. Puis, la job chez Amazon a *poppé*, je connaissais quelques personnes dans l'équipe, donc j'ai postulé, et je l'ai eue. Ça fait trois ans maintenant que je suis là!» Aujourd'hui, elle agit comme experte musicale et développe des listes de lecture, des canaux de diffusion et des projets mettant de l'avant des artistes de tous les

genres. Des campagnes sur lesquelles elle a travaillé ont même été mises de l'avant sur des *billboards* géants sur Yonge & Dundas Square, à Toronto! En 2023, elle a aussi fait partie du jury du prix Polaris, qui récompense le meilleur album canadien de l'année et assisté aux Grammy's, à Los Angeles.

Malgré son parcours impressionnant, elle a vécu le *clash* entre le prestige associé à son domaine et la réalité du travail sur le terrain. «Cent millions de fois! dit-elle. Je dirais qu'en 2023, c'est mieux, je vois beaucoup de femmes, de diversité, mais mes premières années dans l'industrie de la musique, dans le *live*, c'était très sexiste, très misogyne… Les dirigeants en haut, c'est tout le temps des hommes, c'est souvent des hommes blancs, et tu ne fais pas partie du groupe, tu ne te fais pas inviter au souper, au party où ils font de la *business*. J'ai commencé dans l'industrie avant #metoo, avant Black Lives Matter, et j'ai souvent cette conversation-là maintenant, parce que, je ne veux pas, mais c'est difficile de ne pas avoir un *chip on your shoulder*… Pendant longtemps, je ne portais pas de robe, parce que je pensais: "Le monde va me dire quoi?" Je me faisais dire: "Le monde ne te prend pas au sérieux, parce que tu portes une camisole…" Les femmes qui entrent dans l'industrie en ce moment, je ne pense pas que c'est facile, mais c'est un peu plus facile. Il y a encore beaucoup de travail à faire!»

Puis, tu ajoutes à ça les idées préconçues et le prestige perçu… «Mais après, tu réalises que c'est un travail avec ses bons et mauvais côtés. Après Osheaga, j'avais tout le temps ce gros moment de dépression, je ne pouvais pas comprendre pourquoi… Il y a un gros rush d'adrénaline à travailler pour un festival. Mais tu dois comprendre que c'est temporaire. Il y a des gens dans l'industrie qui semblent avoir une vie vraiment *glamorous*, mais c'est important de savoir que tout le monde est humain et que ton travail est seulement une facette de ta vie. Être *backstage* ne veut pas nécessairement dire que tu es heureux.»

Pour terminer, Joelle rappelle l'importance de l'équilibre, même lorsque tu as de grandes ambitions. «Oui, je suis vraiment carriériste, mais c'est important que je sois heureuse. Je pense que la balance que j'ai été capable de faire, c'est de ne pas me mettre autant de pression. Quand j'étais dans ma vingtaine, je travaillais tous les soirs… Oui, je suis très ambitieuse, oui, je veux monter dans ma carrière, mais je ne me compare plus aux autres. Je veux le faire à ma manière, et je veux aussi *enjoy* ce que j'ai. Mais je vais être honnête, je ne pense pas que j'ai trouvé la balance à 100%. Ce que je trouve regrettable, c'est que

tout mon temps chez evenko, où je pense qu'il y a eu de vraiment belles années où on a *buildé* quelque chose, je ne me suis jamais arrêtée pour *enjoy it.* J'étais comme, *go, go, go.* Maintenant, j'essaie de me dire: "Ma vie va bien, je suis très heureuse, j'aime ma job." Oui, je veux aller plus loin, je veux en faire plus, mais c'est correct d'arrêter, de *smell the roses* un petit peu. Je pense que je suis rendue là!»

OBTENIR DU SUCCÈS FINANCIER

Tu as certainement déjà vu un Reel ou un TikTok où, en trente secondes, quelqu'un essaie de te convaincre à quel point c'est facile de s'enrichir en immobilier. Est-ce que tout ce que l'on dit est vrai? «La réponse courte, c'est non», résume Kévin Perreault, un courtier immobilier.

NOM Kévin Perreault
ÂGE 33 ans
NIVEAU D'ÉTUDES AEC en immobilier
EMPLOI ACTUEL Courtier immobilier

Entrons tout de suite dans le vif du sujet: est-ce que tout le monde qui travaille dans l'immobilier gagne bien sa vie? Bien que Kévin réponde «non», il apporte un bémol: «Dans les deux années post-pandémie, ç'a été facile. Je connais beaucoup de courtiers qui ont fait beaucoup d'argent rapidement. Ils ont peut-être été rapides à le montrer aussi, ça peut donner une fausse impression.» Effectivement, sur les médias sociaux, les courtiers sont nombreux à montrer leurs propriétés, mais aussi leur style de vie. «Moi, sur les médias sociaux, ce sont mes propriétés que je mets de l'avant, je ne fais pas beaucoup de vidéos. Je ne suis pas trop dans le côté plus créatif de la nouvelle vague TikTok et Reel et tout ça. Je le vois beaucoup avec les jeunes qui ont commencé dans les deux dernières années. Dès le départ, ils vont faire une première vidéo pour se présenter. Dès qu'ils ont une nouvelle inscription, ils vont aller vers ce média-là. Il y en a qui font vraiment une belle job. Les publicités traditionnelles coûtent très cher. Pour des courtiers, c'est une façon de rejoindre beaucoup de monde à peu de coûts. Il faut juste être *game* d'être devant la caméra!»

Mais une publication ne dit pas tout. «Notre métier est vraiment en montagnes russes. Il y a des choses qu'on ne contrôle pas. Parfois, plusieurs clients vont conclure des transactions pendant la même

saison, puis celle d'après va être beaucoup plus tranquille. C'est très imprévisible, même si tes efforts sont toujours là.»

Comme les courtiers immobiliers travaillent à leur compte et à commission, c'est-à-dire qu'ils ne sont payés que s'ils effectuent une vente, ils doivent aussi apprendre à gérer leurs revenus et leurs dépenses, ce qui n'est pas toujours facile. À ses débuts, Kévin a accumulé une dette importante en seulement deux ans. «J'avais 21 ans. D'un côté, mes affaires allaient relativement bien pour mon âge, mais de l'autre côté, j'étais dans une mauvaise position financière à cause de mauvaises décisions. Ma leçon, je l'ai eue là. Ça m'a causé pas mal de problèmes. Ça m'a pris un autre deux ans pour me remettre à zéro. Je me suis dit que je ne referai plus cette erreur-là. Et je ne l'ai plus faite!»

Il ne faut pas oublier que, comme plusieurs métiers, être courtier implique de nombreuses dépenses en plus d'un salaire incertain. «Je travaille dans une agence comme courtier indépendant et j'assume toutes mes dépenses. L'agence offre du soutien, oui, mais nos dépenses quotidiennes, auto, bureau, photos, pancartes, publicités, etc., c'est à nous de les absorber. Ça met une barrière à l'entrée. Quand on commence, on veut acheter 10 ou 20 pancartes, on fait faire un site, et de nouvelles photos professionnelles... Ç'a l'air d'être des détails, mais quand tu les additionnes, c'est quand même un montant élevé, qui peut atteindre entre 10 000 et 30 000 $. Après, tu fais du démarchage pour obtenir des mandats, donc ça coûte de l'argent en publicité. Une fois que tu as un mandat, les clients veulent que tu fasses de la publicité. Ça aussi, ça coûte de l'argent. Puis, à part pour la période qu'on vient de vivre, les propriétés ne se vendent pas nécessairement rapidement. Parfois, ça va être un investissement d'argent avec un retour beaucoup plus tard ou à l'occasion, jamais. C'est important d'être réaliste, d'être conscient de ce que ça implique. Je vois des gens avec des lunettes roses qui ne comptabilisent pas leurs trucs, qui ne les regardent pas ou qui disent que "ça va être correct". C'est un métier dans lequel on peut vraiment faire de beaux sous. C'est mon cas, je ne m'en cache pas. Il y a beaucoup de gens qui gagnent bien leur vie. Mais ça vient avec une certaine gestion, comme d'autres travailleurs autonomes.»

D'ailleurs, Kévin et son associé, Vincent Gaudreau-Bussière, ont maintenant une petite équipe pour les aider. Après tout, ils ont plus de 1000 transactions et un milliard de dollars en volume de ventes à leur actif! «On est arrivés à un moment où on avait un nombre de clients élevé et on avait souvent des conflits d'horaires, et du mal à gérer la charge de travail. On voulait offrir un meilleur service à nos clients.»

L'équipe inclut maintenant deux autres courtiers et deux personnes à l'administration. Les courtiers sont, comme Kévin et Vincent, encore jeunes. «Quand on publie qu'on cherche quelqu'un, ce sont souvent des jeunes qui nous contactent. Il y a une bonne dynamique, on a des amis en commun. Puis, quand ils commencent, c'est un petit peu plus facile de leur montrer de quelle façon on fonctionne. Parfois, quand ça fait longtemps qu'on a une certaine façon de travailler et qu'on rentre dans une équipe, il y a un peu de résistance.» Comme quoi être débutant peut être un atout!

Si on retourne en arrière, Kévin a toujours eu une passion pour l'architecture et le design. «J'ai toujours regardé beaucoup d'émissions d'immobilier. Même aujourd'hui, si on ouvre mon YouTube, ce ne sont que des présentations de maisons. J'ai toujours été fasciné par comment les gens vivent. Pas nécessairement quelle est la plus grosse maison ou quelle est la plus chère, mais je trouve ça le fun que tout le monde ait sa particularité. Je trouve ça le fun des maisons à l'image des propriétaires.»

Après le secondaire, il a fait deux sessions au cégep, puis il a arrêté pour faire son AEC en immobilier. Dès sa sortie de l'école, il a accepté un poste où il pourrait continuer à apprendre. «J'ai travaillé pendant cinq ans pour un courtier. J'ai fait tous les postes dans son équipe. Au début, j'étais l'assistant de la réceptionniste. Après, j'ai eu des contacts avec les clients, j'ai aidé les courtiers dans leurs suivis. Puis, j'ai été courtier, toujours dans la même équipe. Après quelques années, je suis parti. J'ai été chez Sotheby's pendant six ans. Ça fait quatre ans que je suis chez Engel & Völkers.»

«Quand j'ai commencé, dans l'équipe où je travaillais, ce qui était vraiment bien, c'était l'encadrement, la formation, l'apprentissage. Le type de produit me rejoignait un petit peu moins. Les propriétés qu'on vendait, ça ne faisait pas rêver. Je me suis rendu compte que pour mon travail, dans mon quotidien, pour le type de produit que j'avais envie de représenter, c'était un petit peu moins ça. J'ai voulu diriger le reste de ma carrière vers ce qui me rejoignait plus, soit des propriétés plus haut de gamme.»

Si l'immobilier t'intéresse, tu dois savoir que la géographie pourrait jouer dans ton succès financier. L'équipe de Kévin et de Vincent œuvre dans la région de Montréal. «On est payés au pourcentage, donc c'est ce qui fait le revenu au bout de la ligne. Il y a des secteurs où le prix moyen est plus bas, donc pour le même nombre de transactions, tu vas faire beaucoup moins de sous. À l'inverse, quand je regarde des émissions dans de grandes villes comme New York ou L.A., ils font

moins de transactions que nous, mais ils ont des revenus d'un autre monde! Plus ce que tu vends est cher, plus le revenu au bout de la ligne va être élevé.»

Aussi, sache que tu pourrais avoir à bosser fort avant d'obtenir du succès. «Être courtier m'a apporté une belle liberté. Même si ça m'a amené à travailler beaucoup plus que du 9 à 5 à certaines périodes, ça m'a vraiment sorti des sentiers battus. J'ai vécu des mandats où je sentais, surtout à un jeune âge, que j'étais privilégié. J'ai souvent été assis dans une maison et je me disais: "C'est vraiment cool d'être ici, que je la vende ou pas." Mon travail m'a amené à des endroits où un travail plus traditionnel ne l'aurait pas fait. Ça m'a aidé à l'apprécier, parce qu'un moment donné, vendre une maison, vendre un condo, c'est un peu toujours la même formule. Mais chaque condo est différent, chaque client est différent aussi.»

COMMENT GAGNER DES REVENUS PASSIFS

REVENUS PASSIFS

La possibilité de gagner de l'argent sans devoir activement travailler. Une source de revenus, stable ou non, qui entre même quand tu ne fais rien («*Sleepfluencer*[92]», quelqu'un?!)

Tu dois d'abord savoir qu'il n'existe aucun revenu 100% passif: chacun requiert un certain travail en amont, puis tu dois ensuite garder un œil sur tes systèmes pour t'assurer que tout fonctionne comme prévu. Pour utiliser l'exemple de mon entreprise, j'offre une vingtaine d'outils numériques sur ma boutique. Ces outils nécessitent des mises à jour et du service à la clientèle, mais, techniquement, une fois l'outil créé, le processus de vente se fait seul: un courriel automatisé est envoyé aux acheteurs, sans que j'aie à faire quoi que ce soit. Bien sûr, je ne fais pas 1000 $ de profit à chaque achat, et au prix auquel je les offre (moins de 25 $ chacun), il faut un volume de vente intéressant pour que ça signifie de bons revenus. Ce processus est passif parce que j'ai créé des produits que je peux vendre à répétition sans travail additionnel de ma part. Je pourrais en vendre 1000 en une journée sans devoir faire d'ouvrage supplémentaire. Tu peux t'inspirer de ce modèle pour vendre des produits numériques, un *ebook* ou même une formation en ligne.

Bien que mes revenus ne soient pas directement associés aux heures où je suis assise à mon bureau, si je fermais mon ordinateur pendant un mois, ceux-ci en seraient grandement affectés. Je dois continuer à

créer du contenu de qualité pour que les gens visitent mon site web, être active sur les réseaux sociaux et faire du service à la clientèle. Ç'a du sens?

Bien sûr, j'ai aussi d'autres sources de revenus, comme l'écriture de livres, les conférences et les chroniques télé, mais celles-ci sont très actives. Quoique si je deviens un jour une auteure de renommée internationale comme J. K. Rowling[93], les droits d'auteur pourraient devenir une source de revenus passifs récurrente. Mais je n'en suis pas là, ha ha! Parlant de revenus passifs rêvés: en 2022, *Forbes* publiait que Mariah Carey gagne entre 2,5 millions et 3 millions de dollars tous les ans, seulement grâce à sa chanson *All I Want For Christmas*[94]!

En règle générale, les revenus passifs peuvent monter plus rapidement que les sources de revenus traditionnelles comme les services ou les produits physiques, ce qui donne plus de flexibilité et de liberté, peu importe l'industrie dans laquelle tu évolues. Pour générer des revenus passifs, tu pourrais lancer une boutique de *dropshipping* ou de *print-on-demand*.

DROPSHIPPING

Mot anglais qui réfère à un commerce numérique où tu vends des biens qui sont ensuite envoyés par un fournisseur externe.

PRINT-ON-DEMAND

Mot anglais et concept similaire au *dropshipping*, à la différence que le produit sera personnalisé, par exemple avec une photo que tu as prise ou un de tes dessins.

En amont, tu devras bâtir une boutique en ligne, choisir tes fournisseurs, mettre en place les automatisations nécessaires, mais une fois le tout créé, tu n'auras qu'à t'occuper du marketing et du service à la clientèle. Avec ce genre de modèle d'affaires, ton fournisseur s'occupera de tout, de la fabrication à l'emballage en passant par l'envoi. Et comme tu n'as pas besoin de payer celui-ci tant que tes clients n'ont pas fait d'achat, les risques sont généralement minimes. Cependant, tu pourrais devoir créer beaucoup de contenu et payer cher en publicité avant que les visites sur ta boutique se convertissent en achats! Dans plusieurs marchés, l'offre est déjà saturée et il pourrait être difficile de tirer ton épingle du jeu.

Certains considèrent aussi que les immeubles à revenus ou les locations à court terme sont une source de revenus passifs. Mais, encore une fois, ça pourrait signifier soit du travail pour répondre aux

besoins des locataires, soit le fait d'engager des employés ou des pigistes (et donc réduire tes profits) afin d'assurer le succès du projet. Et il faut faire le tout éthiquement et légalement…

Bref, oui, c'est possible de générer des profits passivement (même de gros montants), mais ça requiert beaucoup de travail et les revenus ne seront jamais réellement 100% passifs: il restera toujours un peu de boulot à faire pour que tout roule adéquatement.

---

84. Série documentaire sur l'arrière-scène de la musique diffusée à la chaîne de télévision américaine VH1 de 1997 à 2014.
85. Ex-président de Sony Music Entertainment et ex-époux de Mariah Carey.
86. Chaîne de télévision canadienne dédiée à la musique.
87. L'ancien nom d'evenko.
88. Vice-président programmation, concerts et événements chez evenko.
89. Dans l'industrie, nom donné aux spectacles en salle et non en aréna ou stade.
90. Maintenant le théâtre Beanfield.
91. A&R, ou *artists and repertoire*, est le domaine de la musique qui découvre et signe de nouveaux talents. Voir: blog.landr.com/what-is-ar/ (en anglais)
92. Un «*sleepfluencer*» est une personne qui se filme en dormant sur les plateformes de diffusion en direct, et des gens lui envoient des pourboires et des cadeaux. Et ça marche!
93. L'auteure de la série Harry Potter.
94. forbes.com/sites/petersuciu/2022/12/23/all-i-want-for-christmas-earns-mariah-carey-a-yearly-holiday-bonus-of-25-million/?sh=60a303ff1310 (en anglais)

Les belles promesses

Au cours des dernières années, les médias sociaux ont complètement changé notre perception face à l'argent, à la consommation et au travail. **En effet, 73% des gens qui suivent des influenceurs disent avoir déjà changé de point de vue ou de perception sur un sujet ou fait un achat après avoir consulté leurs contenus**[95]. C'est énorme! Est-ce que tu en fais partie? Les promesses d'argent facile qui ne sont pas de réels plans de vie se multiplient aussi. TikTok, pour ne nommer que ce réseau, foisonne de gens qui crient «argent facile!» sans preuve concrète.

Et c'est là que je te demande de faire attention. Je dis ça sans vouloir briser tes rêves ou te dire que quelque chose est impossible. Mais tu dois te poser quelques questions et avoir un esprit critique. Est-ce que certaines personnes que tu suis ont réellement obtenu le succès annoncé? Sûrement. Mais est-ce que celles-ci 1) habitent au Québec? 2) ont respecté toutes les lois en place? 3) tiennent réellement en main un plan qui va durer plus que deux semaines et demie? Malheureusement, plus ç'a l'air facile, plus il y a de risques que ce soit louche. Et si ça s'avère exact, ce n'est pas nécessairement simple à reproduire. Juste parce que quelqu'un, une fois, a réussi ne signifie pas que tu peux faire la même chose. Il faut distinguer la «corrélation» de la «causalité». La corrélation, c'est un lien apparemment logique, mais qui n'est pas nécessairement explicable. Par exemple, chaque fois que je mange de la crème glacée, mon équipe de sports gagne. C'est infaillible. Ça fait dix ans que ça dure! Mais on s'entend que j'aurais de la difficulté à prouver que mon alimentation a quelque chose à voir avec une équipe sportive dont je ne fais pas partie.

La causalité, c'est ce qui peut être prouvé, c'est une relation de cause à effet. Si tu fais X action, tu vas avoir Y résultat. Par exemple, j'ai obtenu une promotion parce que j'ai mené un projet à terme avec succès et surpassé les attentes de mes patrons. Tu vois la différence? Voici quelques trucs à garder en tête avant de te laisser berner par une promesse d'argent facile.

LES PROMESSES TROP BELLES POUR ÊTRE VRAIES

Premièrement, voici quelques «*red flags*» que tu pourrais identifier comme signes que la façon «si facile» de faire de l'argent que tu t'apprêtes à suivre n'est peut-être pas si simple (ou légale) que ça.

- Tu pourrais doubler (ou plus) ton investissement super rapidement.
- Tu dois payer pour avoir un accès «exclusif» lié à une façon «secrète» de gagner de l'argent.
- N'importe quelle offre trop belle pour être vraie, par exemple «Gagne 1000 $ par heure en restant assis sur ton sofa».

Honnêtement, je ne compte plus les exemples vus au fil des mois. «Comment acheter un bloc et une voiture de luxe, même sans mise de fonds», «Comment déjouer le marché boursier», «Comment devenir financièrement indépendant en moins d'un an», et j'en passe…

TRUC DE PRO «Le mot le plus dangereux, c'est *rapidement*, parce que devenir riche, on le souhaite tous, mais dans l'investissement, le facteur le plus important pour l'enrichissement, c'est le temps.»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

Pense à un influenceur qui fait la promotion du flip immobilier. Est-ce qu'il t'explique étape par étape, dans le même espace géographique que toi, tout ce que tu dois faire pour obtenir des résultats similaires aux siens? Est-ce qu'il te dit comment il a obtenu son premier *cash down*, comment il gère ses finances, quelle est la situation géopolitique au moment précis où il partage ces infos?

Pour continuer avec l'exemple de l'immobilier, surtout aux États-Unis, certains se sont enrichis grâce au krach financier de 2008. S'il n'y a pas de maisons à 500 000 $ vendues 30 000 $ en raison de faillites massives dans ton p'tit coin de pays, pourras-tu réellement acheter une première propriété, la revendre, et commencer ton

empire? Peut-être que tu as reçu un héritage de 300 000 $ qui te permet de faire un premier investissement. Si oui, saute sur l'occasion pour lancer ton projet! Mais analyse bien la situation avant de penser que tu peux simplement reproduire ce que tu as vu ailleurs.

En anglais, on utilise l'expression «*finfluencer*» pour parler de «*finance influencer*» ou «influenceur financier». Il faut faire bien attention, parce que le domaine des finances est (avec raison) un domaine réglementé où tu n'as pas le droit de dire n'importe quoi! Sauf qu'une étude de Paxful portant sur 1212 vidéos de 50 comptes TikTok avec au moins 11 000 abonnés a démontré qu'**une vidéo sur sept** était trompeuse, parce qu'elle n'incluait pas une clause de non-responsabilité dans la description ou dans la biographie du compte, en plus de faire au moins l'une des choses suivantes: inciter à investir dans des actifs spécifiques, garantir un profit ou encourager à investir un montant précis[96]. C'est fou, non? Une sur sept!

Dans (l'excellent) article *S'enrichir à l'ère TikTok* de Nicolas Bérubé, Sandrine Prom Tep, professeure au département de marketing de l'ESG UQAM, explique[97]: «L'influenceur financier se présente comme quelqu'un qui veut nous aider. Il joue là-dessus. Le message, c'est: "Je suis comme vous, vous êtes comme moi. Je suis capable de faire un million, et vous aussi".» Beaucoup plus attrayant qu'un vieux monsieur de 50 ans en *suit* gris un peu démodé. «Surtout si le jeune est un peu rebelle, il va être davantage sensible au message de l'influenceur qu'à celui du conseiller financier.»

En effet, une étude publiée en 2022 a révélé qu'aux États-Unis, 34% des consommateurs de la génération Z obtiennent des conseils financiers sur TikTok et 33% sur YouTube, tandis que seulement 24% se renseignent auprès de conseillers financiers[98].

TRUC DE PRO «C'est coloré, c'est dynamique, c'est divertissant. Je reviens toujours à ça quand les gens sont fascinés par des *finfluencers*, surtout sur TikTok ou Instagram. Si l'individu n'a pas de permis, s'il tente de nous vendre des produits, si les vidéos sont bonnes, sont drôles, prenez-les pour ce que c'est: du divertissement.

Mais ce ne sont pas des conseils financiers valables. Un conseil de base, c'est: *"Check* si la personne est inscrite aux autorités de marché." Mais quand on dit ça, on a l'air d'être des casseux de party… La raison principale, c'est que les ordres professionnels obligent à être solvables. Donc, si quelqu'un se fait escroquer, s'il a dépensé des milliers de dollars et n'est pas capable de voir le bout de son argent, l'organisme peut rembourser le consommateur et charger ensuite le professionnel qui a mal agi. On est obligé de maintenir une assurance responsabilité. On peut demander des preuves de ça.»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

Derrière les belles promesses se cache souvent… une façon pour les *finfluencers* de faire plus d'argent! Avoue que c'est tentant, quand tu vois quelqu'un qui réussit, d'aller voir quel est le secret. Pour cette raison évidente, plusieurs *finfluencers* proposent maintenant des cours en ligne où ils détaillent les étapes à suivre pour obtenir le même succès. Mais quand le journaliste Julien Lamoureux de Quatre95 a suivi un tutoriel Instagram pour faire de l'argent «facilement» grâce au *dropshipping*,[99] bien… je te laisse deviner le résultat (il n'a fait aucune vente).

Par curiosité, j'ai visité le profil de l'instagrammeur qui faisait cette promesse et j'ai cliqué le lien dans sa bio. J'ai donné mon adresse courriel, regardé une vidéo interminable dont le titre était *Brand new miracle system for 2023* (Tout nouveau système miracle pour 2023) et, puisque j'avais regardé la vidéo jusqu'à la fin, je me suis fait offrir de payer 2247 $ (américains) pour m'inscrire à un cours et connaître d'autres façons de gagner plus de 50 000 $ par mois «de façon automatisée à 90%». Après, j'ai reçu cinq courriels en moins de cinq minutes me promettant maintenant plus de 100 000 $ par mois… Aucun de ces envois ne parlait de *dropshipping*, le sujet de la vidéo initiale… C'est alors que j'ai remarqué le texte, très pâle et très petit, en bas de page, sous la vidéo: «*The average person who buys any "how-to" information gets little to no results.*» (La personne moyenne qui achète du contenu pratique n'obtient peu ou pas de résultats.) Ça donne envie d'essayer…

TRUC DE PRO «Cette personne-là est aussi en train de nous faire la démonstration que sa recette n'est pas un truc. Sa recette, c'est de convaincre d'autres gens de payer sa formation, de regarder ses vidéos, de cliquer sur les liens des commanditaires partenaires. C'est finalement très souvent ça, la recette de l'enrichissement, ça vient à recruter d'autres individus et on tombe dans un entonnoir...»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

LA CRYPTO

Si tu t'intéresses aux cryptoactifs comme façon de générer des revenus supplémentaires, tu dois garder certaines informations en tête. Selon Revenu Québec, la crypto est une monnaie virtuelle qui «peut être utilisée comme un mode de paiement si elle est acceptée par un vendeur, ou tout simplement être conservée. Elle peut être échangée par l'intermédiaire d'une plateforme d'échange ou de pair-à-pair, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un système financier traditionnel. Bien que la monnaie virtuelle soit une reproduction de la valeur de l'argent, **elle n'a ni existence physique ni cours légal au Canada**[100].»

Quand on parle de crypto, le Bitcoin est souvent le plus connu, mais il y en a une panoplie d'autres: Ethereum, Tether, Cardano, Dogecoin, et plus. Je ne dis pas qu'il est impossible de générer des revenus grâce aux cryptos, c'est arrivé et ça continuera d'arriver. Cependant, c'est un monde où la fraude et le risque sont omniprésents et où tu dois être hypervigilant pour réussir.

TRUC DE PRO «Dans les valeurs mobilières, on trouve les cryptos. Un conseiller autorisé à parler de crypto, à conseiller et à en vendre, est inscrit à l'AMF. Il n'est pas en train de nous

faire cliquer sur des liens pour des cryptos du genre FTX qui, des fois, vendaient des cryptos qui contrôlaient carrément l'algorithme!»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

Puisque la crypto n'a aucun cours légal, Revenu Québec considère que la monnaie virtuelle est un bien et non une monnaie[101]. Ça *a* des conséquences fiscales qu'il est important de prendre en compte. Par exemple, les achats faits avec des monnaies virtuelles sont considérés comme du troc. La volatilité du marché est aussi un grand risque. Oui, tu pourrais gagner de l'argent… mais aussi en perdre! Par exemple, au cours de l'année 2022, le Bitcoin a perdu 65% de sa valeur[102]!

Finalement, puisque c'est une nouvelle technologie très populaire, c'est plate, mais ça attire les fraudeurs. L'Autorité des marchés financiers (AMF), l'organisme mandaté par le gouvernement pour encadrer les marchés financiers québécois, suggère de garder un œil critique et de se méfier de toute offre de rendements très élevés, «sans risques»[103]. Comme elle l'explique sur son site web[104], «un grand nombre d'ICO (*initial coin offering*) sont lancées sur Ethereum, une chaîne de blocs décentralisée (*blockchain*) ouverte à tous et dont l'utilisation ne fait l'objet d'aucun contrôle. Il est très facile de trouver sur Internet des sites web qui expliquent comment créer des jetons et comment les rendre disponibles pour négociation sur la chaîne de blocs en quelques minutes».

Les gens qui se font prendre par une offre frauduleuse ne sont pas dupes ou stupides: les arnaqueurs sont très bons pour rendre leurs histoires captivantes! Ils parlent de conseils et de formations, de rendements exceptionnels… C'est tentant d'y croire! Puisque les transactions de cryptoactifs ne sont pas couvertes par la Protection des dépôts[105], si tu es victime d'une fraude, ton argent disparaît réellement… Il y a même des fraudeurs qui se spécialisent dans «l'aide pour retrouver des sommes perdues dans une fraude de cryptomonnaie[106]»! Il faut le faire, quand même…

LA VENTE À PALIERS MULTIPLES ET LA VENTE PYRAMIDALE

Depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'une personne sur deux que je suis sur les réseaux sociaux fait de la vente à paliers multiples pour

une entreprise ou une autre: Epicure, BODi, Mary Kay, les exemples sont nombreux. Grâce à leur réseau, ces gens font la promotion des produits ou services auxquels ils croient dans le but de générer une commission, comme les liens affiliés que j'utilise sur mon site web.

Être payé pour promouvoir des produits et services que tu aimes et que tu utilises, c'est pas mal la définition du *lifestyle business* décrit précédemment, non? Peut-être, mais pas nécessairement. D'abord, il faut faire la différence entre la vente à paliers multiples et la vente pyramidale qui, elle, est interdite au Canada. Cependant, dans certains cas, la ligne entre les deux peut être mince et, pour cette raison, tu dois être particulièrement vigilant!

VENTE À PALIERS MULTIPLES

Permet de générer des revenus en vendant des produits à commission ET en recrutant de nouveaux ambassadeurs.

Si tu es ambassadeur pour une compagnie X, tu peux utiliser tes réseaux sociaux (et parfois un site web personnalisé) pour convaincre tes abonnés d'acheter des produits. La vente à paliers multiples peut aussi s'effectuer en personne; par exemple, si tu vends des produits gourmands, il est possible de participer à des marchés. Parfois, il y a des coûts pour te lancer dans une telle aventure. Cependant, si une «trousse de départ» est nécessaire, celle-ci ne peut t'être vendue pour plus cher que le prix coûtant[107].

Nicolas Pham, de (l'excellente) chaîne RAD, a testé la vente à paliers multiples dans le cadre de la deuxième saison de la web-série *Cobaye*[108]. Si tu envisages cette façon de tirer des revenus, je t'encourage fortement à regarder la vidéo. Tu pourras constater que bien que des gens gagnent effectivement leur vie avec ça, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Tu seras donc beaucoup plus équipé pour déterminer si l'occasion vaut le coup pour toi, selon le temps que tu as devant toi et tes objectifs.

VENTE PYRAMIDALE

Type de vente interdite au Canada, où une personne obtiendrait des revenus exclusivement en recrutant de nouveaux membres.

Pour donner un exemple québécois, il y a eu le cercle des «Tisseuses de rêves», il y a quelques années. Les participantes étaient invitées à faire un «don» d'environ 2000 $ pour «obtenir du soutien moral, financier et spirituel» et, en recrutant deux nouvelles membres, elles récupéraient huit fois la somme investie[109]. Trop beau pour être vrai?

Effectivement! **Si tu vois tout de suite pourquoi c'est illégal, tant mieux! Cependant, les personnes qui gèrent ce genre de réseau visent souvent des gens vulnérables qui n'ont pas nécessairement le regard critique nécessaire pour détecter l'arnaque.**

---

95. journaldequebec.com/2023/06/16/instagram--leldorado-de-linfluence
96. paxful.com/insights/influencer-investors/#commentary (en anglais)
97. lapresse.ca/affaires/finances-personnelles/2023-06-04/l-argent-et-le-bonheur/s-enrichir-a-l-ere-tiktok.php
98. vericast.com/press-release/consumers-seek-financial-guidance-and-comfort-from-non-traditional-sources-like-tiktok-vericast-survey-finds/ (en anglais)
99. quatre95.urbania.ca/article/on-a-teste-un-side-hustle-qui-promet-un-revenu-passif-sans-effort
100. revenuquebec.ca/fr/une-mission-des-actions/vous-aider-a-vous-conformer/quest-ce-que-leconomie-numerique/monnaie-virtuelle/
101. revenuquebec.ca/fr/une-mission-des-actions/vous-aider-a-vous-conformer/quest-ce-que-leconomie-numerique/monnaie-virtuelle/
102. forbes.com/advisor/in/investing/cryptocurrency/bitcoin-prediction/ (en anglais)
103. lautorite.qc.ca/grand-public/types-de-fraude/fraudes-cryptos
104. lautorite.qc.ca/grand-public/types-de-fraude/fraudes-cryptos
105. lautorite.qc.ca/grand-public/investissements/les-cryptos/comment-fonctionnent-les-cryptoactifs
106. lautorite.qc.ca/grand-public/types-de-fraude/fraudes-cryptos
107. protegez-vous.ca/argent/quoi-savoir-avant-de-cumuler-deux-emplois
108. ici.radio-canada.ca/info/rad/serie/cobaye-saison-2/500/nico-teste-la-vente-a-paliers-multiples-avec-herbalife-et-monat
109. lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/2019-08-07/des-groupes-d-aide-frauduleux-ciblent-des-femmes

Et le bonheur, dans tout ça?

«Vivre pour travailler, ou travailler pour vivre?» Tu as sûrement déjà vu cette question ou une affirmation en ce sens (Anna-Kim Fournier en a même parlé à la page 126!) Les personnes qui vivent pour travailler ont tendance à faire des choix en fonction de leur carrière, tandis que celles qui travaillent pour vivre considèrent leur emploi comme un moyen de gagner l'argent nécessaire pour financer leur vie de rêve.

Comme tu as certainement pu le constater dans ce livre, je fais partie de la deuxième catégorie, même si ça vient avec plusieurs défis. Ça paraît peut-être quétaine et idéaliste, mais j'ai choisi la liberté, quitte à gagner moins d'argent, quitte à ne pas savoir d'où viendrait ma prochaine paie. Et toi, qu'est-ce qui est le plus important pour toi? Le temps, l'argent, la liberté, ou une tout autre valeur?

TROP AIMER TON EMPLOI

Un illustrateur américain que j'aime beaucoup, Adam JK, a un dessin où il est inscrit: «*Do what you love and you'll never work a day in your life work super hard all the time with no separation or any boundaries and also take everything extremely personally*[110].» (Faites ce que vous aimez et vous ne travaillerez jamais un seul jour de votre vie travaillerez très fort tout le temps sans séparation ni limites et prendrez tout de manière extrêmement personnelle.)

Si tu es comme moi, tu trouveras que ce genre de message fesse. J'ai choisi d'être travailleuse autonome en 2013. Depuis, ma vie professionnelle et ma vie personnelle ne font qu'une. Il n'y a aucune délimitation entre les deux. J'ai la chance de vivre de ma passion: l'écriture. Ce sont mes mots et ma créativité qui me permettent de payer mon loyer tous les mois. Fou, pareil! Mais c'est venu me jouer des tours à plusieurs reprises. Entre autres à l'été 2021, quand j'ai voulu prendre des vacances, et que je n'ai tout simplement pas réussi à ralentir. Qu'est-ce que tu fais quand ton hobby est devenu ton travail

et, donc, que tu n'arrives pas à arrêter? Je réalise évidemment que ceci est du domaine du *first world problem*, mais ça reste problématique.

Je ne sais pas où commence Béatrice l'entreprise et où se termine Béatrice l'humaine. C'est un peu triste, dit comme ça. Je rêve d'une distinction aussi claire que celle que Véronique Boisvert a faite avec son *alter ego* artistique, Vé Boisvert, comme mentionné à la page 205! Même quand j'essaie de prendre congé, je suis tout simplement incapable d'arrêter de regarder mes courriels, de penser à des idées d'articles ou de publier sur les médias sociaux. Mon réflexe, quand quelque chose ne va pas ou quand je suis incapable de l'exprimer par la parole, c'est d'écrire. Et puisque c'est mon travail... Ça me met dans une situation un peu étrange. Mon meilleur antidote aux problèmes de travail, c'est ce qui se trouve être mon travail! Étant solopreneure avec beaucoup de difficulté à déléguer, j'ai du mal à passer en mode congé à 100%.

Cependant, c'est malsain de travailler tout le temps, même si tu aimes passionnément ce que tu fais. Peut-être que tu n'as pas besoin d'un week-end traditionnel de deux jours, peut-être que tu peux travailler tard le soir sans souci, mais tu dois inclure des pauses quelque part. De mon côté, à moins de cas de force majeure, je ferme mon ordi à 18 heures maximum et je ne travaille pas la fin de semaine.

Je ne suis pas seule à vivre ce défi. Pour plusieurs, même si tu passes seulement trente ou trente-cinq heures au bureau par semaine, ton cerveau roule en tout temps. Cent soixantehuit heures par semaine. Après avoir travaillé des heures incalculables pendant des années, Laurence Lebel, que tu rencontreras à la page 240, a d'ailleurs choisi un nouvel emploi en grande partie pour pouvoir réellement s'arrêter, une fois sa journée de travail terminée. «J'ai décidé que ma nouvelle vie fera en sorte qu'à partir de 18 heures, quand je finis, je peux arriver chez moi la tête tranquille, m'occuper de mes chiens, de mon chat, de mon chum, faire le souper, que je n'ai pas d'urgence à gérer. Je ne me dis pas: "J'ai oublié ça, je dois continuer de travailler." La limite est posée et elle ne sera pas dépassée.»

Si tu aimes ton emploi, c'est bien, mais tu dois aussi faire attention de ne pas te surmener. Je connais beaucoup trop de *workaholics*, certains avoués, d'autres non. Rappelle-toi que le repos t'aidera à être plus productif et que faire autre chose te permettra de t'ennuyer de ton emploi, ce qui ne peut être que bénéfique.

L'ÉQUILIBRE

Selon le rapport *La génération Z du Québec et sa vision du milieu de travail* d'Academos, 23% des Z choisissent le mot «équilibre» pour décrire ce à quoi ils aspirent comme carrière (le choix le plus populaire étant «bonheur», avec 37% des répondants[111]). Quel objectif encourageant! Quand tu fais des choix par rapport à ta vie professionnelle, tu dois mesurer leur coût relatif.

- Serais-tu prêt à travailler une semaine pour te payer deux nuits dans un hôtel 5 étoiles?
- Serais-tu prêt à accepter les heures supplémentaires demandées à ton travail (et le boni qui vient avec) si ça signifie que tu peux acheter une voiture plus vite?
- Serais-tu prêt à accepter une job à temps partiel, ou à créer ton propre *sideline*, pour que tes (futurs) enfants aillent à l'école privée plutôt que publique?

Peut-être que oui, peut-être que non. Ça dépend de tes choix, de tes priorités. Avant de dire «non, je n'ai pas le temps/l'argent» automatiquement, demande-toi si c'est réellement le cas. Rappelle-toi que tu contrôles beaucoup de choses dans ta vie. Donne-toi le pouvoir de déterminer comment tu investis ton temps.

Surtout, rappelle-toi que tout n'est pas rose tout le temps, même si tu aimes ton travail. On a souvent cette idée que si tu aimes ton emploi, tu vas avoir un sentiment d'accomplissement et de joie tous les jours de la vie. Même si c'est beau comme objectif et que ça arrive pour certaines personnes, ce n'est malheureusement pas le cas tout le temps. **Et c'est normal.**

UN GROS SALAIRE NE REND PAS (NÉCESSAIREMENT) HEUREUX

Il y a quelques années, j'ai publié un billet de blogue nommé *Pourquoi tu ne devrais pas (nécessairement) vouloir un plus gros salaire*[112]. Comme tu peux l'imaginer, il s'agissait d'une réflexion très nuancée, mais plusieurs personnes n'ont lu que le titre et j'ai dû gérer une petite controverse.

Je crois qu'il est important de te demander si ce que tu veux

vraiment, c'est plus d'argent pour réaliser des choses qui te tiennent à cœur, ou si tu veux plus d'argent parce que, bien… c'est ça qu'on est censé vouloir, *right*? Comme je l'ai écrit, j'ai réalisé il y a quelques années qu'il y a beaucoup de valeurs qui sont plus importantes à mes yeux que l'argent. Le temps, par exemple. Si j'avais à postuler pour un emploi demain matin, je serais plus portée à négocier un nombre d'heures réduites qu'un salaire annuel élevé, si le salaire qu'on m'offre correspond à mon train de vie.

On s'entend: **l'argent, c'est essentiel.** Tant que tu n'es pas indépendant de fortune (quoique même si tu l'étais…), c'est normal d'être rémunéré quand tu effectues un travail et tu devrais être payé adéquatement. Il n'y a aucune «expérience» ou «visibilité» qui équivaut à un bon vieux chèque de paie. Le but n'est en aucun cas de dire que tu ne devrais pas exiger d'être payé à ta juste valeur, mais plutôt de t'aider à voir si, devant différents choix, tu prioriserais l'argent ou autre chose.

Une phrase que j'ai retenue de l'excellent livre *Comment lâcher sa job de bouette et (essayer de) vivre de ses rêves* de Pierre-Luc Racine est la suivante: «Votre valeur en tant qu'humain n'est pas proportionnelle à l'argent que vous gagnez.» Oui, faire de l'argent, c'est important, mais le salaire ne devrait pas être ta plus grande priorité lorsque tu cherches un nouvel emploi. Il y a tellement d'autres valeurs importantes dans la vie. Ton sentiment d'accomplissement. Ton bonheur. Ta capacité à te sentir utile et apprécié. Quétaine? Peut-être. Vrai? En tout cas, moi j'y crois à 100%.

Honnêtement, parmi les gens qui ont quitté leur emploi bien payé pour une vie plus simple, combien à ta connaissance ont regretté leur choix? *I'll wait.* Moi, zéro. Est-ce que ton emploi t'offre un salaire qui te permet de te loger, de te nourrir, de te sentir en sécurité, d'épargner et de t'offrir quelques petits plaisirs? Parfait. Tu n'as pas besoin de 500 000 $ par année pour être heureux. Ta job te comble ET paie 500 000 $? Tu as pogné le jackpot! Profites-en!

Peut-être que tu n'as jamais eu à te questionner sur ce que tu ferais avec de l'argent en extra, parce que tu en gagnes à peine assez pour payer les factures. Ce genre de réflexion est bien sûr réservé à ceux qui n'ont pas de difficulté à joindre les deux bouts.

Quand on parle d'argent et de salaire, il faut nécessairement parler de budget. Un budget, ça sert surtout à voir combien d'argent tu prévois dépenser pour t'assurer que tu en gagnes assez pour couvrir tous tes besoins (et t'offrir quelques plaisirs). Si tu en as un et que tu constates que tu vis bien avec ton salaire, même si celui-ci est modeste, tu n'as

pas à soudainement vouloir être «riche».

Quel est le montant minimal dont tu aurais besoin pour SURVIVRE un an en ne comblant que tes besoins de base? C'est la première chose que tu devrais vérifier, car tu as au très gros minimum besoin de ce salaire annuellement. Et, bien sûr, tu devrais gagner plus!

Cependant, quand tu gagnes plus d'argent, inconsciemment, tu dépenses souvent plus pour incarner ton statut social. Ça s'appelle l'inflation du niveau de vie. Je serais portée à croire que (presque) personne ne se dit: «Je vais démontrer que j'ai de l'argent!» Tout ça se fait graduellement, sans même que tu t'en rendes compte. Et, à un moment donné, tu te réveilles et tu as une maison à deux étages, une auto de l'année et un voyage réservé, et tu es un peu étourdi par tes commandes de prêt-à-manger parce que tu n'as plus le temps de cuisiner, alors qu'il y a quelques années à peine tu vivais la vie de tes rêves dans un mini appart, avec un vieux bazou, à courir les occasions de *woofing* pour voyager et à jardiner afin de manger pour presque rien.

Si tu dépenses tout ce que tu gagnes en ayant un immense salaire, tu es dans une position aussi hasardeuse que si tu gagnais moins et que tu étais obligé de vivre *paycheck to paychec*k. Je reviens aux questions précédentes: quel mode de vie désires-tu? Est-ce que ton salaire te permet d'y arriver? Pourquoi en veux-tu plus? Pour bien paraître? Pour acheter des bébelles?

As-tu déjà entendu parler des *golden handcuffs* ou de la prison dorée? Il s'agit de tous les avantages associés à un emploi qui font que tu y restes, même si tu n'y trouves plus ton bonheur. Questionne-toi par rapport aux avantages sociaux et au salaire auxquels tu as accès grâce à ton emploi. Est-ce que c'est ce qui fait que tu y restes, ou tu aimes vraiment ce que tu fais?

Que ce soit clair: il n'y a RIEN de mal à évoluer, à profiter du fait que tu as plus d'argent, à être satisfait d'un train de vie plus confortable. Rien, *nada, niet.* Et l'ambition devrait être encouragée! Juste pas au détriment du bonheur.

LE BURN-OUT

Selon des données publiées en 2019, 50% des Québécois seraient malheureux au travail[113]. C'est énorme! Et il est réaliste d'imaginer que cette situation a continué à évoluer en raison de la pandémie, du manque de main-d'œuvre (et, donc, des tâches qui s'accumulent pour ceux en poste) et de tous les changements dans le monde du travail.

Contrairement à plusieurs qui rêvent d'atteindre un milieu difficile d'accès comme celui de la musique, Laurence Lebel est née dedans. Cependant, après deux burn-out, elle a dû se rendre à l'évidence que son travail ne lui convenait plus.

NOM Laurence Lebel
ÂGE 36 ans
NIVEAU D'ÉTUDES DEC en arts et lettres, profil communication
EMPLOI ACTUEL Coordonnatrice disques et spectacles pour Productions Martin Leclerc, directrice des ventes et opérations pour Merci Bonsoir et technicienne en onglerie au Bar à ongles Candy

«Mon parcours a été accompagné de la carrière de ma mère, Renée Martel[114], en parallèle. Je suis arrivée dans ce milieu-là parce que ma mère était là-dedans. J'ai toujours été observatrice, spectatrice de tout ça, j'avais ce sens inné d'aller dans les coulisses pour aider, pour que tout se déroule bien. C'était naturel pour moi de vouloir gérer des trucs et aider pour qu'un événement se passe bien, sans anicroche.»

Dès ses 18 ans, sa passion pour la musique l'a menée à travailler dans un magasin de disques. «Quand j'étudiais en communication à Sherbrooke, j'avais vraiment envie de parler de musique et d'échanger avec les gens. J'ai travaillé quatre ans au HMV, puis, en même temps, je faisais de la radio. Mon objectif de vie, à cet âge-là, c'était d'aller travailler à Montréal pour des maisons de disques qui font la promotion de la musique francophone, mais surtout la relève. Je suis arrivée à Montréal en 2010, je me suis tout de suite lancée là-dedans. J'ai travaillé à CISM[115] pour aider au niveau de la couverture culturelle. Après, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin. Comme je n'avais pas un bagage d'études, j'étais vraiment axée sur l'expérience terrain. Pour moi, c'était comme ça que j'allais apprendre à faire ma job. J'ai travaillé quatre ans dans les sociétés de gestion pour aider les producteurs avec leurs droits et la rémunération. Ensuite, j'ai été quatre ans chez un distributeur numérique où j'apprenais à faire la stratégie numérique pour mettre en marché un album, faire la promotion, le marketing. Après, je me suis dirigée vers les maisons de disques. J'ai surtout fait du marketing numérique, des communications, puis de la gérance jusqu'en 2023.»

Elle poursuit: «Je crois que [le décès de ma mère, en 2021], c'est vraiment ce qui a mis en branle ma réflexion. Je me suis demandé: "Est-ce que je suis encore heureuse?" Et la réponse, c'était non, et c'était non depuis longtemps. À un moment donné, tu réalises que ton

rêve d'ado, oui, tu l'as atteint, mais ça ne sera pas ça ta destinée jusqu'à la fin de tes jours… Mais je n'avais pas d'autre plan! Je suis née là-dedans, je connais juste ça, la musique, les communications. Mon père fait des comm, ma mère fait de la musique. Qu'est-ce que je fais après ça?»

Laurence avait déjà fait un burn-out à la fin de la vingtaine, environ en même temps qu'elle a eu un diagnostic de trouble d'anxiété généralisée, mais elle avait continué comme si de rien n'était. «Quand tu es jeune et que tu te fais dire: "Tu fais un burn-out", peu importe où tu travailles, quand tu es passionné, on dirait que ça rentre par une oreille, ça sort par l'autre. Tu te dis: "Je suis juste fatiguée, je vais prendre deux semaines *off*, me reposer, je vais revenir et ça va être correct." Depuis mon premier burn-out, jamais je ne me suis permis de prendre une vraie pause, parce qu'après dix jours, je commençais tranquillement à reprendre de l'énergie.»

Après la pandémie, une période très difficile pour le milieu culturel, et le décès de sa mère, Laurence a constaté qu'elle ne pouvait plus continuer à suivre ce rythme effréné. Selon elle, travailler en musique, ce n'est pas juste une job, c'est un mode de vie. «Tu vois des shows, tu vas dans les festivals, tu fais du PR, c'est de 9 heures à 3 heures du matin.» Après un nouveau burn-out, elle a quitté cet univers au début 2023 pour explorer d'autres avenues professionnelles.

Puis, en octobre 2023, elle a fait l'annonce sur les médias sociaux: «Dix mois. Ça m'aura pris dix mois pour comprendre et découvrir qui j'étais à l'extérieur de la musique. Quand ma psy m'a demandé qui j'étais sans la musique, mon monde a un peu explosé. Je suis quoi dans le fond, sans ça, sans ce qui me *drive* depuis mon adolescence? Je n'avais honnêtement pas de réponse. En janvier 2023, j'ai pris un *step back*, parce que je devais absolument me retrouver, mais aussi comprendre qui j'étais dans mon entièreté.» Elle a découvert une nouvelle passion qui est devenue un gagne-pain, être technicienne en onglerie, et a pu rebâtir sa confiance grâce à un mandat aux ventes et développement des opérations pour la boutique Merci Bonsoir.

«À travers tout ça, je me suis retrouvée. J'ai reconnecté avec qui j'étais *deep down.* Et en me retrouvant, la petite flamme pas mal faible a repris du gaz et brûle d'une pas pire belle couleur maintenant. Tout ça pour dire que je remets un pied en musique. Pas parce que je suis obligée, mais parce que j'en ai envie. Mais je reviens avec un *mindset* différent: celui d'être autre chose que mon emploi, que ma carrière. Je suis maintenant en mesure de dire que je suis tellement de choses autres que la musique. Et ça, ÇA, c'est quelque chose de très important

pour moi.» Elle effectue un retour, mais à temps partiel, cette fois. «J'ai appris à mettre mes limites et je ne veux dorénavant donner qu'une partie de mon temps à ce beau milieu afin de me concentrer sur mes autres projets en cours.»

Elle explique. «J'ai enfin une vie plus stable, plus équilibrée, qui me correspond plus, qui est tellement plus raccord avec moi à l'intérieur. Ce n'est pas que je n'aime pas *hustle* dans la vie, mais j'aime prendre un *break* et ne pas sentir que je ralentis le train ou que je vais courir après mon rythme, après. Vivre à mon *pace*, mettre mes propres limites, pour moi, c'était vraiment important.» Mais elle n'a pas toujours pensé ainsi. «Pour moi, au début, la carrière, c'était vraiment très important. J'étais prête à tout sacrifier pour en avoir une belle en musique. Mais, on ne se le cachera pas, les salaires étaient vraiment difficiles…»

Toutefois, ce n'était pas qu'une question d'argent. «Je me suis dit: "Tant qu'à être payée correctement, je vais être payée correctement pour un emploi où, en sortant le soir, je vais me dire que c'était cool, c'était une bonne journée, je suis payée à ma juste valeur et je n'ai pas travaillé pour mille." Ça aussi, ç'a été un choix.»

Tout recommencer n'est pas venu sans remise en question. «À 35 ans, je ne pensais pas devoir recommencer à zéro: ma structure financière, ma structure de profession. Je me suis assise avec mon chum et j'ai dit: "J'ai un petit salaire de quinze heures par semaine, on va devoir ajuster le budget en conséquence, ajuster qui paie quoi." Ce n'était pas ça, mon but! Je pensais plus: "On achète un chalet, on a ça, on a ça, la grosse vie!" Ç'a été un processus, mon orgueil a trouvé ça *tough* d'avoir un petit revenu, mais mon Dieu que c'est tellement plus riche de bonheur! Ça fait qu'au final, c'est plus payant!»

Elle se trouve privilégiée d'avoir pu se permettre ce nouveau départ. «On vit à deux. Quand on a pris l'appartement ici, j'avais un salaire qui faisait en sorte qu'on pouvait payer 50-50 sans aucun problème. Mais là, avec ma nouvelle réalité, on a dû s'asseoir, ouvrir les livres, j'ai dû regarder ma capacité financière, jusqu'où je peux aller dans les paiements sans sentir [qu'il] me fait vivre. Pour moi, c'était vraiment important. J'ai toujours été très indépendante financièrement. Ç'a pilé un peu sur cet aspect-là, mais pour le mieux. La discussion a été vraiment éclairante. On a pu mettre cartes sur table. On a pu analyser nos situations financières pour l'avenir. Ça m'a aidée à me calmer, à faire: "OK, ce n'est pas si pire que ça, ça va être correct." Mais je dois avouer que j'ai la chance d'avoir un chum qui peut soutenir la maison et le fait que je travaille moins, avec un moins

bon revenu. Je sais que ce n'est pas tout le monde qui a ce privilège-là. C'est vraiment une chance.»

Si elle pouvait donner un conseil à un adolescent qui ne sait pas vers quoi se diriger, ce serait de prendre le temps de se découvrir. «Si tu veux prendre un an de *break*, fais-le. Je trouve ça intense de choisir sa carrière à un âge où tu n'as rien vécu encore. La pression sociale, tu peux passer par-dessus. Si tu as besoin d'un moment pour savoir ce que tu veux faire, prends-le, c'est tellement important, parce qu'après, ça coûte cher. Tout ce qui vient avec choisir d'aller aux études, l'appartement, la nourriture, il faut que tu sois quand même sûr de ta *shot*!»

Le trop-plein de travail et de stress n'est pas la seule chose qui peut causer un burn-out. En 2019, David Desjardins publiait dans *L'Actualité* un article intitulé *Pourquoi travailler*?116, qui traitait du burn-out, en le nommant plutôt le «*bored out*», que je pourrais traduire par «jusqu'à l'ennui». Ce texte parlait non pas des employés qui en viennent à détester leur emploi en raison d'un mauvais traitement (ce qui, malheureusement, existait et continue d'exister), mais plutôt des gens qui ne ressentent aucune validation ou satisfaction liée à leur travail. «On ne parle pas ici d'exploitation, mais bien souvent, au contraire, d'emplois bien rémunérés, occupés par des titulaires de diplômes universitaires, membres en règle de la classe moyenne. Mais ce sont des jobs dont celles et ceux qui les font ne parviennent même pas à justifier l'existence.»

Ça revient aux sujets abordés précédemment, soit l'importance de tirer du bonheur de ton travail, avant de penser au prestige ou au salaire. Comme l'indique également l'article de David Desjardins: «Se sentir inutile est la source d'une dévastatrice souffrance psychologique.» Bien sûr, certaines situations font qu'il est nécessaire de garder un emploi, peu importe lequel, car il permet de mettre de la nourriture sur la table, comme indiqué à la page 159. Mais si tu as la moindre latitude par rapport à ta vie professionnelle, il est important de te respecter avant de tomber dans ce «*bored out*».

Pourquoi, si tu peux le faire, ne quittes-tu pas un environnement qui te rend malheureux? Est-ce un manque de confiance en tes compétences? Je ne dis pas que c'est facile de faire un tel changement, loin de là. Mais c'est parfois nécessaire. Pour terminer, voici un autre extrait de l'article de David Desjardins, que je t'encourage fortement à lire en intégralité: «Au-delà de cette impression subjective, il existe un principe objectif qui donne raison au travailleur qui conspue son gagne-pain: on se fiche de son bonheur à l'ouvrage, car du point de

vue du système, son véritable travail, c'est de prendre son salaire et de le dépenser. Pour faire tourner l'économie. [...] Les boulots les plus utiles (enseignants, infirmières, par exemple) sont mal rémunérés, déconsidérés, au profit de jobs à la con qui rapportent des masses de *cash.*»

---

110. instagram.com/p/BnRR2RCFwW1/

111. *La génération Z du Québec et sa vision du milieu de travail*, Academos, p. 18.

112. bloguedebeatrice.com/augmentation-salaire/

113. 24 heures.ca/2019/03/25/pres-de-la-moitie-des-quebecois-sont-malheureux-au-travail

114. Renée Martel (1947-2021), considérée comme l'une des plus grandes chanteuses du Québec.

115. La station de radio de l'Université de Montréal.

116. lactualite.com/societe/pourquoi-travailler/

Quoi faire en cas d'échec?

Admettons-le: il n'y a pas grand monde qui est fan d'échec. Pourtant, on dit souvent qu'on apprend de nos erreurs. Et, heureusement ou malheureusement, tu risques d'échouer plus d'une fois pendant ta carrière ou, au minimum, de constater que les choses ne se déroulent pas comme tu l'avais anticipé. Quoi faire quand ça arrive? Quelques pistes.

C'EST NORMAL QUE TOUT NE FONCTIONNE PAS COMME PRÉVU

Bon, premièrement, ce chapitre parle «d'échec», mais admettre que tu veux changer de voie peut s'avérer la meilleure décision à prendre. C'est la vision de Frédérique Marseille, qui, après cinq ans à la tête du très populaire centre d'escalade Backbone à Bromont, a réalisé que ce rôle ne lui convenait plus et qu'elle préférait passer les rênes de l'entreprise à quelqu'un qui pourrait continuer à faire vivre les lieux.

C'est dans une vidéo Instagram117 que Frédérique a annoncé son désir de vendre l'entreprise dont elle est copropriétaire avec ses parents. «Je vous annonce quelque chose qui m'a pris deux ans à formuler: on est prêts à vendre le Backbone.» En plus d'être un centre d'escalade, l'endroit est également un café, bistro, bar, terrain de volleyball, jacuzzi, et lieu d'événements. Ces multiples fonctions ont entraîné de nombreuses heures de travail. «Mes parents, Jean et Andrée, tout comme moi, travaillent ici 24/7 depuis déjà cinq ans», ajoute Frédérique dans la vidéo de deux minutes, qui a été partagée des dizaines et des dizaines de fois, récoltant de nombreux commentaires la remerciant pour sa transparence et son honnêteté.

NOM Frédérique Marseille
ÂGE 35 ans
NIVEAU D'ÉTUDES Bac presque terminé en histoire de l'art

EMPLOI ACTUEL Propriétaire du centre d'escalade Backbone

«Je suis super contente d'avoir réussi à partager ma vidéo. Ça faisait des mois et des mois que j'y pensais. La réception a été tellement plus belle et plus grande que j'aurais cru, même si j'avais quand même le pressentiment que ça allait être positif.» Elle le dit d'emblée, pour elle, laisser ce projet qu'elle a bâti n'est pas un échec. «J'ai eu d'autres petites *business* avant, et quand est venu le temps d'arrêter de les faire, j'ai arrêté. C'est quand même des *break-up*, mais quand je me retire, il n'y a pas de regret. Je ne me dis pas: "J'ai manqué l'histoire d'amour de ma vie." C'est des *business.*»

Elle trouve un sentiment d'accomplissement en réalisant des projets qui lui tiennent à cœur. «Ce qui est important pour moi, ce sont les projets. J'aime avoir de beaux projets qui ont du sens. Quand ils n'ont plus de sens, ce n'est plus le fun. Que ce soit une *business* ou que ce ne soit pas une *business, whatever*, l'important, un peu comme pour une œuvre artistique, c'est que le projet continue à avoir du sens et à être vivant. Si ça n'a plus de sens, je vais jeter le tableau et je vais en commencer un autre.»

Sa vision est donc étroitement liée à son domaine d'études. «J'ai étudié en art et j'ai fait mon bac en histoire de l'art. Je n'ai aucun lien avec l'univers des affaires. Mais je suis très *project driven* et je pense que j'ai vu les entreprises un peu comme des projets artistiques, ce qui est une super belle qualité, mais j'aurais peut-être dû m'entourer de personnes d'affaires qui auraient été capables d'amener mes idées artistiques à un niveau vraiment *business.*»

Dans la vidéo, elle explique son désir de se retirer avant le burn-out, mais elle ne sait pas si c'est réussi. «Je suis peut-être déjà en burn-out. Je ne pense pas nécessairement avoir réussi à me retirer avant. Mais en tout cas, clairement, j'ai réussi à nommer qu'il faut qu'on passe à autre chose. Les démarches sont bien enclenchées, mais peut-être que j'ai attendu un peu trop longtemps, finalement. Peut-être que j'attendais trop que toutes les étoiles soient alignées, mais, dans la vie, on ne sait pas. En même temps, il fallait qu'on passe par toutes sortes d'étapes, au niveau du deuil à faire à l'interne.»

Le Backbone est né quand elle a déménagé dans la région. «Je grimpais quand j'habitais à Montréal, et je trouvais qu'ici, dans les Cantons-de-l'Est, il y avait toutes les choses pour me rendre heureuse et plus encore, sauf un centre d'escalade. Ça faisait déjà quelques années que j'étais entrepreneure. Je me sentais *big shot* d'être capable de partir des grosses affaires. Mon père, qui est ingénieur, a perdu sa

job quand ça faisait quelques mois que j'habitais ici. Je lui ai dit: "On fait-tu ça, on part-tu un centre d'escalade?" Comme un fou, il a embarqué. Ma mère avait un bac en comptabilité et un bac en droit, mais n'avait jamais travaillé dans ces domaines-là, parce qu'elle était maman à la maison et que c'était difficile de retourner sur le marché du travail. La création du Backbone venait répondre à tout ça.»

Puisqu'elle était nouvelle dans le coin, elle espérait créer un lieu où elle pourrait socialiser et rencontrer de nouvelles personnes. «J'avais envie de créer ce lieu qui ressemble à ce que j'avais vu dans les multiples voyages que j'ai faits dans la vingtaine. Mes parents aussi sont des tripeux, ils ont beaucoup voyagé en *backpack*, je pense qu'on avait la même vision de ces endroits magiques qu'on rencontre dans les spots de *backpackers.*»

Créer un projet à succès lui a fait réaliser qu'elle aimait quand les projets avaient une date de fin. «J'ai œuvré dans plein de domaines qui fonctionnaient plus par contrat avec un *deadline.* Quand le projet est terminé, il est terminé, on passe au prochain. J'ai aussi été guide touristique pendant environ sept ans, pendant ma vingtaine. Un tour guidé, ça dure trois, quatre jours. C'est comme si j'avais toujours fonctionné sur ce rythme-là. Un projet qui a une fin, où la *to-do*, à un moment donné, est terminée. Je pense que j'ai abordé le démarrage du Backbone de cette manière-là. Quand on construisait le building, il y avait une ligne d'arrivée claire, qui était la livraison du bâtiment, puis la construction du centre d'escalade à l'intérieur de la bâtisse, puis le party d'ouverture. On dirait qu'au lendemain du party, j'ai été sonnée à l'idée que j'allais devoir *runner* le projet. C'est comme si je n'y avais pas pensé.»

Le rythme d'un centre d'escalade ne lui convenait pas. «J'ai réalisé vraiment vite que du service à clientèle, je n'ai pas fait ça souvent dans ma vie. J'étais vite épuisée socialement. Quand je faisais des tours guidés, je le sentais, mais je pensais que j'étais juste fatiguée, parce que ça faisait trois jours que j'étais à New York. Je rechargeais mes batteries, puis je repartais sur un autre tour. Mais avec le Backbone, c'est sept jours sur sept. C'est juste le 25 décembre et le 1er janvier que je peux recharger mes batteries. C'est très très intense.»

Frédérique a réalisé que son talent résidait au niveau du lancement des projets, pas de la gestion du *day to day*. «J'ai de bonnes idées qui génèrent souvent du succès public, au sens où mes projets font parler d'eux. Mais je ne suis pas une *businesswoman*, mais genre pas pantoute, parce que le monde des affaires dans lequel on est, il fonctionne sur un système de valeurs spécifiques. Il n'y a pas de règles en *business*, il n'y a pas d'amis en *business*, et moi, je suis là avec mes employés à les

traiter émotivement comme si c'était des membres de ma famille. Je pense que ça, c'est hyper drainant, c'est une erreur, mais c'est plus fort que moi. Je ne vois pas comment je ferais pour côtoyer des êtres humains sept jours sur sept, sans les considérer comme des personnes importantes dans ma vie. Mais là, de mélanger mes exigences de boss, comme: "Soyez à l'heure", et mon empathie, mon humanité face aux milliers de raisons qui font qu'on peut être en retard dans la vie, ça rend ça bien mêlant.»

Elle croit aussi qu'elle s'est laissé entraîner dans une culture typique du monde des affaires. «Je pense que j'avais besoin de prouver beaucoup de choses. Des choses un peu négatives, un peu poches. Il y avait aussi mon désir de faire un beau projet d'escalade, il y avait également mes qualités. Tout vit en parallèle, autant mes *patterns* émotifs que mes qualités de femme de projet. Je me suis mise à *checker* plein de vidéos YouTube de coaches de *business*. J'avais aussi un ami qui était en affaires, et lui et son *partner*, deux gars, ils étaient beaucoup dans la mentalité d'être le plus fort, d'avoir l'entreprise la plus impressionnante. Je pense que j'ai suivi cette énergie-là pendant un moment, parce que ça me donnait du courage pour continuer. C'était très motivant, c'est l'ego en fait. Ça donne envie d'être le meilleur! Et c'est tellement réjouissant sur le coup quand tu sens que t'as fait un gros *move* et que tu peux te vanter aux autres.»

Elle continue. «Je ne suis vraiment pas contre les mouvements comme *"Girlboss"* et compagnie, surtout quand c'est dans la communauté des femmes d'affaires. C'est hyper *empowering*, ces mouvements-là. C'est important qu'on se redonne du pouvoir dans des univers qui sont clairement dominés par des hommes ou, si ce n'est pas nécessairement des industries dominées par les hommes, elles le sont par des mentalités patriarcales. Étant donné ce contexte, des fois, il faut qu'on joue avec les règles de leur jeu pour avoir l'espace d'exister, pour avoir une voix, pour que nos projets soient entendus.»

Elle ajoute: «Par contre, c'est un peu à double tranchant, parce que c'est comme si ça nous permettait juste de jouer dans l'univers des gars. Ça nous donne accès à ce monde-là, mais ça ne le repense pas. Pourquoi on ne pourrait pas être dans une mentalité plus collaborative où on n'est pas là à se battre pour des miettes de pain? Ultimement, cette structure-là, ce jeu-là, il est nocif. Ça m'a épuisée.»

Son prochain objectif? «Retourner à la création. Je vais essayer d'arrêter de partir des *business*, mais ce n'est pas simple pour moi de ne pas faire ça. Parce que mes idées, souvent, ce sont juste des *brainstorm* de projets. Après, j'oublie qu'il faut que je les *runne*. Là,

vraiment, je me force à ne pas faire ça. Je vais écrire, parce que j'écris déjà et c'est ce que j'aime le plus faire. Et ce qui est cool avec l'écriture, c'est l'activité de création qui demande le moins de moyens possible. Ça prend juste un crayon et une feuille de papier. Avec l'écriture, tu peux inventer toutes les entreprises de la planète si tu veux, sans avoir à débourser un seul dollar.»

Elle termine en rappelant: «C'est sûr que je fais partie d'une classe blanche, aisée, qui a les moyens cognitifs, intellectuels, mais aussi financiers, puis historiques de me sortir de ma chute, puis d'aller chercher quelque chose qui me ressemble plus. Je suis consciente que ça, c'est toute une chance, mais justement, quand on a cette chance-là, on peut l'utiliser, être mieux avec soi-même.»

QUE VAS-TU PLUS REGRETTER: D'AVOIR ESSAYÉ OU PAS ESSAYÉ?

Lorsque tu auras bien analysé les risques associés à tes objectifs de carrière, ce sera le moment de décider si tu te lances ou non. Parce que même s'il y a des signaux d'alarme, ça ne veut pas dire que tu dois abandonner ton idée! Tu dois simplement décider si tu es prêt à les assumer et à essayer, quitte à faire face à un échec.

Si tu étudies pendant cinq ans (avec des prêts) et que tu réalises après coup que tu détestes ton domaine, comment vas-tu te sentir? Si tu lances ton entreprise et que tu te rends compte que tu vis mal avec les entrées d'argent irrégulières (et beaucoup plus petites que prévu), vas-tu t'en vouloir? Si tu déménages dans une nouvelle région pour obtenir l'emploi de tes rêves, est-ce que tu vas te mettre à le haïr parce que tu t'ennuies trop de tes amis? Si tu commences à travailler à ton compte et que tu constates que tu dois dépenser des dizaines de milliers de dollars pour obtenir des clients, vas-tu tout vouloir lâcher avant même de signer ton premier contrat? Ça, c'est le coût de renonciation.

Ce sont de grosses réflexions à avoir. Et parfois, ta réponse aujourd'hui sera différente de celle de demain. Prends le temps d'analyser toutes les variables, pour faire le meilleur choix pour toi à cette étape-ci de ta vie. Au besoin, fais une bonne vieille liste des pour et des contre.

Si tu perds toute envie d'essayer, c'est aussi important de te demander pourquoi. **Ce n'est peut-être pas la peur de l'échec ou du risque, c'est peut-être la peur du… succès.** Je sais que chaque fois que je suis sur le point de prendre une décision professionnelle

importante, je doute. Je demande un avis. Je change d'idée. Je rechange d'idée. Et encore. Et je doute plus. Je n'assume pas mes idées. Même si je sais qu'elles sont bonnes, qu'elles sont LES bonnes. Il y a quelques années, je me suis même retrouvée dans une conférence pour blogueurs débutants alors que j'avais des années d'expérience. J'ai alors réalisé que ce n'est pas un manque de temps qui fait que je procrastine. C'est plutôt lié à ma peur du succès: si je consacrais plus de temps à mes projets, ils pourraient... fonctionner. Avoir du succès. M'amener plus loin. Alors, si ton intuition te dit d'essayer, même si c'est épeurant, si tu as bien analysé les risques, peut-être (sûrement) que ça vaut la peine de le faire!

L'EXERCICE DU « *WORST-CASE SCENARIO* »

J'ai souvent dit à la semi-blague que le «pire» qui pouvait m'arriver comme travailleuse autonome et entrepreneure, c'est que je doive travailler en restauration rapide quelques mois. C'est-à-dire qu'il n'y a pas vraiment de risque si mon projet cesse de fonctionner demain matin, sauf la déception. Je suis locataire, sans enfants ni dettes. Mon entreprise est 100% virtuelle et mes dépenses sont (relativement) minimes. Je pourrais fermer boutique demain matin et passer à un autre appel en me trouvant un nouvel emploi.

Peu importe la décision que tu prends par rapport à ton avenir professionnel, et même si ça peut sembler défaitiste de penser ainsi, essaie de te demander quel est le pire qui pourrait arriver. Il est important de bien comprendre les risques. Est-ce que ton entreprise nécessite un grand investissement financier personnel qui pourrait te mener à la faillite? Si tu quittes un emploi sans rien devant toi, est-ce que tu perds des avantages importants à tes yeux, comme des assurances? Et si ton nouvel employeur n'offrait pas ces avantages? Retourne au plan B abordé à la page 41.

Assure-toi de bien penser à ces questions. Ce n'est pas à prendre à la légère. Regarde tes revenus, tes dépenses et tes responsabilités, et analyse la situation. Pourras-tu continuer à payer ton loyer ou ton hypothèque? As-tu des engagements financiers à long terme? As-tu (ou auras-tu un jour) des personnes à charge? C'est vraiment, mais vraiment important de penser aux conséquences possibles. Pas pour être inutilement négatif. Juste pour être bien préparé.

117.instagram.com/p/CuwxHuVtlCp/

Pourquoi tu devrais avoir une vision à long terme

Il me semble que lorsque tu entres sur le marché du travail, la dernière chose à laquelle tu penses, c'est la retraite, non? Pourtant... y penser plus tôt que tard pourrait faire une immense différence. Pourquoi? Tout simplement parce que plus tu mets de l'argent dans ton compte d'épargne-retraite tôt, plus il aura le temps de fructifier. C'est la magie des intérêts composés!

Il existe beaucoup de stratégies pour planifier ta retraite selon tes préférences, ton budget, ta facilité à épargner et, comme tu le verras plus tard, le montant dont tu as réellement besoin. Certaines personnes réussissent à mettre assez d'argent de côté pour y accéder au début de la quarantaine, tandis que d'autres doivent travailler jusqu'à 70 ans et plus. Tu devras choisir une stratégie selon TES objectifs et TA réalité. **Et surtout, tu devras te questionner sur ta vision de la retraite, qui pourrait grandement influencer ce que tu dois préparer.**

En fait, la retraite est une notion assez relative à la base (certains VEULENT continuer à travailler, tandis que d'autres préfèrent se prélasser à la plage). Il est donc difficile de donner un objectif d'épargne universel... Alors, par où commencer?

AFFRONTER L'AUGMENTATION DU COÛT DE LA VIE

Je suis la première à avouer que j'ai négligé l'épargne au début de ma carrière, car je ne gagnais pas assez d'argent pour penser au futur tout en vivant une vie qui me convenait. C'est un choix que j'ai fait sans réellement y penser, simplement parce que je ne me voyais pas couper dans le présent pour un futur jamais garanti. Même si je vis bien avec ce choix encore aujourd'hui, je ne peux bien sûr pas t'encourager à

faire de même. La meilleure chose à faire est de rencontrer un conseiller financier le plus tôt possible dans ta carrière, pour bien connaître (et comprendre) les options qui s'offrent à toi. Bien sûr, tes dépenses courantes (comme payer ton loyer tous les mois) devraient passer avant l'épargne-retraite, mais c'est une bonne idée d'avoir un objectif plus tôt que tard. Cette attention portée à ta situation financière tout au long de ta vie ne servira pas qu'à ta retraite. Elle aura rapidement un impact sur les options qui s'offrent à toi.

TRUC DE PRO «Quand on est en couple et qu'on veut s'acheter une maison, qu'on a tous les deux assez d'argent pour faire la mise de fonds, si un des deux a une mauvaise cote de crédit, il se peut que l'achat de la maison ne se fasse pas. Alors, dans vos expériences de travail, dans vos expériences de vie, prenez soin de votre dossier de crédit comme si c'était la prunelle de vos yeux. Ne perdez pas de vue vos finances, si vous voulez avoir une longue vie avec plein d'accomplissements intéressants, plein de voyages et plein de choses qui vous allument: ça prend de l'argent pour se les payer!»

FABIEN MAJOR, planificateur financier

C'est important d'avoir un filet de sécurité le plus tôt possible. Oui, tu peux te dire que tu es bien entouré et que s'il arrivait quelque chose, les gens autour de toi pourraient te soutenir temporairement, mais ce n'est pas un plan concret. Tu dois avoir de l'argent de côté pour les urgences et pour plus tard.

Le coût de la vie et la façon dont on vit ont énormément changé au cours des dernières années. Si la génération de tes parents ou de tes grands-parents avait souvent suffisamment d'économies pour acheter une maison (assez grande pour toute la marmaille) dans la vingtaine, il est malheureusement possible que ce ne soit pas ton cas, surtout si tu vis dans une grande ville. En moyenne, en 2023, un ménage (personnes habitant sous un même toit) devrait avoir des revenus annuels bruts de 91 448 $ pour acheter une maison de 100 mètres carrés[118]. Ce n'est pas rien!

Le prix des habitations monte en flèche depuis des années, sans sembler s'arrêter, alors que les salaires n'augmentent pas à la même vitesse. Selon le *24 heures*, le revenu moyen d'un ménage était 4,25 fois plus élevé en 2021 qu'en 1980, mais le prix d'une résidence, lui, est maintenant 8,72 fois plus élevé. En d'autres mots, en 1980, le prix d'une propriété représentait 2,3 fois le revenu moyen d'un ménage, alors qu'aujourd'hui, c'est 4,72 fois plus élevé[119]!

Ça signifie qu'il est normal que tu aies l'impression d'avoir un moins grand pouvoir d'achat que les générations qui t'ont précédé. C'est le cas! Mais ça démontre aussi qu'il est d'autant plus important que tu penses à tes finances le plus tôt possible pour faire prospérer ton argent. Et, dans cet esprit, c'est normal, même, de vouloir gagner plus d'argent plus vite! Toutefois, tu dois redoubler de vigilance et t'assurer de ne pas tomber dans le panneau d'une fausse promesse, comme indiqué à la page 223.

COMMENT ÉPARGNER POUR LA RETRAITE

Même si tu obtiens un poste qui vient avec une pension, tu dois prendre le temps d'analyser ta situation financière et de prévoir de l'argent pour plus tard. Deux des paliers les plus connus pour épargner à long terme sont le REER (régime enregistré d'épargne-retraite) et le CELI (compte d'épargne libre d'impôt).

REER

Régime dont l'objectif premier est de mettre de l'argent de côté pour la retraite, mais qui a aussi d'autres avantages, comme le régime d'accession à la propriété (RAP) et le régime d'encouragement à l'éducation permanente (REEP). Tu peux épargner (compte d'épargne, CPG) et investir (par exemple, fonds communs de placement, actions boursières et indices) à travers ton REER.

Ta contribution au REER pourrait varier selon une multitude de facteurs. Par exemple, ton employeur pourrait participer au même titre que toi à ton REER, mais, à l'inverse, si tu es travailleur autonome, tu devras payer la cotisation employé et employeur du Régime de rentes du Québec (RRQ).

La cotisation maximale au REER est de 18% du revenu de l'année précédente, jusqu'à concurrence de 31 560 $[120]. Tu peux aussi cotiser les montants inutilisés des années précédentes. Si tu participes à un régime de pension offert par ton employeur, le montant de la

cotisation annuelle sera réduit. Tu peux techniquement cotiser à ton REER tout au long de l'année, mais le total sera considéré comme une seule cotisation pour l'année d'imposition.

Il n'y a pas d'âge minimal pour commencer à contribuer à un REER et tu peux le faire jusqu'au 31 décembre de l'année de tes 71 ans. Pour obtenir une déduction de ton revenu imposable, tu dois contribuer au courant de l'année ou avant le 1er mars de l'année suivante. Il existe de nombreuses stratégies pour profiter pleinement de ton REER et de ses avantages fiscaux, selon ta situation familiale et économique. N'oublie pas de garder une trace de tous tes dépôts, placements et investissements, surtout si ceux-ci te donnent accès à des crédits d'impôt ou si tu dois payer des impôts sur tes revenus. Et surtout, n'oublie pas d'annexer le formulaire de cotisation à un REER à ta déclaration de revenus!

CELI

Un régime d'épargne où ton argent (y compris les intérêts) croît à l'abri de l'impôt. Comme pour le REER, tu peux épargner et investir à travers celui-ci.

Le CELI n'est pas forcément pour l'épargne-retraite, mais peut être utilisé en ce sens, surtout si tes revenus sont modestes. Pour contribuer à un CELI, tu dois avoir 18 ans, mais il n'y a pas d'âge maximal. La date limite pour contribuer est le 31 décembre de chaque année. La cotisation maximale annuelle est de 7000 $, peu importe tes revenus, plus toute cotisation non versée au cours des années précédentes (pour un maximum de 95 000 $[121]). Si tu as une entrée d'argent soudaine, par exemple un héritage, tu peux contribuer à un CELI de façon rétroactive, selon le plafond en vigueur au cours des années antérieures, depuis tes 18 ans.

Si tu as des tendances dépensières, tu pourrais demander à ton employeur de prélever les montants pour un REER ou un CELI directement sur ta paie. Ou encore, tu pourrais toi-même faire un virement automatique vers les comptes de ton choix.

Tu peux retirer l'argent de ton CELI à tout moment sans augmenter ton revenu imposable, contrairement au REER. Les revenus du REER sont exempts d'impôt tant qu'ils restent dans le compte, mais tu paieras des impôts au retrait. Ce report pourrait être avantageux: à la retraite, comme tes revenus seront plus bas, ton taux d'imposition devrait être moindre. Selon ta situation, contribuer à un CELI ou à un REER pourrait être plus avantageux. Un conseiller financier saura te guider.

Il existe plein d'autres mots et acronymes en lien avec la retraite que tu découvriras certainement au cours de ta vie, comme Fonds enregistré de revenu de retraite (FERR), pension de la Sécurité de la vieillesse (PSV), Régime volontaire d'épargne-retraite (RVER), Supplément de revenu garanti (SRG), rentes (viagère, à terme certain, variable)... Tout ça peut être intimidant, je sais. Même si tu n'es pas doué avec les chiffres, ne laisse pas la peur te paralyser et t'empêcher d'apprendre et d'agir. La première chose à faire est d'ouvrir un compte d'épargne et d'y déposer de l'argent. Tout simplement. Ça sécurise, ça met en confiance. Tu t'intéresseras ensuite aux rendements et aux avantages fiscaux.

Finalement, rappelle-toi que tu n'as pas à mettre autant d'argent de côté pour ta retraite tous les ans. Vas-y selon tes moyens, selon ce que tu peux réellement te permettre. Peu importe le moment auquel tu arrêteras de travailler, tu voudras en profiter. Alors, utilise ça comme motivation!

COMBIEN D'ARGENT FAUT-IL POUR PRENDRE TA RETRAITE?

Il n'est jamais trop tôt pour penser à ta retraite. Bon, c'est souvent difficile de prédire à quoi ressemblera ta vie dans cinquante ans, mais essaie tout de même de te poser quelques questions. Quand tu penses à la retraite, vois-tu...

- Des voyages? Si oui, combien par année? De combien de temps? De type camping ou hôtel de luxe?
- Un emploi à temps partiel? Du bénévolat?
- L'achat d'un chalet? Ou, au contraire, sa vente?
- Une plus petite maison? (Re)devenir locataire, déménager dans une résidence pour personnes actives?
- La poursuite de ton train-train actuel ou un ralentissement de tes activités?

Il existe différentes «règles» qui permettraient de déterminer le montant dont tu as besoin à la retraite. Parmi celles dont tu as peut-être déjà entendu parler, il y a la règle du 70%, la règle du 4% et celle qui dit qu'il faudrait un million de dollars en banque pour arrêter de travailler. Explorons-les.

La **règle du 70%** dit qu'il faudrait planifier environ 70% de tes revenus actuels (si ceux-ci te conviennent) pour vivre confortablement à la retraite.

La **règle du 4%** est souvent partagée par les adeptes du mouvement FIRE (que j'expliquerai plus loin). Selon eux, l'accès à la retraite doit être calculé en fonction des dépenses plutôt que des revenus. Ça signifie que moins tu dépenses (plus tu épargnes), plus tu peux accéder à l'indépendance financière rapidement (et donc arrêter de travailler), peu importe ton salaire. Selon cette idée, le montant nécessaire est celui qui couvre tes dépenses annuelles avec un rendement de 4%. Pour le calculer, tu dois multiplier tes dépenses annuelles par 25.

Pour ce qui est du **chiffre magique du million de dollars,** c'est un montant qui circule beaucoup, mais qui n'est pas réaliste ou nécessaire pour tout le monde.

TRUC DE PRO «Il n'y a rien qui m'énerve plus que des articles qui disent: "Il faut un million pour la retraite". C'est n'importe quoi! Ça dépend de chacun. En fait, ma réponse est toujours "ça dépend". Ça dépend de tes objectifs à la retraite, ça dépend de ta manière de vivre... Ceux qui sont pris à la gorge et qui s'endettent pour vivre, ce n'est pas 70% de leur revenu que ça leur prend, c'est 100%! Ils n'y arrivent déjà pas, ils ne vont pas plus y arriver parce qu'ils vont être à la retraite.»

JULIE TROTTIER, présidente de PlanifRetraite et représentante en épargne collective

Bref, tu comprendras que selon tes réponses aux questions précédentes, le montant à prévoir pourrait changer grandement! C'est plate, mais tu devras faire des calculs pour déterminer combien il te faudra à la retraite, selon tes moyens et ton niveau de vie souhaité. Tu devras prendre en considération que certaines dépenses diminueront

(par exemple, si tu occupes un emploi qui te demande de conduire trente minutes par jour pour te rendre au bureau ou d'adopter un certain code vestimentaire), mais que d'autres pourraient augmenter (avec plus de temps libre, tu pourrais vouloir voyager plus souvent).

Ensuite, tu devras calculer de combien d'argent net tu auras besoin, en prenant toutes les considérations fiscales en compte, comme la source de tes retraits (REER, CELI, régime d'épargne d'employeurs, gains récents comme un héritage ou la vente d'une propriété, etc.) et le montant que tu pourrais toucher de la pension de la Sécurité de la vieillesse et des prestations du Régime de rentes du Québec, entre autres. Bien sûr, dans tes calculs, tu dois tenir compte du rendement de ton épargne et de l'inflation. Et il y a toutes les choses qu'il est impossible de prédire, comme un accident, un enjeu de santé ou toute autre jambette financière.

Il te faut aussi faire l'exercice quasi impossible de déterminer jusqu'à quel âge tu auras besoin d'argent, c'est-à-dire l'âge de ton décès. Si tu commences à décaisser tes avoirs à partir de 65 ans, as-tu besoin d'épargne jusqu'à 75 ans? 80 ans? 100 ans? Règle générale, plus tu es jeune, plus tu es actif. Tu peux donc supposer une baisse de revenus nécessaires à 75 ans[122], mais bien sûr, ce n'est pas une règle écrite dans le béton.

La meilleure chose à faire sera de réviser ton budget vers 45, 50 ans. Tu devrais alors avoir une meilleure idée du moment où tu désires arrêter de travailler et de ce que tu veux faire comme activités de retraite pour évaluer le coût de tes plans. Ensuite, compare ça à ton épargne-retraite, en n'oubliant pas les règles fiscales énumérées précédemment. Tu peux utiliser un simulateur de retraite ou rencontrer un conseiller financier.

LE MOUVEMENT FIRE

OK, la retraite, c'est bien, mais mettons que ton objectif réel, c'est d'avoir plus de temps, plus rapidement? Il existe aussi des options! Une des plus connues est le mouvement FIRE.

MOUVEMENT FIRE

Acronyme anglais signifiant «*Financial Independence, Retire Early*». Les adeptes visent l'indépendance financière le plus tôt possible afin de prendre leur retraite ou d'avoir le choix de continuer à travailler ou non, sans que ce soit une obligation.

Selon Jean-Sébastien Pilotte, l'auteur du fabuleux livre *La Retraite à 40 ans*, quiconque fait plus de 40 000 $ par année peut envisager le mode de vie FIRE[123]. Pas plus que ça!

Pour accéder à l'indépendance financière, tu devras réduire tes dépenses le plus possible et placer tes économies de façon optimale. C'est très simple... et très complexe à la fois. Comme il l'explique dans son livre, Jean-Sébastien Pilotte a mis 50% de ses revenus de côté pendant quatorze ans à son emploi 9 à 5 afin d'atteindre son objectif à 39 ans, avec un salaire moyen d'environ 55 000 $. Ça demande un dévouement total au projet. Selon ton style de vie, plusieurs dépenses peuvent être diminuées ou même éliminées. Tu dois également te questionner sur certaines dépenses qui font partie d'un cheminement de vie valorisé, par exemple, l'achat d'une maison, car dans certains cas, ton argent pourrait aller plus loin si tu restes locataire. Il est plus facile de réduire tes dépenses à deux qu'en solo, et donc, souvent, les adeptes du mouvement FIRE sont en couple avec quelqu'un qui partage leur vision de la vie.

LES LIMITES DU MOUVEMENT FIRE

Si, comme moi, tu as plus tendance à vivre maintenant qu'à épargner pour la retraite, tu pourrais avoir de la difficulté à mettre assez d'argent de côté pour atteindre la liberté financière tôt dans la vie. Quand mon frère est décédé à l'âge de 18 ans, j'ai réagi en me disant: «La vie peut s'arrêter à tout moment. PROFITE!» J'ai toujours eu de la difficulté à couper dans ma qualité de vie pour «plus tard». Comme je l'ai écrit précédemment, pendant la vingtaine, j'ai complètement ignoré le futur, la retraite, l'épargne. J'ai vécu en titi, par exemple!

Cependant, vers 30 ans, j'ai réalisé que cette solution n'était pas réaliste à long terme. Je devais voir plus loin que la fin de l'année. Mais, tu l'auras compris, cette prise de conscience ne s'est pas traduite par une envie soudaine de faire du 9 à 5 pour avoir une plus grande sécurité financière. J'ai simplement enfin versé de l'argent dans un REER et fait mes premiers investissements.

Bref, si tu n'es pas prêt à mettre 40, 50 ou 60% de tes revenus de côté dès le début de ta vie professionnelle, te privant parfois peut-être de bonheur dans le présent, il est possible que la création d'un *lifestyle business* soit plus pour toi que le mouvement FIRE. En ayant un emploi qui te convient, qui te permet de choisir ton horaire, de dicter ta charge de travail et de prendre des vacances quand tu veux, tu pourrais continuer à travailler plus longtemps, sans voir ça

négativement. Cependant, le mouvement FIRE et l'indépendance financière ont des avantages indéniables, comme tu verras plus bas.

Le Coast FI pourrait aussi t'intéresser. C'est un mouvement qui «consiste à couvrir seulement ses dépenses annuelles tout en laissant ses investissements croître grâce à la magie de l'intérêt composé. Puisque les gens sur la trajectoire de l'indépendance financière épargnent souvent une grande partie de leur salaire, passer vers un cheminement Coast FI [permet généralement de] réduire significativement ses heures de travail[124]».

Atteindre le Coast FI, ça signifie que tu as suffisamment d'argent et de temps pour que ton portefeuille atteigne la taille dont tu as besoin à la retraite, mais que tu dois continuer à générer des revenus pour couvrir tes besoins dans l'immédiat. Tu peux alors réduire ton salaire du pourcentage que tu épargnais avant, ce qui signifie une baisse des heures travaillées.

Finalement, garde en tête que, comme je l'ai déjà mentionné, les salaires n'ont pas suivi l'inflation au cours des dernières années. Il est plus difficile d'épargner assez pour atteindre le FIRE ou même le Coast FI aujourd'hui que ça l'a déjà été. De plus, le succès de ce mouvement repose sur le fait que les marchés vont continuer à augmenter en valeur, ce qui est bien sûr impossible à prédire.

Si tu veux atteindre l'indépendance financière, le FIRE ou le Coast FI, tu n'auras pas le choix de prévoir un budget très détaillé en prenant en considération tous les avantages fiscaux auxquels tu as droit. Tu n'as pas besoin d'être passionné des finances et de vivre dans un tableau Excel, mais tu dois connaître tes chiffres.

POURQUOI VISER L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE?

Tout cela étant dit, l'indépendance financière a de nombreux avantages. **Même si tu veux continuer à travailler parce que tu aimes profondément ton emploi, avoir un assez gros coussin financier pour être complètement indépendant est certainement positif.** En fait, la retraite hâtive n'est pas nécessairement l'objectif de l'indépendance financière. Je dirais que c'est probablement le dernier avantage: aucun retraité ne passe ses journées assis sur son sofa à contempler le vide! La liberté, c'est de pouvoir dire «bye bye!» à tout emploi qui ne te convient pas à 100%.

Une fois l'indépendance financière acquise, tu pourras continuer à travailler d'une façon ou d'une autre, sans te soucier de la rentabilité de tes passions, sans emploi d'appoint. La liberté financière signifie

surtout un poids de moins sur tes épaules: ton argent travaille pour toi, grâce aux intérêts et à la maximisation des avantages fiscaux, puis, à l'âge «officiel» de la retraite, tu pourras en plus compter sur les programmes offerts par les gouvernements.

Tu n'auras pas à penser à ta prochaine paie ni à te questionner sur la nécessité de te procurer des produits financiers comme une assurance invalidité, car tu auras déjà tout l'argent nécessaire. L'indépendance financière offre également plus d'options pour gérer toute dépense imprévue.

L'indépendance financière, c'est une façon d'obtenir l'indépendance, point. Et c'est particulièrement important pour les femmes. Si tu lis l'anglais, je t'encourage à consulter l'article *A Story of a Fuck Off Fund* sur le site web The Billfold, qui explique pourquoi[125]. À travers une histoire qui pourrait arriver à n'importe qui, l'article illustre les choix impossibles ou très difficiles à faire pour quelqu'un qui n'a pas d'épargne, comme quitter un partenaire abusif ou garder un emploi où il y a du harcèlement sexuel.

Comme mentionné précédemment, en raison d'une panoplie de facteurs hors de ton contrôle, la retraite hâtive n'est pas un objectif réaliste pour tous. Des problèmes médicaux, des personnes à charge, des dettes existantes ou une simple *bad luck* peuvent compliquer ton parcours! Et en fait, le monde capitaliste dans lequel nous vivons ne survivrait pas si tous les gens adoptaient ce mode de vie! Si tu as prévu un budget, que celui-ci est équilibré et que tu ne vois tout simplement pas comment tu pourrais augmenter ton épargne sans sacrifier ton bonheur, le FIRE n'est pas pour toi, et c'est parfaitement correct.

---

118. journaldemontreal.com/2023/05/30/voici-combien-il-faut-gagner-pour-sacheter-une-maison-au-quebec
119. 24 heures.ca/2022/03/10/les-proprietes-sont-presque-10-fois-plus-cheres-quen-1980
120. En date de 2024.
121. En date de 2024.
122. lesaffaires.com/mes-finances/retraite/combien-faut-il-pour-la-retraite-/590694
123. Au moment de la publication du livre, en 2020, et donc, à ajuster selon l'inflation et le moment où tu lis ces lignes.
124. modestmillionaires.com/fr/2020/10/23/prendre-une-annee-sabbatique-afin-de-tester-coast-fi/
125. thebillfold.com/2016/01/a-story-of-a-fuck-off-fund/ (en anglais)

Ressources

Si tu cherches de l'inspiration pour te prouver que tes aspirations professionnelles sont réalistes, voici quelques ressources à connaître.

***La Belle Vie* (UnisTV):** animée par Julien Roussin Côté, fondateur de l'entreprise Go-Van, *La Belle Vie* est une super émission à découvrir si tu rêves d'un mode de vie qui sort de la norme. Julien parcourt le Canada pour rencontrer des nomades, oui, mais aussi des gens qui vivent sans électricité, en communauté, dans une maison autobâtie, qui sont autosuffisants, et j'en passe.

***En marge du monde* (TV5):** Un peu dans la même veine que *La Belle Vie*, Samian, le rappeur algonquin, fait le tour du monde pour rencontrer des gens qui ont une vie hors norme. D'un couple vivant sur une île déserte en Australie à un technicien en équipement médical irlandais devenu gardien spirituel dans un monastère au Guatemala, tu découvriras des gens aux parcours vraiment fascinants.

Ces deux émissions s'intéressent plus au mode de vie, mais le salaire et les façons de gagner sa vie sont aussi beaucoup abordés, car les deux vont main dans la main.

Comme mentionné dans le chapitre sur l'entrepreneuriat, si tu rêves de lancer ton entreprise, regarder des émissions comme ***Dans l'œil du dragon*** (Radio-Canada), ***Dragons' Den*** (CBC) ou ***Shark Tank*** (ABC) te permettra de découvrir plein d'histoires inspirantes. L'**École des entrepreneurs du Québec** propose aussi des cours pour en savoir plus sur le parcours entrepreneurial.

Si tu t'identifies comme femme, tu trouveras des ressources intéressantes et de la formation auprès de l'**Effet A.**

Si tu as entre 14 et 30 ans, tu trouveras des mentors avec qui discuter grâce à **Academos.**

Dans un tout autre ordre d'idées, Claudie Bourget m'a fait découvrir un podcast très intéressant, ***Confession de P'tit Criss,*** où des ex-placés de la DPJ partagent leurs histoires, leurs rêves et leur vision du système. Que tu sois passé par la DPJ ou que tu souhaites simplement t'inspirer en en apprenant plus sur des parcours atypiques, tu y trouveras ton compte. Comme Claudie l'explique: «Il y a des témoignages de gens qui, malgré leur *background* un peu traumatique, pas simple à l'adolescence, ont trouvé leur voie vers un emploi, une profession.»

Aujourd'hui, il existe une panoplie de blogues, de chaînes YouTube, de podcasts, de TikTok, Instagram et plus offrant un regard *behind the scenes* d'une immense variété de modes de vie, d'emplois et de carrières. C'est plus facile que jamais de contacter directement des gens qui vivent le mode de vie qui t'intéresse afin d'en savoir plus et de déterminer si tu t'y plairais. Le site web **Quatre95 par Urbania,** cité à quelques reprises dans ce livre, est également une super ressource.

Conclusion

Alors, as-tu une meilleure idée de ce que tu veux faire plus tard? Je l'espère! Mais… rappelle-toi que c'est parfaitement OK si, finalement, tu changes d'objectif en cours de route! Tant que tes choix sont en accord avec tes valeurs, tu peux changer de voie autant de fois que ça te chante. Comme l'a si bien dit l'humoriste Mégan Brouillard dans une vidéo sur la pression de faire un choix de carrière tôt dans la vie (que tu devrais VRAIMENT regarder): «Nous, on avait un uniforme scolaire. Vous ne me faites pas confiance pour choisir du linge, mais vous voulez que je choisisse une carrière à 16 ans? Comment[126]?»

J'espère que tu t'es reconnu dans les personnes rencontrées au fil des pages de ce livre. Que tu aies exactement le même objectif professionnel qu'eux ou que certaines bribes de leur parcours soient l'inspiration dont tu avais besoin, tu peux utiliser leurs expériences pour te motiver à poursuivre tes objectifs et trouver du plaisir à travailler.

Tous les emplois sont valables et tu peux les exercer, peu importe ton âge, ton genre, ton orientation sexuelle ou tes limitations fonctionnelles. **Peu importe le métier que tu veux faire, tu peux le faire.** Tu peux atteindre tes objectifs, quels qu'ils soient, en travaillant fort et en te respectant. Les barrières les plus importantes, ce sont celles que tu as en tête.

Écoute-toi, fais-toi confiance et ne crains pas de briser des plafonds de verre. Apprends à te relever si tout ne fonctionne pas du premier coup, mais ne pense pas que ton emploi te définit comme humain et que tu dois persévérer dans toutes les circonstances. Tu as amplement le droit de passer à un autre appel. Reste connecté à tes rêves et à tes passions.

J'aimerais terminer avec un dernier rappel en ce qui a trait au prestige, aux choix que l'on fait par rapport au salaire, au titre ou à quelque chose d'autre qui ne garantit finalement en rien le bonheur. Quand tu penses à ta carrière, pense d'abord et avant tout à exercer un métier qui te plaît, qui te comble, où tu te sens accompli. Prends

soin de ta santé, reste motivé par tes choix et tente de maintenir le meilleur équilibre qui soit. Les petits «bonis» (comme un salaire élevé ou un gros titre), accepte-les dans la joie, sans toutefois les mettre sur un piédestal. Mais ne te laisse pas piler sur les pieds non plus!

Ça ne veut pas dire que gagner beaucoup d'argent ne peut pas être l'un de tes objectifs, loin de là! Souviens-toi simplement que chacun a besoin d'un salaire annuel minimum différent pour vivre un style de vie qui lui plaît. Un emploi non traditionnel ne signifie pas que tu vivras dans la pauvreté, mais il ne garantit pas non plus que tu deviendras millionnaire. Détermine où se trouve l'argent dans ton échelle de valeurs et assure-toi que le cheminement professionnel que tu as choisi y correspond.

Finalement, peut-être que tu as réalisé en parcourant cet ouvrage que ton bonheur se situe dans une vie dite «traditionnelle». Et c'est parfait! L'important, c'est que tu comprennes pourquoi tu fais ce choix, ses avantages et ses désavantages et que tu sois à l'aise avec cette situation.

Bon succès!

126.facebook.com/watch?v=3496900923894826

Remerciements

D’abord, je dois remercier toutes les personnes qui ont accepté de répondre à mes questions pour ce livre: Aimy Andraos, Alexandra Lorange, Alizée Lienard, Anna-Kim Fournier, Annabelle Doucet, Anne Larue, Arianne Chagnon, Catherine Simard, Chloé Ouellet, Claudie Bourget, Daphné Cyr, Emna Achour, Emy Lalune, Fabien Major, Frédérique Marseille, Guillaume Lampron, Helene-Sarah Becotte, Isaak Bourgouin, Jennifer Martin, Joelle Bertrand, Julie Trottier, Kéven Breton, Kévin Perreault, Laurence Lebel, Marc-Antoine Dequoy, Maribel Courcy, Marie-Andrée Vézina, Marie-Noëlle De Sève, Mathieu Bolduc, Mégane Fournier, Mélanie Blanchette, Michel Cordey, Pascale Drevillon, Patrick Morin, PL Cloutier et Véronique Boisvert.

J’aimerais aussi remercier les personnes qui m’ont aidée à coordonner ces entrevues et toutes les personnes qui m’ont proposé des idées, des métiers ou des professionnels à qui parler et dont les noms ne se trouvent pas nécessairement dans ce livre. Vos partages ont été tellement importants au succès de ce projet!

Ensuite, un grand merci à l’équipe de Logiques: Marike Paradis et Noémie C. Adrien pour la confiance en ce projet auquel je rêvais depuis des années, et Karine Glorieux pour l’édition.

Finalement, je tiens à remercier mes parents, Françoise Bernard et Daniel Poulin, qui ont contribué avec leurs témoignages et leurs connaissances, et Marc-Antoine Gagnon, qui a été le meilleur supporteur pendant les mois de fou où j’ai travaillé sur ce livre.

Et surtout, merci à toi, qui as ce livre entre les mains: j’espère qu’il t’a plu et inspiré!

Restez à l'affût des titres à paraître chez Logiques en suivant Groupe Librex:
facebook.com/groupelibrex

editions-logiques.com

Le monde du travail est en pleine transformation et les modèles sont de plus en plus variés : pigiste, salarié, travailleur autonome, entrepreneur… Tout est possible ! Les avenues sont si nombreuses qu'il peut sembler complexe d'atteindre la carrière que tu convoites.

En allant à la rencontre d'une trentaine de professionnels au parcours atypique et d'experts de l'emploi et des finances, l'auteure, conférencière et blogueuse Béatrice Bernard-Poulin explique comment réaliser tes ambitions… tout en mangeant trois repas par jour. De quoi rassurer tes parents !

Témoignages et conseils
pour t'aider à répondre à LA question…
« Que veux-tu faire dans la vie ? »

BÉATRICE BERNARD-POULIN
est une entrepreneure du Web. Elle est la créatrice du blogue art de vivre et de la boutique en ligne Béatrice, qui propose entre autres des outils budgétaires. Elle est aussi l'auteure du programme d'organisation financière « L'année qui compte » et du livre *Ça coûte cher, être un adulte !*, réédité en 2023.

bloguedebeatrice.com
beatricebp
bloguedebeatrice
beatricebp
beatricebp

Livre

Contents

Couverture
De la même auteure
Page légale
Sommaire
Introduction
Je me présente
Choisir ce que tu veux faire de ta vie
1. Petit historique de l'emploi
D'où vient le 9 à 5?
Comment la pandémie a changé le monde du travail
2. Qu'est-ce qu'un emploi non traditionnel?
Est-ce que les emplois «masculins» et «féminins» existent encore?
Il n'y a pas de sous-emploi
3. Est-ce nécessaire d'avoir un plan B?
Le bon côté des plans B
Comment expliquer tes ambitions à tes parents
Tous les métiers sont-ils à la portée de tout le monde?
Est-ce possible de réaliser un rêve… impossible?
4. Les études postsecondaires
À quoi servent les études supérieures?
Dois-tu obligatoirement faire des études supérieures?
Quoi faire si le parcours scolaire traditionnel n'est pas pour toi?
5. La malléabilité du monde du travail
Quoi savoir avant de cumuler deux emplois
Gérer ton horaire
Travailler à la maison
Travailler à distance
Expatriation
Travail de rotation
6. Être employé, pigiste ou entrepreneur?
Quelles carrières se prêtent à la pige ou à l'entrepreneuriat?
Lancer son entreprise
Reprendre une entreprise
Ma réalité entrepreneuriale
Informations fiscales et comptables
La stabilité financière
L'aversion à la perte
7. Les métiers d'avenir

Les métiers du Web
La technologie, l'intelligence artificielle et les emplois du «futur»
Les métiers d'avenir au Québec
8. Les emplois alimentaires
Les avantages des emplois traditionnels
«Bridge job» et «sideline»
Comment générer des revenus d'appoint
Les sabbatiques
9. Comment obtenir l'emploi de tes rêves
Comment entrer en contact avec quelqu'un
Processus d'embauche
La négociation et le salaire
Créer ton propre emploi
10. Un emploi, ce n'est pas (nécessairement) pour la vie
L'évolution d'une carrière
Quoi savoir si tu changes d'emploi
11. Les « lifestyle business»
Choisir un emploi qui ne te donne (presque) pas l'impression de travailler
Générer des revenus grâce à tes passions
12. Carrière et argent
Gravir les échelons dans l'industrie de tes rêves
Obtenir du succès financier
Comment gagner des revenus passifs
13. Les belles promesses
Les promesses trop belles pour être vraies
La crypto
La vente à paliers multiples et la vente pyramidale
14. Et le bonheur, dans tout ça?
Trop aimer ton emploi
L'équilibre
Un gros salaire ne rend pas (nécessairement) heureux
Le burn-out
15. Quoi faire en cas d'échec?
C'est normal que tout ne fonctionne pas comme prévu
Que vas-tu plus regretter: d'avoir essayé ou pas essayé?
L'exercice du «worst-case scenario»
16. Pourquoi tu devrais avoir une vision à long terme
Affronter l'augmentation du coût de la vie
Comment épargner pour la retraite
Combien d'argent faut-il pour prendre ta retraite?
Le mouvement FIRE
Les limites du mouvement FIRE
Pourquoi viser l'indépendance financière?

Ressources
Conclusion
Remerciements
Quatrième de couverture

Landmarks

Couverture
Sommaire
Introduction